



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

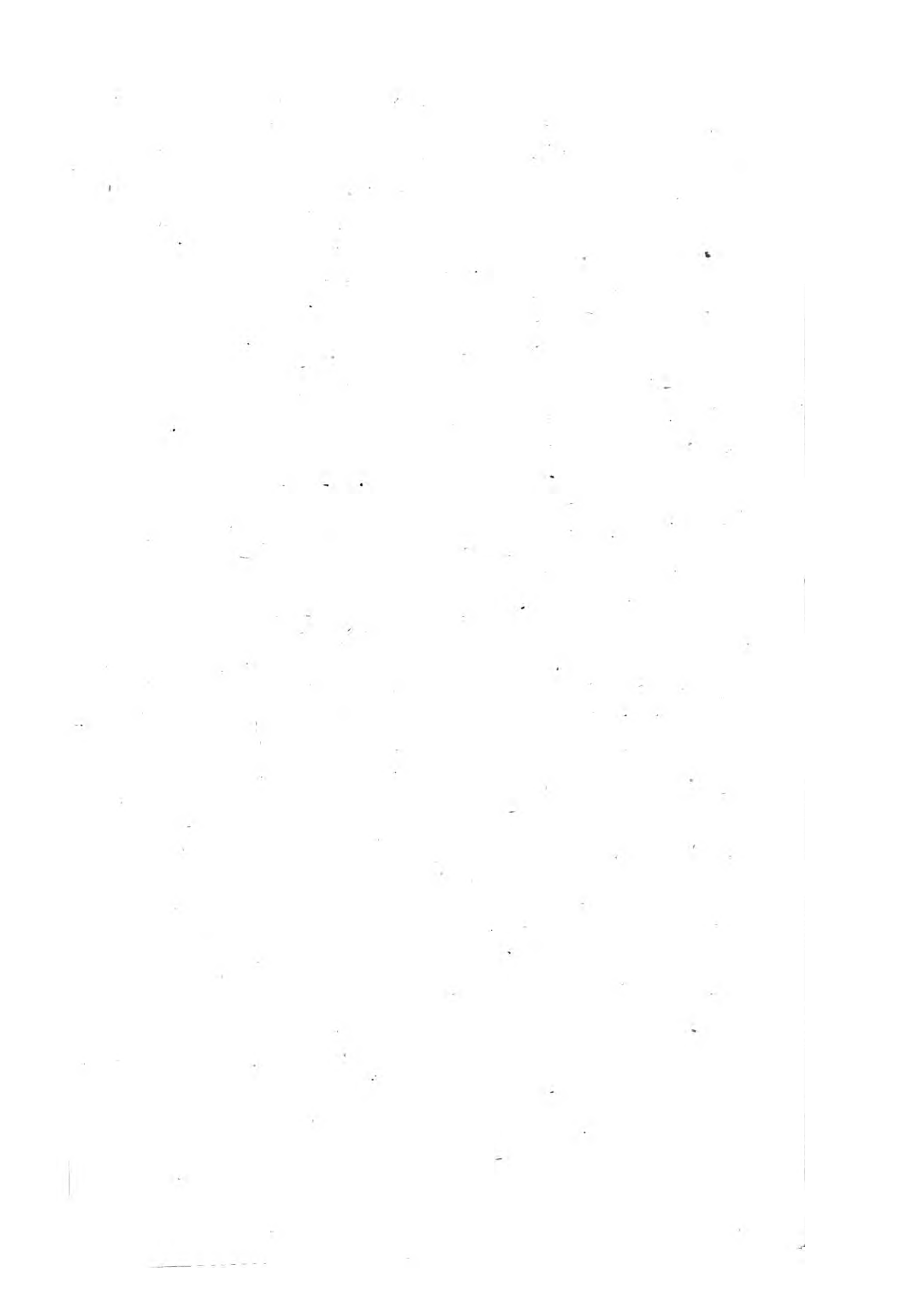


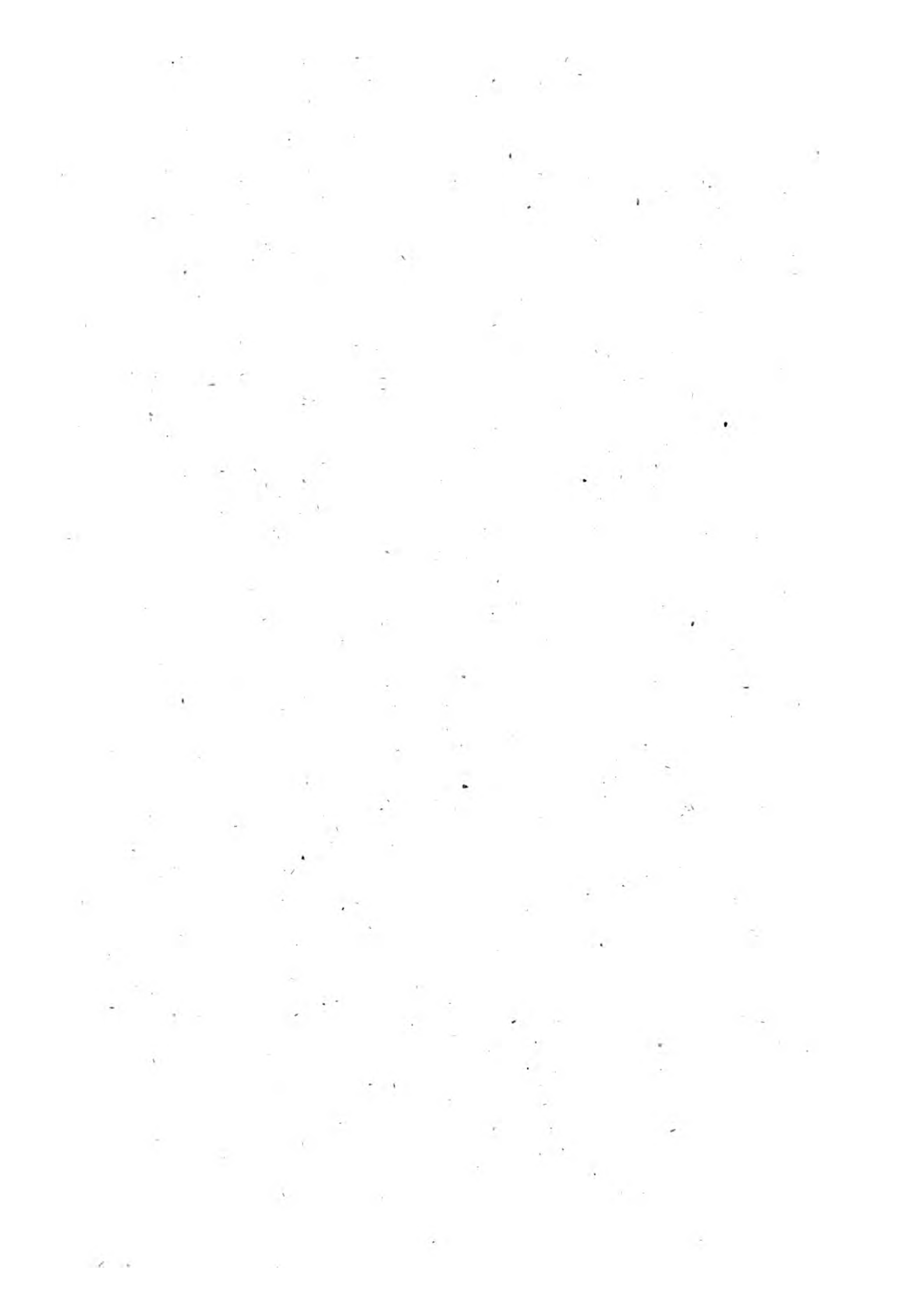


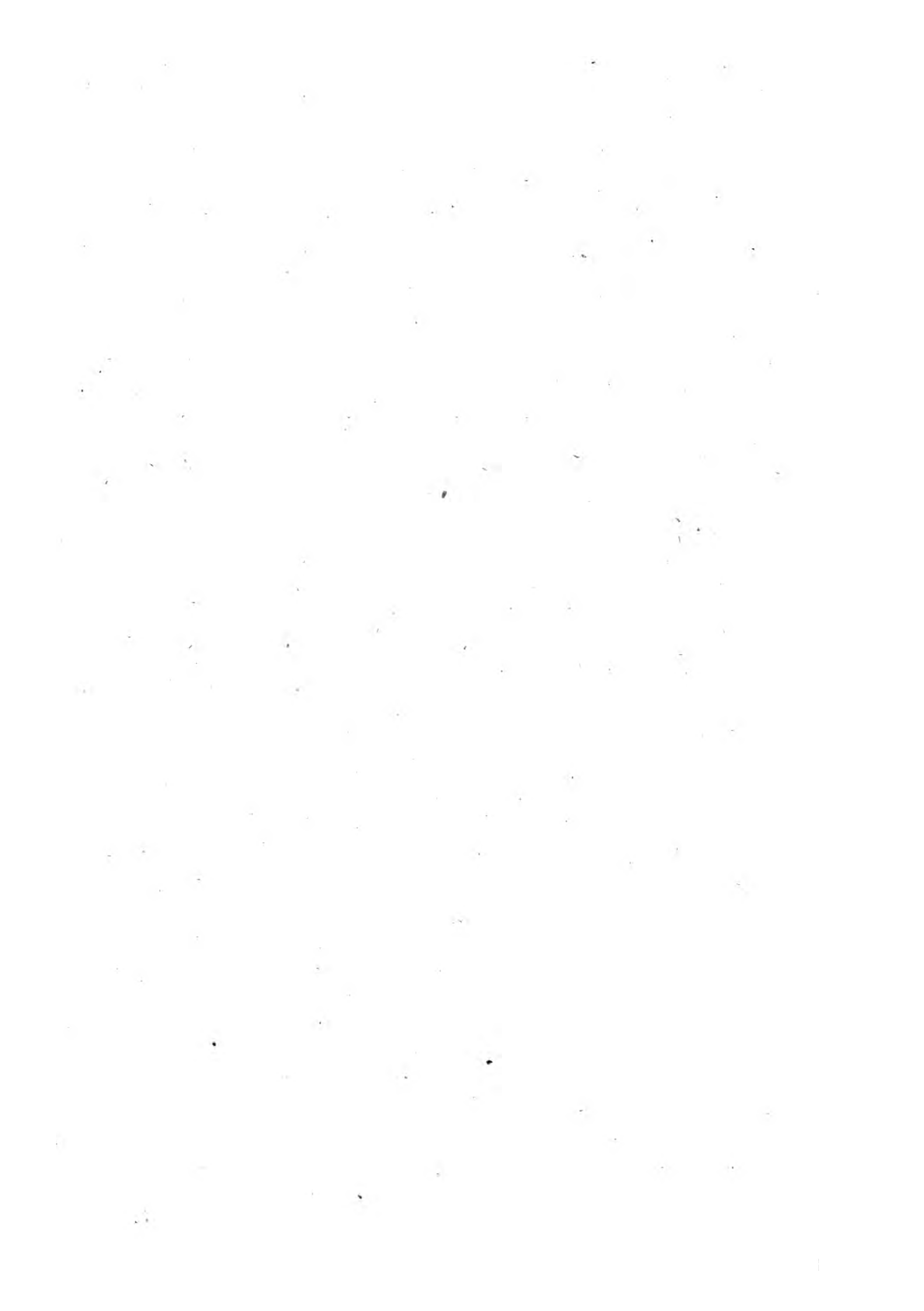
~~FF 15 (Finch)~~



VI. 1785/2 (15)







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

T O M E Q U I N Z I E M E .



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



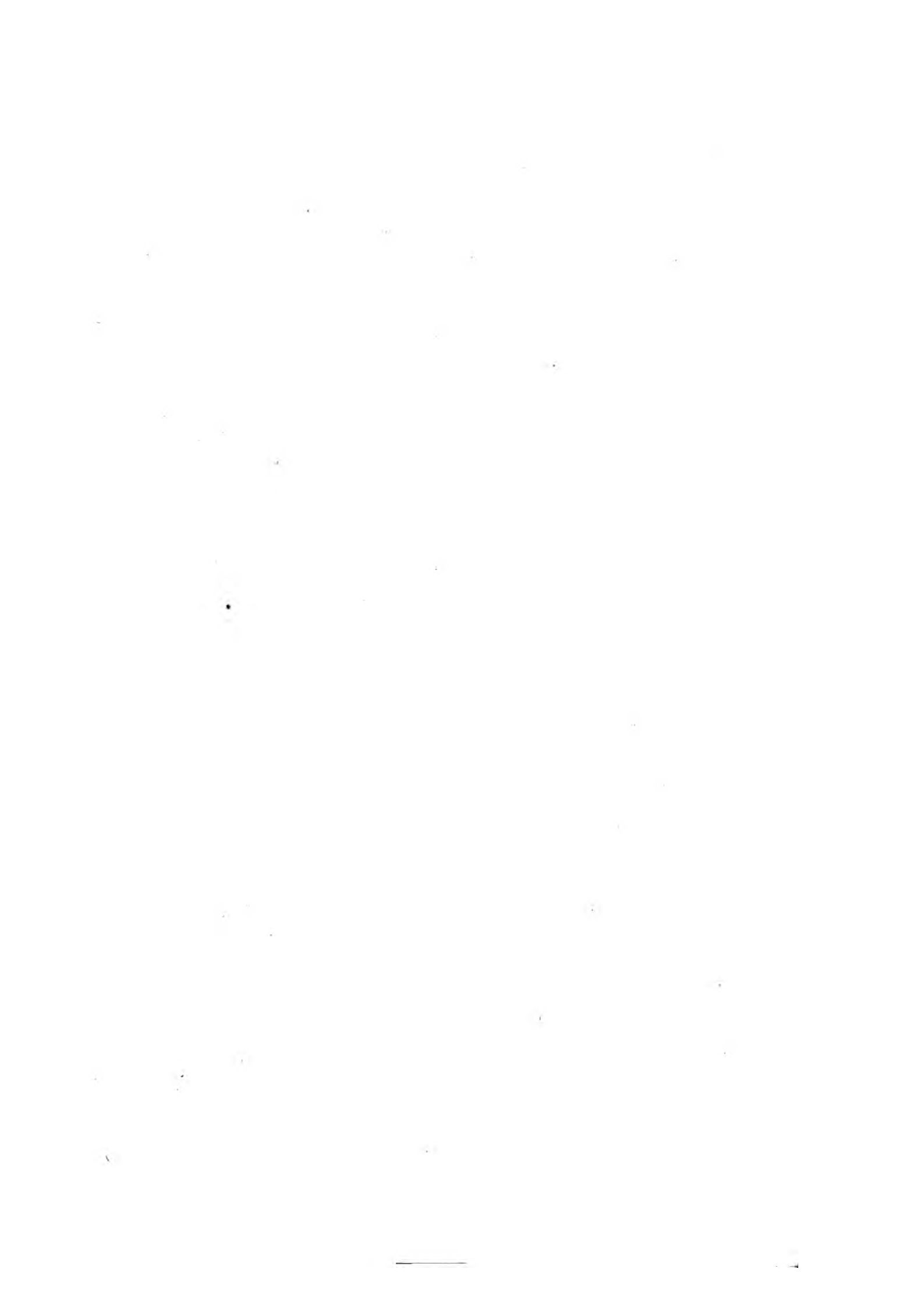
LET TRES

EN VERS

ET EN PROSE.

*Lettres en vers, &c.*

A



L E T T R E S  
E N V E R S E T E N P R O S E .

L E T T R E P R E M I E R E .

A M. L' A B B É D E B U S S I ,

D E P U I S E V E Q U E D E L U Ç O N .

N O N , nous ne sommes point tous deux  
Aussi méchans qu'on le publie ;  
Et nous ne sommes , *quoi qu'on die* ,  
Que de simples voluptueux ,  
Contens de couler notre vie  
Au fein des Grâces et des Jeux.  
Et si dans quelque douce orgie  
Votre prose et ma poésie ,  
Contre les discours ennuyeux  
Ont fait quelque plaifanterie ,  
Cette innocente raillerie  
Dans ces repas dignes des Dieux  
Jette une pointe d'ambrosie.

1716.

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous , et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poètes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien , comme vous , passer loin d'elles mon hiver ; du moins je resterai à Sully après le départ

— du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement  
1716. touché des marques que vous me donnez de votre  
souvenir ; je le ferai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie ,  
Et de l'Eglise et de l'Amour ,  
Auffitôt que Flore à son tour  
Peindra la campagne fleurie ,  
Revoyez la ville chérie  
Où Vénus a fixé sa cour.  
Est-il pour vous d'autre patrie ?  
Et ferait-il dans l'autre vie  
Un plus beau ciel , un plus beau jour ,  
Si l'on pouvait de ce séjour  
Exiler la *tracasserie* ?  
Evitons ce monstre odieux ,  
Monstre femelle dont les yeux  
Portent un poison gracieux ;  
Et que le ciel en sa furie ,  
De notre bonheur envieux ,  
A fait naître dans ces beaux lieux  
Au sein de la galanterie.  
Voyez-vous comme un miel flatteur  
Distille de sa bouche impure ?  
Voyez-vous comme l'imposture  
Lui prête un secours séducteur ?  
Le courroux étourdi la guide ,  
L'embarras , le soupçon timide ,  
En chancelant fuivent ses pas.  
Des faux rapports l'erreur avide  
Court au-devant de la perfide ,  
Et la careffe dans ses bras.

Que l'Amour , secouant ses ailes ,  
De ces commerces infidelles  
Puisse s'envoler à jamais !  
Qu'il cesse de forger des traits  
Pour tant de beautés criminelles !  
Et qu'il vienne au fond du Marais ,  
De l'innocence et de la paix  
Goûter les douceurs éternelles !

---

1716.

Je hais bien tout mauvais rimeur  
De qui le bel esprit baptise  
Du nom d'ennui la paix du cœur ,  
Et la constance , de sottise.  
Heureux qui voit couler ses jours  
Dans la mollesse et l'incurie ,  
Sans intrigues , sans faux détours ,  
Près de l'objet de ses amours ,  
Et loin de la coquetterie !  
Que chaque jour rapidement  
Pour de pareils amans s'écoule !  
Ils ont tous les plaisirs en foule ,  
Hors ceux du raccommodement.  
Quelques amis dans ce commerce  
De leur cœur , que rien ne traverse ,  
Partagent la chère moitié ;  
Et dans une paisible ivresse ,  
Ce couple avec délicatesse  
Aux charmes purs de l'amitié  
Joint les transports de la tendresse.

Voilà , Monsieur , des médiocrités nouvelles pour  
l'antique gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-  
vous bien où est ce réduit dont je vous parle ?



— M. l'abbé *Courtin* dit que c'est chez madame de  
 1716. *Charost*. En quelque endroit que ce soit , n'importe,  
 pourvu que j'aye l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre présence,  
 Galant prier de Trigolet,  
 Très-aimable et très-frivolet :  
 Venez voir votre humble valet  
 Dans le palais de la confiance.  
 Les Grâces , avec complaisance ,  
 Vous suivront en petit collet ;  
 Et moi leur serviteur follet ,  
 J'ébaudirai votre excellence  
 Par des airs de mon flageolet ,  
 Dont l'amour marque la cadence  
 En faisant des pas de ballet.

En attendant je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé *Courtin* , qui me laisse le soin de faire en vers les honneurs de son teint fleuri et de sa croupe rebondie. Nous vous envoyons , pour vous délasser dans votre royaume , une lettre à M. le grand-prieur , et la réponse de l'*Anacréon du Temple*. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de prose de votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie , que je commence à goûter bien fort , il faudra , s'il vous plaît , que vous me souffriez quelquefois près de vous à Paris.

A M. LE PRINCE DE VENDOME. (a)

**D**E Sully , falut et bon vin  
Au plus aimable de nos princes ,  
De la part de l'abbé Courtin ,  
Et d'un rimailleur des plus minces ,  
Que fon bon ange et fon lutin  
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez , Monfeigneur , que l'envie de faire  
quelque chofe pour vous a réuni deux hommes bien  
différens.

L'un , gras , rond , gros , court , féjourné ,  
Citadin de Papimanie ,  
Porte un teint de prédefiné ,  
Avec la croupe rebondie .  
Sur fon front respecté du temps ,  
Une fraîcheur toujours nouvelle  
Au bon doyen de nos galans  
Donne une jeunefle éternelle .  
L'autre dans Papefigue eft né ,  
Maigre , long , fec et décharné ,  
N'ayant eu croupe de fa vie ,  
Moins malin qu'on ne vous le dit ,  
Mais peut-être de Dieu maudit ,  
Puiſqu'il aime et qu'il verſifie .

(a) C'eſt le frère du duc de *Vendôme*. Il étoit grand-prieur de France, L'abbé *Courtin* étoit un de ſes amis , fils d'un confeiller d'Etat , et homme de lettres. Il étoit tel qu'on le dépeint ici.

— Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse  
 1717. un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié  
 prose, comme en usaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*,  
 les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres.  
 J'aurais presque ajouté *Voiture*, si je ne craignais de  
 fâcher mon confrère, qui prétend, je ne fais pour quoi,  
 n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il est paresseux,  
 Se réservait la prose à faire,  
 Abandonnant à son confrère  
 L'emploi flatteur et dangereux  
 De rimer quelques vers heureux,  
 Qui peut-être auraient pu déplaire  
 A certain censeur rigoureux  
 Dont le nom doit ici se taire.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par  
 le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui  
 n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition  
 qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère,  
 Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,  
 Qui parle bas, quand il ne peut se taire,  
 Baïsse les yeux et marche de côté.  
 Il favorise, et certes c'est dommage,  
 Force fripons; mais il conduit le sage.  
 Il est au bal, à l'église, à la cour;  
 Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureusement ce Dieu n'était pas à Sully; il  
 était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de... et

madame de... fans cela nous eussions achevé notre 1717.  
 ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces ,  
 Et cet esprit charmant , au sein d'un doux loisir ,  
     Agréable dans le plaisir ,  
     Héroïque dans les disgrâces.

Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours ,  
     Jours consacrés à la tendresse.  
 Nous vous eussions , avec adresse ,  
     Fait la peinture des amours ,  
     Et des amours de toute espèce.  
 Vous en eussiez vu de Paphos ,  
 Vous en eussiez vu de Florence ;  
     Mais avec tant de bienfiance ,  
     Que le plus âpre des dévots  
     N'en eût pas fait la différence.

Bacchus y paraîtrait de tocané échauffé ,  
     D'un bonnet de pampre coiffé ,  
 Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.  
 L'imagination ferait à son côté ,  
 De ses brillantes fleurs ornant la volupté  
     Entre les bras de la folie.

Petits soupers , jolis festins ,  
 Ce fut parmi vous que naquirent  
 Mille vaudevilles malins ,  
 Que les amours à rire enclins  
 Dans leurs sottifiers recueillirent ,  
 Et que j'ai vus entre leurs mains.  
 Ah ! que j'aime ces vers badins ,  
 Ces riens naïfs et pleins de grâce ,  
 Tels que l'ingénieux Horace

1717.

En eût fait l'ame d'un repas ,  
Lorsqu'à table il tenait sa place ,  
Avec Auguste et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits ;  
Nous ne sommes point beaux esprits :  
Et notre flageolet timide  
Doit céder cet honneur charmant  
Au luth aimable , au luth galant  
De ce successeur de Clément ,  
Qui dans votre temple réside. (b)  
Sachez donc que l'oïfiveté  
Fait ici notre grande affaire. (1)  
Jadis de la Divinité  
C'était le partage ordinaire ;  
C'est le vôtre , et vous m'avoûrez  
Qu'après tant de jours consacrés  
A Mars , à la cour , à Cythère ,  
Lorsque de tout on a tâté ,  
Tout fait , ou du moins tout tenté ,  
Il est bien doux de ne rien faire.

V A R I A N T E.

(1) Fait ici notre unique affaire :  
Nous buvons à votre santé ;  
Dans ce beau séjour enchanté ,  
Nous faisons excellente chère ,  
Et voilà tout : en vérité ,  
Vous avez la mine d'en faire  
Tout autant de votre côté.

(b) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple , qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, le 15 juillet.

**A** vous, l'Anacréon du Temple ;  
A vous le sage si vanté,  
Qui nous prêchez la volupté,  
Par vos vers et par votre exemple ;  
Vous, dont le luth délicieux,  
Quand la goutte au lit vous condamne,  
Rend des sons aussi gracieux,  
Que quand vous chantez la tocade,  
Assis à la table des Dieux.

Je vous écris, Monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que *Chapelle* a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de fuite. (1) Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique ; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

(1) *Chapelle*, était un homme d'un génie facile et libertin ; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de son temps ; ce vice fit beaucoup de tort à sa fantaisie, et enfin à son esprit.

---

1717.

Et dans une tour assez sombre  
Du château qu'habita jadis  
Le plus léger des beaux esprits ,  
Un beau soir j'évoquai son ombre.  
Aux déités des sombres lieux  
Je ne fis point de sacrifice ,  
Comme ces fripons qui des Dieux  
Chantaient autrefois le service ;  
Ou la forcière Pythonisse ,  
Dont la grimace et l'artifice  
Avaient fait dresser les cheveux  
A ce sot prince des Hébreux ,  
Qui crut bonnement que le diable  
D'un prédicateur ennuyeux  
Lui montrait le spectre effroyable.  
Il n'y faut point tant de façon  
Pour une ombre aimable et légère :  
C'est bien assez d'une chanson ,  
Et c'est tout ce que je puis faire.  
Je lui dis sur mon violon :  
Eh ! de grâce , monsieur Chapelle ,  
Quittez le manoir de Pluton  
Pour cet enfant qui vous appelle.  
Mais non , sur la voûte éternelle  
Les Dieux vous ont reçu , dit-on ,  
Et vous ont mis entre Apollon  
Et le fils joufflu de Semèle.  
Du haut de ce divin canton ,  
Descendez , aimable Chapelle.

Cette familière oraison  
Dans la demeure fortunée

Reçut quelque approbation ;  
 Car enfin , quoique mal tournée ,  
 Elle était faite en votre nom.  
 Chapelle vint. A son approche ,  
 Je sentis un transport soudain ;  
 Car il avait sa lyre en main ,  
 Et son Gassendi ( b ) dans sa poche ;  
 Il s'appuyait sur Bachaumont ,  
 Qui lui servit de compagnon  
 Dans le récit de ce voyage  
 Qui du plus charmant badinage  
 Fut la plus charmante leçon.

---

1717.

Je vous dirai pourtant en confidence, et si la poste ne me pressait, je vous le rimerais ; ce *Bachaumont* n'est pas trop content de *Chapelle*. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien ; car c'est moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du voyage, et entre autres : *Sous ce berceau qu'amour exprès...*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs ; il suffit de vous dire que je m'adressai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours sur sa lyre  
 Ces vers aisés, ces vers coulans,

( b ) *Gassendi* avait élevé la jeunesse de *Chapelle*, qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le système aux convives ; et lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.



1717.

De la nature heureux enfans ,  
 Où l'art ne trouve rien à dire ?  
 L'amour , me dit-il , et le vin  
 Autrefois me firent connaître  
 Les grâces de cet art divin ;  
 Puis à Chaulieu l'épicurien  
 Je fervis quelque temps de maître :  
 Il faut que Chaulieu soit le tien.

## L E T T R E I V.

A M. LE DUC DE BRANCA S,

*En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)*

Sully.

MONSIEUR LE DUC,

**J**E crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection , et je vous puis affurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé , mais d'être soupçonné de vers infames , également indignes , j'ose le dire , de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poètes , mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le Régent ; si vous la trouvez digne de vous , elle le fera de lui , et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens

( 1 ) Voyez le volume d'*Epîtres*.

qui font toujours favorables aux malheureux , quand —  
 ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans 1717.  
 cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes  
 trop fortes , et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais  
 l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le  
 suis , vous verriez que je parle dans cet écrit comme  
 je pense ; et si la poésie ne vous en plaît pas , vous en  
 aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps  
 comme celui-ci , où l'ignorance et le mauvais goût  
 commencent à régner , vous êtes d'autant plus obligé  
 de soutenir les beaux arts , que vous êtes presque le  
 seul qui puisse le faire ; et qu'en protégeant ceux qui  
 les cultivent avec quelque succès , vous ne protégez  
 que vos admirateurs ; je ne me servirai point ici du  
 droit qu'ont tous les poètes de comparer leurs patrons  
 à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces ,  
 Comblé d'honneurs et des peuples chéri,  
 L'heureux Mécène était le favori  
 Du Dieu des vers et du plus grand des princes ;  
 Mais à longs traits goûtant la volupté,  
 Son premier dieu ce fut l'oïveté.  
 Si quelquefois réveillant sa mollesse,  
 Sa main légère entre Horace et Maron  
 Daignait toucher la lyre d'Apollon,  
 Comme la Fare il chantait la paresse.  
 Pour toi , mêlant le devoir au plaisir,  
 Dans les travaux tu te fais un loisir ;  
 Tu fais charmer au conseil comme à table,  
 Mécène à toi n'est pas à comparer ,

—  
1717. Et je te crois , j'ose ici l'affurer ,  
Moins pareffeux , et non pas moins aimable.

Heureux , monfieur le duc , ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien. Pour moi , la feule grâce que je vous demande , eft celle de vous voir.

## L E T T R E V.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully , le 20 juillet.

MONSIEUR ,

**J**E ne fais fi vous vous fouviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi , car je ne veux point vous propofer de vous donner du mouvement ; ce n'est point non plus d'aider à rétablir ma réputation , cela eft trop difficile : mais de me dire votre fentiment fur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne ; et fi vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez , je vous aurai plus d'obligation que fi vous me fefiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à préfent autour d'un  
alembic ,

alembic , et ferez-vous tenté d'allumer vos fourneaux —  
avec mes vers ; mais , je vous supplie , que la chimie 1717.  
ne vous brouille point avec la poésie.

Souvenez-vous des airs charmans  
Que vous chantiez sur le Parnasse ,  
Et cultivez en même temps  
L'art de Paracelse et d'Horace.  
Jusques au fond de vos fourneaux  
Faites couler l'eau d'Hypocrène ,  
Et je vous placerai fans peine  
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc , Monsieur , un œil critique sur mon ouvrage ; et si vous avez quelque bonté pour moi , renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au Régent ; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites point à M. le duc de *Sully* que je vous aye écrit ; enfin que tout ceci soit , je vous supplie , entre vous et moi.

Je suis, &c.

1717.

## L E T T R E V I.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully.

**J**E vous écris de ces rivages  
 Qu'habitèrent plus de deux ans  
 Les plus aimables personnages  
 Que la France ait vus de long-temps :  
 Les Chapelles , les Manicamps ,  
 Ces voluptueux et ces sages  
 Qui rimans , chassans , disputans  
 Sur ces bords heureux de la Loire ,  
 Passaient l'automne et le printemps  
 Moins à philosopher qu'à boire.

Il ferait délicieux pour moi de rester à Sully ,  
 s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de *Sully* est  
 le plus aimable des hommes , et celui à qui j'ai le  
 plus d'obligation. Son château est dans la plus belle  
 situation du monde ; il y a un bois magnifique dont  
 tous les arbres sont découpés par des poliffons ou  
 des amans qui se font amufés à écrire leurs noms  
 sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés ,  
 Et tant de noms entrelacés ,  
 Il n'est pas mal-aisé de croire  
 Qu'autrefois le beau Céladon  
 A quitté les bords du Lignon  
 Pour aller à Sully sur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, —  
 puisque j'étais absolument innocent des indignes 1717.  
 chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être  
 bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois  
 dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits*  
*blanches* comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*,  
 qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame  
 de *Listenai*, fut bien surprise d'être dans une grande  
 salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions,  
 et d'y voir une magnifique collation servie au son  
 des instrumens, et suivie d'un bal où parurent plus  
 de cent masques habillés de guenillons superbes. Les  
 deux sœurs trouvèrent des vers sur leur affiette; on  
 assure qu'ils sont de l'abbé *Courtin*. Je vous les  
 envoie; vous verrez de qui ils sont. (\*)

Après tous les plaisirs que j'ai à Sully, je n'ai  
 plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir  
 à Uffé, et de vous donner des *nuits blanches* comme  
 à madame de *la Vrillière*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander  
 si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer  
 dans le château de M. d'*Uffé*, après avoir passé quel-  
 que temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil*;  
 c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé.  
 Songez que vous écrivîtes à *Roi*, et que vous ne  
 m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos  
 mépris par une lettre bien longue, où vous me man-  
 deriez votre départ pour Uffé; si non je crois que  
 malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris,  
 tant je suis avec un véritable dévouement, &c.

(\*) Voyez les Poésies mêlées, volume de *Contes*.

---

 1717.

## L E T T R E V I I.

A M. \* \* \*

**J**OUISSÉZ, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à affa-finer des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne  
 A rester au sacré vallon;  
 Je suis fort bien près d'Apollon,  
 Mais assez mal avec Diane.

Je chasse peu, je versifie beaucoup; je rime tout ce que le hasard offre à mon imagination,

Et par mon démon lutiné  
 On me voit souvent d'un coup d'aile  
 Passer des fureurs de Lainé  
 A la douceur de Fontenelle.  
 Sous les ombrages toujours cois,  
 De Sully, ce séjour tranquille,  
 Je suis plus heureux mille fois

Que le grand prince qui m'exile  
Ne l'est près du trône des rois.

---

 1717.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confiance, car on pourrait bien me laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir malheureux ; je connais ma portée, je ne suis pas fait pour habiter long-temps le même lieu.

L'exil assez souvent nous donne  
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux  
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les Dieux ;  
Et qui n'est connu de personne  
Dans le séjour tumultueux  
De la ville que j'abandonne.

Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,  
Le bien pur et parfait où je n'osais prétendre,  
Est par fois, entre nous, si semblable à l'ennui,  
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully ;

Mais maintenant dans le parterre  
Vous le verrez, comme je croi,  
Aux pièces du poëte Roi ;  
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'est pas là où se trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire que tout Paris est enchanté des attraits de la nouveauté ;

Que son goût délicat préfère  
L'enjoûment agréable et fin  
De Scaramouche et d'Arlequin  
Au pefant et fade Molière.



1718.

## L E T T R E V I I I .

A M. DE LA FAYE.

L A FAYE , ami de tout le monde ,  
 Qui savez le secret charmant  
 De réjouir également  
 Le philosophe , l'ignorant ,  
 Le galant à perruque blonde ;  
 Vous qui rimez comme Ferrand  
 Des madrigaux , des épigrammes ,  
 Qui chantez d'amoureuses flammes  
 Sur votre luth tendre et galant ;  
 Et qui même assez hardiment  
 Osâtes prendre votre place  
 Auprès de Malherbe et d'Horace ,  
 Quand vous alliez sur le Parnasse  
 Par le café de la Laurent :

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse , moi qui vous parle ; j'aime les vers à la fureur ; mais j'ai un petit malheur , c'est que j'en fais de détestables ; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Par fois je lis une belle strophe de votre ami M. de *la Motte* , et puis je me dis tout bas : *Petit misérable , quand feras-tu quelque chose d'assez bien ?* Le moment d'après c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure , et je me dis : *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière

de *Rousseau*, cela éveille mon odorat ; je veux lire  
 les autres ouvrages , mais le livre me tombe des  
 mains : je vois des comédies à la glace , des opéra  
 fort au-dessous de ceux de l'abbé *Pic*, une épître au  
 comte d'*Ayen* qui est à faire vomir ; un petit voyage  
 de Rouen fort insipide ; une ode à M. *Duché* fort  
 au-dessous de tout cela ; mais ce qui me révolte et  
 qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à  
 chaque ligne. J'ai lu son épître à *Marot*, où il y a de  
 très-beaux morceaux ; mais je crois y voir plutôt un  
 enragé qu'un poète. Il n'est pas inspiré, il est possédé ;  
 il reproche à l'un sa prison, à l'autre sa vieillesse ; il  
 appelle celui-ci athée, celui-là maroufle. Où donc  
 est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si  
 grossières ? Ce n'était pas ainsi qu'en u fait M. *Despréaux*  
 quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs :  
 aussi son style était doux et coulant ; mais celui de  
*Rousseau* me paraît inégal, recherché, plus violent  
 que vif, et teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile  
 qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de  
*Crébillon*, il dise qu'il vient de sa griffe Apollon molester.

Quels vers que ceux-ci :

» Ce rimeur si sucré  
 » Devient amer, quand le cerveau lui tinte,  
 » Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.

De plus toute cette épître roule sur un raisonne-  
 ment faux ; il veut prouver que tout homme d'esprit  
 est honnête homme, et que tout sot est fripon ; mais  
 ne ferait-il pas la preuve trop évidente du contraire,  
 si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul

1718. talent de la versification ? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. *Rousseau* ne passe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit si mal en prose que son *factum* est une des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au contraire celui de M. *Saurin* est un chef-d'œuvre, et *quid facundia possit, tum paruit*. Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de *la Motte* et *Rousseau* ? M. de *la Motte* pense beaucoup et ne travaille pas assez ses vers ; *Rousseau* ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux : le point serait de trouver un poète qui pensât comme *la Motte* et qui écrivit comme *Rousseau*, (quand *Rousseau* écrit bien, s'entend) mais,

*Pauci, quos æquus amavit  
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,  
Dis geniti, potuère. . . . .*

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner des belles lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui :

Car vous qui toujours le chassez,  
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;  
Trop heureux si ces vers à la hâte tracés,  
Ne vous l'ont déjà fait connaître !  
C'est un gros dieu lourd et pesant,  
D'un entretien froid et glaçant,  
Qui ne rit jamais, toujours bâille ;  
Et qui depuis cinq ou six ans,  
Dans la foule des courtisans,  
Se trouvait toujours à Versailles.

Au reste , je suis charmé que vous ne partiez pas  
 fitôt pour Gènes (1); votre ambassade m'a la mine  
 d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer  
 de votre voyage, et ne le faites point ; ne ressemblez  
 pas à ces politiques errans qu'on envoie de Parme à  
 Florence, et de Florence à Holstein , et qui reviennent  
 enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaisir  
 de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des  
 comédiens de campagne qui meurent de faim après  
 avoir joué le rôle de *César* et de *Pompée*.

1718.

Non cette brillante folie  
 N'a point enchainé vos esprits :  
 Vous connaissez trop bien le prix  
 Des douceurs de l'aimable vie  
 Qu'on vous voit mener à Paris  
 En assez bonne compagnie ;  
 Et vous pouvez bien vous passer  
 D'aller loin de nous professer  
 La politique en Italie.

( 1 ) M. de *la Faye* était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

1718.

## L E T T R E I X.

A M. D E G E N O N V I L L E.

**A**M I que je chéris de cette amitié rare  
 Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,  
 Et dont Chaulieu chérit la Fare :  
 Vous pour qui d'Apollon les trésors font ouverts  
 Vous dont les agrémens divers ,  
 L'imagination féconde ,  
 L'esprit et l'enjoûment , fans vice et fans travers ,  
 Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers ,  
 Si mes vers , comme vous , plaifaient à tout le monde :  
 Votre épître a charmé le pasteur de Sully ;  
 Il se connaît au bon , et partant il vous aime ;  
 Votre écrit est par nous dignement accueilli ,  
 Et vous ferez reçu de même.

Il est beau , mon cher ami , de venir à la campagne  
 tandis que *Plutus* tourne toutes les têtes à la ville.  
 Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je  
 n'entends parler que de millions ; on dit que tout ce  
 qui était à son aise est dans la misère , et que tout  
 ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence.  
 Est-ce une réalité ? est-ce une chimère ? la moitié de  
 la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans  
 les moulins à papier ? *Law* est-il un Dieu , un fripon ,  
 ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il  
 distribue à tout le monde ? Se contente-t-on de  
 richesses imaginaires ? C'est un chaos que je ne puis

débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie. 1718.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,  
 Sans aucun regret pour la ville  
 Où certain écoffais malin,  
 Comme la vieille sibylle  
 Dont parle le bon Virgile,  
 Sur des feuillets volans écrit notre destin ;  
 Venez nous voir un beau matin,  
 Venez, aimable Génonville ;  
 Apollon dans ces climats  
 Vous prépare un riant afile :  
 Voyez comme il vous tend les bras,  
 Et vous rit d'un air facile.

Deux jésuites en ce lieu,  
 Ouvriers de l'Évangile,  
 Viennent, de la part de Dieu,  
 Faire un voyage inutile.  
 Ils veulent nous prêcher demain ;  
 Mais pour nous défaire foudain  
 De ce couple de chatemites,  
 Il ne faudra sur leur chemin  
 Que mettre un gros saint Augustin :  
 C'est du poison pour les jésuites.

1720.

## L E T T R E X.

A M. D E F O N T E N E L L E.

De Villars , le premier septembre.

**L**ES dames qui font à Villars , Monsieur , se font gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues ; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer ; et comme leur goût décide des nôtres , nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure ,  
Lits que de ses mains la nature ,  
Dans ces jardins délicieux ,  
Forma pour une autre aventure ,  
Nous brouillons tout l'ordre des cieux ;  
Nous prenons Vénus pour Mercure ;  
Car vous faurez qu'ici l'on n'a  
Pour examiner les planètes ,  
Au lieu de vos longues lunettes ,  
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles , nous négligeons fort le soleil , à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite

fans que l'air fût obscurci d'aucun nuage , il a perdu  
 fenfiblement de sa lumière et de sa grandeur : nous 1720.  
 n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du  
 soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous  
 avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle.  
 Nous ne doutons point que vous n'avez vu la même  
 chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur,  
 comme à notre maître. Vous savez rendre aimables  
 les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent  
 à peine intelligibles ; et la nature devait à la France  
 et à l'Europe un homme comme vous pour corriger  
 les savans, et pour donner aux ignorans le goût des  
 sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,  
 Vous qui par un vol imprévu,  
 De Dédale prenant les ailes,  
 Dans les cieus avez parcouru  
 Tant de carrières immortelles,  
 Où saint Paul avant vous a vu  
 Force beautés surnaturelles,  
 Dont très-prudemment il s'est tu :  
 Du soleil, par vous si connu,  
 Ne savez-vous point de nouvelles ?  
 Pourquoi sur un char tout sanglant  
 A-t il commencé sa carrière ?  
 Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,  
 Et sa grandeur et sa lumière ?  
 Que dira le Boulainvilliers (a)

(a) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais  
 qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de *Fleuri* disait



---

 1720.

Sur ce terrible phénomène ?  
 Va-t-il à des peuples entiers  
 Annoncer leur perte prochaine ?  
 Verrons-nous des incursions ,  
 Des édits , des guerres sanglantes  
 Quelques nouvelles actions ,  
 Ou le retranchement des rentes ?  
 Jadis quand vous étiez pasteur  
 On vous eût vu sur la fougère ,  
 A ce changement de couleur  
 Du Dieu brillant qui nous éclaire ,  
 Annoncer à votre bergère  
 Quelque changement dans son cœur.  
 Mais depuis que votre Apollon  
 Voulut quitter la bergerie  
 Pour Euclide et pour Varignon ,  
 Et les rubans de Céladon  
 Pour l'astrolabe d'Uranie ,  
 Vous nous parlerez le jargon  
 De calcul , de réfraction.  
 Mais daignez un peu , je vous prie ,  
 Si vous voulez parler raison ,  
 Nous l'habiller en poésie ;  
 Car sachez que dans ce canton  
 Un trait d'imagination  
 Vaut cent pages d'astronomie. (1)

de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir , ni le passé , ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'Histoire de France.

(1) C'est dans la réponse de *Fontenelle* à ces vers que se trouve ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet.

U N E beauté qu'on nomme Rupelmonde ,  
Avec qui les amours et moi  
Nous courons depuis peu le monde ,  
Et qui nous donne à tous la loi ,  
Veut qu'à l'instant je vous écrive.

Ma muse , comme à vous , à lui plaire attentive ,  
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, Monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la fanté de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le palais royal pour venir visiter vos ouailles. Vous feriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

(a) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de *Rupelmonde* était fille du maréchal d'*Alègre*, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de *Rupelmonde* tué en Bavière.

---

1722.

Puissent messieurs du congrès ,  
En buvant dans cet asile ,  
De l'Europe assurer la paix !  
Puissiez-vous aimer votre ville ,  
Seigneur , et n'y venir jamais !

Je fais que vous pouvez faire des homélies ,  
Marcher avec un-porte-croix ,  
Entonner la messe par fois  
Et marmoter des litanies.

Donnez , donnez plutôt des exemples aux rois ;  
Unifiez à jamais l'esprit à la prudence ;  
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :  
Faites-vous bénir de la France ,  
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, et qui, de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

LETTRE

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre.

**D**EJA de la Parque ennemie  
J'avais bravé les rudes coups ;  
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie ,  
Par l'espoir de vivre avec vous.  
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure ,  
Embellis par l'esprit , ornés par la nature ,  
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre :  
Mais dans un tel combat que je me sens confondre !  
En louant mes talens , que vous les surpassez !  
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.  
Vos éloges touchans , vos vers coulans et doux ,  
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poètes ,  
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les fuites misérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long ; mais comptez , Monsieur , que rien ne peut m'empêcher d'être sensible toute ma vie à votre amitié , et que je la mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous.

## L E T T R E X I I I .

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

**T**OUTES les princesses malencontreuses qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma bastille, Madame, est la très-humble servante de votre Châlons ; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous fuivrent ,  
 Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent ;  
 Et tous ces enfans éperdus  
 Furent bien surpris quand ils virent  
 La fermeté, la paix, et toutes les vertus,  
 Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare,  
 vous asservit les cœurs de tous les habitans.

On admira sur vos traces  
 Minerve auprès de l'Amour.  
 Ah ! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour ;  
 Et que les Muses et les Grâces  
 Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé, dans votre  
 château, le secret d'immortaliser un âne.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE. 35

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée  
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :  
On vous prendrait pour une Orphée :  
Mais vous n'avez point fu , trop malheureuse fée ,  
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours  
heureuse , et que la tranquillité de votre séjour de  
Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nou-  
veaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit  
peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu  
Joignit toujours l'utile à l'agréable ;  
On admira dans le tendre Chaulieu  
De ses chansons la grâce inimitable.  
Il vous fallait les perdre un jour tous deux ,  
Car il n'est rien que le temps ne détruise ;  
Mais ce beau dieu qui les arts favorise ,  
De ses préfens vous enrichit comme eux ,  
Et tous les deux vivent dans *Ludovise*.

1730.

## L E T T R E X I V.

A M. T H I R I O T.

A TULLIE (\*), *imité de Catulle la Faye.*

**Q**UE le public veuille ou non veuille ;  
 De tous les charmes qu'il accueille  
 Les tiens sont les plus ravissans.  
 Mais tu n'es encor que la feuille  
 Des fruits que promet ton printemps.  
 O ma Tullie ! avant le temps  
 Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs , mon cher *Thiriot* ; mais avant de mourir dans mon lit comme un sot , je viens de changer la dernière scène de *Tullie*. Recommandez bien à *Titus* d'en avertir nos seigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment , qui me dit que *Tullie* a joué comme un ange. Si cela est ,

Ma Tullie , il est déjà temps ;  
 Allons , vîte que l'on te cueille.

Venez , mon cher ami , me dire des nouvelles.

(\*) L'actrice qui jouait le rôle de *Tullie* dans *Brutus*.

A M. DE CIDEVILLE. 37

LETTRE XV.

---

1731.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier.

**J**E ne l'ai plus, aimable Cideville,  
Ce don charmant, ce feu sacré, ce dieu  
Qui donne aux vers un tour tendre et facile,  
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu  
Conte, dixain, épître, vaudeville.  
Las ! mon démon de moi s'est retiré.  
Depuis long-temps il est en Normandie :  
Donc quand voudrez, par Phébus inspiré,  
Me défier aux combats d'harmonie,  
Pour que je fois contre vous préparé  
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu ; comptez toujours sur la plus tendre amitié  
de l'hypocondre V.



1732.

## L E T T R E X V I.

A M. DE MONCRIF.

mars.

**M**USE aimable , muse badine ,  
 Esprit juste et non moins galant ,  
 Vous ressemblez bien mieux à la Fare , à Ferrand  
 Que je ne ressemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés ; j'y suis plus sensible  
 qu'à des battemens de mains. ( 1 )

Mon cher et aimable *Tithon* , j'ai été deux fois à  
 votre palais sans pouvoir saluer son Altesse. J'avais  
 aussi à vous prier de passer chez madame de *Fontaine-*  
*Martel* , qui se vante d'avoir quelque chose à vous  
 dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la  
 voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste*  
 et *Palamède* , ayez la bonté , je vous prie , de lui dire  
 des choses bien tendres de la part de son admirateur.  
 A l'égard de votre prince , je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois votre Altesse ratée :  
 Cela veut dire , hélas , tout simplement ,  
 Que ma muse deux fois s'est en vain présentée  
 Pour vous faire son compliment.  
 Heureux qui ferait à portée  
 De rater effectivement  
 Votre personne tant vantée !  
 Il n'en ferait rien sûrement.

( 1 ) La tragédie d'Eryphile venait d'être représentée avec applaudissement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de *Clermont* ; mais pour vous qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers ; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

L E T T R E X V I I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet.

OUI, je vais, mon cher Cideville,  
 Vous envoyer incessamment  
 La pièce où j'unis hardiment  
 Et l'Alcoran et l'Évangile,  
 Et justaucorps et doliman,  
 Et la babouche et le bas blanc,  
 Et le plumet et le turban,  
 Comme votre muse facile  
 Me l'a dit très-élegamment.

Vous y verrez assurément  
 Des airs français, du sentiment  
 Avec la fierté de l'Asie.  
 Vous concilierez aisément  
 Les discours de notre patrie  
 Avec les mœurs d'un ottoman ;

---

 1732.

Car vous avez ( et dans la vie  
 C'est fans doute un grand agrément )  
 D'un chrétien la galanterie ,  
 Et la vigueur d'un musulman.

Mon dieu , mon cher *Cideville* , que vous écrivez bien , et que j'ai de plaisir à recevoir de vos lettres ! je m'attirerais ce plaisir-là plus souvent , mais comment trouver un instant au milieu des maladies , des affaires , et des comédiens , gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

*Macte animo , generose puer , sic itur ad astra.*

Pendant ce temps-là on joue les cinq sens à l'opéra , à la comédie française , à l'italienne , et à la foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là , à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais , et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà , mon cher ami , toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages ; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout , quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage , d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France , et je prierai *Jore* de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embrasse , et lui aussi , de tout mon cœur.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre.

MUSE ET GRACE,

MADAME de *Fontaine - Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combustion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et de leurs adhérens. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés ; car il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, Muse et Grâce ! Mais il faut vous le déguiser trop adroitement ; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense.

—  
1732.

Je n'ose dans mes vers parler de vos beautés  
Que sous le voile du mystère.  
Quoi ! sans art je ne puis vous plaire ,  
Lorsque sans lui vous m'enchantez ?

Non , Muse et Grâce , il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous , et qu'on voudrait passer sa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommochez le parlement avec la cour , afin que vous puissiez venir souper très-fréquemment chez madame de *Fontaine - Martel* ; car si vous restez à Tours seulement encore quinze jours , il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers , de ceux qui les récitent , de ceux qui les notent , de ceux qui les chantent , de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours , ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés , et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire  
Que pour tout maudit chicaneur ;  
Mais les gens d'esprit et d'honneur  
Font du plaisir leur seule affaire.  
Plaignez leur destin rigoureux :  
Six semaines de votre absence  
Les ont tous rendus malheureux ;  
Rendez-vous à leur remontrance ,  
Et revenez vivre avec eux.  
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'affurer M. le président de *Lubert* de mes respects , et daignez m'honorer de votre souvenir.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre.

J'ARRIVE de Fontainebleau ; mon cher ami ; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice ,  
 Où l'on fait le bien par caprice ,  
 Et le mal par un goût réel ,  
 Où la fortune et l'injustice  
 Ont un hommage universel ;  
 Mais loin d'y faire un sacrifice ,  
 J'ai bravé sur leur maître-autel  
 Ces dieux qu'adore l'avarice ;  
 J'ai porté mon air naturel  
 Dans le centre de l'artifice.  
 Ce poison subtil et mortel ,  
 Que l'on avale avec délice ,  
 Me semblait plus amer que fiel ;  
 Je l'ai renversé comme Ulyffe ;  
 Je n'ai point bu dans ce calice  
 Tant vanté par Machiavel.  
 Le pied ferme , et l'œil vers le ciel ,  
 J'étais au bord du précipice :  
 J'en fus sauvé par l'Eternel ;  
 Car on peut aller au b....  
 Sans y gagner la....

1732. Je me rends tout entier , mon cher *Cideville* , aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté , je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours , mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau , me rendait le plus paresseux ami du monde.

J'en'ai point répondu , ce me semble , à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne fais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez ; vous me semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus , et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous ferez aperçu , en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposez , qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets , il est des sympathies...

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

*Mox , ubi publicas*

*Res ordinariis , grande munus*

*Cecropio repetes cothurno.*

C'est ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville* ; et cela ne veut dire autre chose sinon , quand vous aurez jugé vos procès , vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici *Zaïre* ; il y avait honnêtement du monde , et cela fut assez bien reçu , à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* et de son

frère *Caunus*, mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre. 1732.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de *Montessu*, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiselle *Labaté*, comédienne assez médiocre, mais assez jolie catin. Il est mort incognito de la petite vérole, au grand étonnement des connaisseurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits verficulets pour la demoiselle *Gaussin*, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi, un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de *Gilles Bernières*, et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.



1732.

## L E T T R E X X.

A M. D E C I D E V I L L E.

8 décembre.

**J**E vous envoyai l'autre jour  
 L'abrégé d'un pèlerinage  
 Que je fis en certain séjour  
 Où vous faites souvent voyage ,  
 Ainsi qu'au temple de l'Amour.  
 Pour ce dernier n'y veux paraître ,  
 J'y suis dès long-temps oublié ;  
 Mais pour celui de l'amitié ,  
 C'est avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde ; et surtout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher *Cideville*, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous supplie de ne laisser sortir aucune *Zaire* de vos mains sans l'errata que j'ai envoyé à *Fore*, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes, ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

**M**OI qui dans mes amusemens  
Cherchant quelque sage lecture,  
Lis très-peu les nouveaux romans  
Et beaucoup la sainte Ecriture ;  
Hier je lifais l'aventure  
De ce bon père des croyans ,  
Qui de Dieu chantant les louanges ,  
Vit arriver dans son réduit ,  
Vers les approches de la nuit ,  
Une visite de trois anges.

J'ai reçu , Madame , le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont , et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme , et que vous n'avez pas daigné souper chez moi , crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine , vous auriez fait une cène dans mon hermitage ; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable ,  
Pour moi beaucoup plus vraisemblable ,  
Et dont vous aimez mieux le tour ,  
Je reçus chez moi l'autre jour  
De déesses un couple aimable ,  
Conduites par le Dieu d'Amour ;

Du paradis l'heureux séjour  
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le faisaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel ! que j'entendrais s'écrier  
Marianne, ma cuisinière,  
Si la duchesse de Saint-Pierre,  
Du Chatelet et Forcalquier  
Venaient souper dans ma tanière !

Mais après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence !

Les Dieux sont bons, ils daignent tout permettre  
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.  
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,  
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

A M. DE MONCRIF.

11 avril.

Du Dieu du goût j'ai le temple pollu ,  
 Du Dieu d'amour vous ornerez l'empire ,  
 Car vous avez mentule , plume et lyre ;  
 Vous savez *plaire* , aimer , chanter , écrire :  
 Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu ,  
 Honni des fots , et qu'on prend pour fatire.  
 Donc je verrai mon temple vermoulu.  
 Vous, vous ferez baifé , fredonné , lu ,  
 Claqué furtout , heureux comme un élu ;  
 Et moi fiffé ; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre empire , rendez - moi un bon office , s'il vous plaît. Ce grand lévrier de *Crébillon* fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple* , pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse , qui est la gouvernante de M. de *Crébillon* ; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens , le Temple du goût ira à tous les diables. Ce n'est pas encore tout , car ils disent que M. de *Crébillon* laissera manger mon Temple par ses chats , et qu'il fera long-temps sans le lire ; et il fera bien ; car il vaut mieux qu'il achève *Catilina* , que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant si vous vouliez un peu le presser , il aurait du temps pour lire mon Temple et pour achever son

*Lettres en vers , &c.*

D

— 1733. divin Catilina. Ecrivez-lui donc un petit mot , mon aimable *Quin-monte*. Je vous souhaite , et à *Lull-brass*, tout le plaisir que nous aurons mardi. Je ne sortirai que ce jour-là , et je ferai à midi au parterre. *I love you with all my heart.*

## L E T T R E X X I I I .

A M. D E M O N C R I F .

**I**L faut se lever de bon matin pour voir les princes et messieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen, mon cher *Moncrif*, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de son Altesse pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence.

Madame de *Fontaine-Martel* disait à ce propos :

Puisse-t-il sans cérémonie ,  
 Au saint jour de l'Epiphanie ,  
 Dîner avec les Arts dont lui seul est l'appui !  
 Ah ! s'il venait dans cet asile ,  
 Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui  
 Que des trois rois de l'Evangile.

Voilà ce que nous chantions madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur ? Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

*Principibus placuisse viris non ultima laus est.*

Vous qui savez ce secret , enseignez - nous comme il faut s'y prendre.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

**L**ES lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce style aimable et gracieux,  
Et cette prose si polie,  
Me font voir que la poésie  
N'est pas le langage des Dieux.

Je suis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité, car si vous et votre amie vous vous avisez jamais de faire des vers, je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment, il ne me reste plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'asile de ma retraite  
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur,  
Occupé sans tumulte, amusé sans langueur,  
Je méprise le monde, et je vous y regrette;  
L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi,  
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde  
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;  
Mais il fera plus doux si vous pensez à moi.

— Permettez, Madame, que j'affure M. de *Forcalquier*  
1733. de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchanteresse ;  
Il parle avec esprit et pense sagement :  
Nos vieux barbons font cas de son discernement ,  
Et notre brillante jeunesse  
Veut imiter son enjoûment ;  
Avec tant d'agrémens qui le suivent fans cesse  
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment ?

## L E T T R E X X V.

A M. D E C I D E V I L L E.

14 août.

**I**L y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne répons qu'en vile prose à vos agaceries poétiques qui ont si fort l'air des lettres de *Chaulieu*, de *Ferrand* ou de *la Faye*,

Mais une triste maladie ,  
Des affaires le poids fatal  
Ont long-temps ma voix affaiblie ;  
Je ne chante plus qu'*Emilie* :  
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à *Emilie* votre ingénieuse lettre. *Emilie* a répondu comme *Benserade* à *Dangeau*, au nom des filles de la reine :

*Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.*

Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer  
les vers en question , à condition que vous les renver-  
rez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous ferez  
fidelle , car c'est l'amitié qui vous fait favoir les ordres  
de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces  
vers de votre façon :

*Je l'adore comme les Dieux  
Qu'on invoque sans les connaître.*

Permettez-moi , s'il vous plaît , d'ajouter à cette  
pensée ,

Une petite différence  
Est entre Emilie et les Dieux :  
C'est que plus on s'informe d'eux ,  
Et moins alors on les encense.  
Mais celle que vous adorez  
Mérite un peu mieux votre hommage :  
Sachez que quand vous la verrez ,  
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle est donc , me direz-vous , cette divinité ?  
Est-ce quelque madame de *la Rivaudaye* ? Est-ce une  
personne en l'air ? Non , mon cher *Cideville*.

Je vais , sans vous dire son nom ,  
Satisfaire un peu votre envie.  
Voici ce que c'est qu'Emilie :  
Elle est belle et fait être amie ,  
Elle a l'imagination  
Toujours juste et toujours fleurie ;  
Sa vive et sublime raison  
Quelquefois a trop de faillie ;



1733.

Elle a chassé de sa maison  
 Certain enfant tendre et fripon ,  
 Mais retient la coquetterie ;  
 Elle a , je vous jure , un génie  
 Digne d'Horace et de Newton ,  
 Et n'en passe pas moins sa vie  
 Avec le monde qui l'ennuie ,  
 Et des banquiers de Pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là , et je vous réponds  
 qu'il est si vrai , qu'elle est la seule qui ne s'y recon-  
 naîtra pas. Pour moi qui lui suis attaché à proportion  
 de son mérite , ce qui veut dire infiniment ,

Ne croyez pas qu'un tel hommage  
 Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur :  
 L'amour ferait votre partage ,  
 A moi n'appartient tant d'honneur.  
 Grands Dieux ! (s'il en est d'autres qu'elle)  
 Ayez de moi quelque pitié :  
 Ecartez une ardeur cruelle  
 Qui corromprait mon amitié !  
 L'amitié jamais ne s'altère ;  
 Elle rend sagement heureux ,  
 Sans emportement , sans mystère.  
 L'amour aurait plus de quoi plaire ;  
 Mais c'est un feu trop dangereux.  
 On a des momens si fâcheux  
 Avec gens de ce caractère !

Adieu ; vous êtes *Emilie* en homme , et elle est  
*Cideville* en femme. Notre ami *Formont* m'a écrit une  
 lettre sur *Locke* , dans laquelle je crois qu'il ne s'est

pas assez souvenu des sentimens de ce philosophe. Je  
veux lui écrire sur cet article. —————  
1733.

Pardon, aimable *Cideville*; je ne vous écris point de ma main, mais je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Epître à Emilie*; vous verrez que je hais *Roussseau*, mais qui ne fait pas haïr, ne fait pas aimer.

## L E T T R E X X V I.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 d'auguste.

**V**OTRE lettre, Monsieur, pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine *Emilie* savait combien je vous étai attaché, et fait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ses regrets aux miens: c'est une femme que l'on ne connaît pas; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire; écrivez-lui et écrivez-moi malgré les amusemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaise de mes lettres. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Eglise anglicane.

---

 1733.

On brûlait autrefois les gens  
 Pour un peu de philosophie ;  
 Aujourd'hui les gens de bon sens  
 Ne font brûlés qu'en l'autre vie.

Vous me demandez l'*Épître à Emilie* ; mais vous savez bien que c'est à la divinité même , et non à l'un de ses prêtres , qu'il faut vous adresser , et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui défobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle ame est d'une étoffe  
 Qu'elle brode en mille façons ;  
 Son esprit est très-philosophe ,  
 Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde font de son âge , et son mérite est au-dessus de son âge , de son sexe et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle est tyrannique :  
 Il faut , pour lui faire sa cour ,  
 Lui parler de métaphysique  
 Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime assez la métaphysique , et qui préfère l'amitié d'*Emilie* à tout le reste , je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître ,  
 C'est à Locke aujourd'hui de l'être.

L'art de penser est consolant  
 Quand on renonce à l'art de plaire. 1733.  
 Ce sont deux beaux métiers vraiment ,  
 Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penser entre *Emilie* et vous ; j'aurais été l'admirateur de tous deux ; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison comme *Horace* de celle de *Mécène* :

*Nil mihi officit unquam ,  
 Ditiior hic aut est quia doctior. Est locus uni-  
 Cuique suus.*

Mais vous allez courir à Avignon : *Emilie* est toujours à la cour , et cette divine abeille va porter son miel aux bourdons de Versailles. Pour moi je reste presque toujours dans ma solitude , entre la poésie et la philosophie.

Je connais fort M. de *Caumont* de réputation , et c'en est assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien , *sublimi feriam sidera vertice.*

## L E T T R E X X V I I .

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

**J**E vous envoie, Madame, cette *Épître sur la calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée. (1)

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits  
 Ces vers contre la calomnie ;  
 Ce monstre dangereux ne vous bleffa jamais ;  
 Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.  
 Votre esprit sage et mesuré ,  
 Non moins indulgent qu'éclairé,  
 Plaint nos travers au lieu d'en rire ,  
 Excuse quand il peut médire ;  
 Et des vices de l'univers  
 Votre vertu , mieux que mes vers ,  
 Fait à tout moment la satire.

Je joins à mon obéissance une petite œuvre de fureur : *La mule du pape*. C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome ; mais je vous suis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine.

(1) A madame du Châtelet. Voyez le volume d'*Épîtres*.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 septembre.

L'AUTRE jour l'amitié , d'un air simple et facile ,  
 Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.  
 Ils font , tu le vois bien , du charmant Cideville ,  
 Dit-elle , et tu connais l'air tendre et féducteur  
     Dont cet ingénieux pasteur ,  
 Par ses accens nouveaux à son gré ressuscite  
 Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite ;  
 Mais il t'a prodigué dans son style enchanteur  
     Tous les éloges qu'il mérite.

Quelle faible réponse , mon aimable ami , à votre charmante églogue , et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal ! N'accusez point ma paresse ; mon cœur surtout n'est point paresseux , mais vous savez que ma détestable fanté me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire ; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais , vous le savez bien , passer ma vie entre ces lettres et vous , faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets ! L'abbé *Linant* , ou plutôt *Linant* qui n'est plus abbé vient d'arriver , toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiète et tumultueuse

—  
1733. de Paris , après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi , mais ce n'est pas ma faute , c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné , et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé *le Febvre* , qui fait aussi des vers harmonieux , et qui est né , comme *Linant* , poète et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable ; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager , ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos parisiens , j'aime mieux avoir des amis que du superflu ; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on fait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas , mais qui est sûrement de votre goût.

A l'heure que je vous parle , mes deux amis sont à la comédie , à une pièce nouvelle d'un nommé *la Chaussée* , intitulée *La fausse antipathie*. Ce titre a l'air de *Marivaux* ; mais *Marivaux* ne fait pas de vers , et *la Chaussée* en fait de très-bons , du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu ; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

(1) M. de Lezeau.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, 25 de novembre.

**J'**INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire : voilà bien des sacremens à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez ,  
Alors que vous posséderez  
Le juste nom de grand-vicaire ,  
Qu'auffitôt vous renoncerez  
A l'amour , au talent de plaire.  
Ah ! tout prêtre que vous ferez ,  
Mon cher ami , vous aimerez :  
Fuffiez-vous évêque ou saint-père ,  
Vous aimerez et vous plairez ,  
Voilà votre vrai ministère ;  
Et toujours vous réussirez  
Et dans l'Eglise et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui fait plaire. Je suis si malade que je ne vous en dirai pas davantage ; et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux , sinon que je vous aime de tout mon cœur.



— 1733. J'ai envoyé trois Henriades de la nouvelle édition à M. de *Caumont*. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu ; conservez bien votre santé ; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale, vale*. Ne parlez pas à madame *du Châtelet* de son anglais ; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu ; je vous ferai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

## L E T T R E X X X.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

M O N S I E U R ,

— 1734. LA fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monsieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers ; mais sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse, elle a bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, Monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéi-commis pour madame *du Châtelet*.

Je ne suis rien qu'un prête-nom ;  
 Votre épître a paru si belle  
 Et si neuve, et d'un si bon ton,  
 Que sans doute elle était pour elle.

Je ne fais pas comment vous pouvez vous défier —  
de votre raison , quand vous la faites parler d'une 1734.  
manière si charmante.

Si d'Horace le doux langage ,  
Et la prose de Cicéron ,  
La vérité , le badinage ,  
Si tout cela n'est pas raison ,  
Apprenez-nous quel autre nom  
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.  
Cette raison , je l'avoûrai ,  
N'est pas le don le plus sacré  
Que l'homme reçut en partage :  
Il en est un autre , à mon gré ,  
Au-dessus de l'esprit du sage ,  
Un don plus beau , plus précieux ,  
Par qui la raison embellie ,  
Plaît en tout temps comme en tous lieux.  
Quel est ce don ? C'est le génie.

On a vu ce génie heureux  
Vous inspirer dès votre enfance.  
En vain de l'âge qui s'avance  
La main vient blanchir vos cheveux ,  
Votre esprit ferme et vigoureux  
Ne connaît point la décadence.  
Vous n'êtes point tel que Rousseau  
Dont l'ennuyeuse hypocrisie  
Change son or en oripeau ,  
Et ses chansons en homélie.  
Vos vers sont dignes des premiers  
Que votre beau printemps fit naître ;  
Vous fûtes , vous ferez mon maître.

---

1734.

Vivez , rimez ; puiffiez-vous être  
Immortel comme vos lauriers.

Voilà , Monsieur , une partie des choses que je pense de vous. Je respecterai , j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philosophe , qui a quitté la cour depuis long-temps , qui vit pour soi , pour sa famille et pour ses amis ; l'homme de lettres et de génie qui n'est point de l'académie , qui aime les arts pour eux-mêmes , qui a toujours écouté ses goûts et jamais la vanité ; l'ami dont la société est toujours égale , qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement , malgré mon silence , comptez , Monsieur , que je suis tendrement attaché à toute votre famille , et que si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite pour le tumulte de Paris , je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez , Monsieur , aussi-bien que madame d'Uffe et monsieur votre fils , les assurances de mon tendre et respectueux dévouement.

LETTRE

A M. D E C I D E V I L L E.

Ce 5 novembre.

**J**E suis trop malade , mon très-cher ami , pour répondre une seule rime à vos vers charmans , mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier , au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi , de ne point prendre d'autre maison que la mienne , et de vouloir bien loger dans mon appartement. *Demoulin* et sa femme vous marqueront par leurs soins , avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous , mon cher ami , pour combien de temps y êtes - vous ? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore ? Vous me parlez en très-jolis vers de mes prétendus voyages , et vous ne me dites rien de vous ! Pourquoi donc faites - vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur ?

Ami , ne me conseillez pas  
De parcourir ces beaux climats  
Que jadis honora Virgile.  
Mantoue est aujourd'hui l'asile  
Des Allemands et des combats ;  
Mais fût-elle toujours tranquille ,  
Je ne connais d'autre séjour  
Que les lieux où règne l'Amour ,  
Et ceux qu'habite Cideville.

*Lettres en vers , &c.*

E

— Je vous embrasse tendrement ; si vous m'aimez ,  
1734. logez chez moi.

Adieu ; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de prose et de vers ! Ne sachant pas votre adresse , j'ai prié M. *d'Argental* de vous rendre ce chiffon. Ce *d'Argental* est bien digne de vous. Je lui envoie Samson pour vous être montré , en attendant mieux.

## L E T T R E X X X I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

6 février.

— **A** L L E Z , mes vers , aux rivages de Seine ,  
1735. N'arrêtez point dans les murs de Paris ;  
Gardez-vous-en ; les arts y font proscrits :  
Des gens dévots la sottise et la haine  
Y font la guerre à tous les bons écrits.

Vers indiscrets , enfans de la nature ,  
Dictés souvent par ce fripon d'Amour ,  
Ou par la voix de la vérité pure ,  
Fuyez Paris , n'allez point à la cour ,  
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.  
Allez plus loin , sur le bord neustrien ;  
Vous y verrez certain homme de bien  
Qui réunit , voluptueux et sage ,  
L'art de penser au riant badinage.  
Il veut vous voir , allez ; et plût aux Dieux  
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux !

Ne craignez point son goût ni sa prudence ,  
 Puisqu'il est sage , il est plein d'indulgence.  
 Allez d'abord saluer humblement  
 Ses vers heureux , ses vers qui vous effacent ;  
 Aimez-les tous , encor qu'ils vous surpassent ,  
 Et faites-leur ce petit compliment :

---

 1735.

Frères très-chers , enfans de Cideville ,  
 Recevez-nous avec cet air facile  
 Que votre père a répandu sur vous.  
 Nous sommes fils de son ami Voltaire.  
 Par charité , beaux vers , apprenez-nous  
 L'art d'être aimé : c'est l'art de votre père.

Voilà le petit compliment que je vous faisais , mon cher ami , en arrangeant ces guenilles (1) que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse ; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles , et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer , on est honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de *Formont* à l'abbé *du Rénel* ? Mais comment va la tragédie de *Linant* ? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur , son coup d'essai fera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes , c'est un don de DIEU qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et

(1) Le recueil manuscrit de ses poésies fugitives.

1735. puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugemens qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de *Didon* ; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre , c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir *Ramefès*. Engagez M. *Linant* à m'en envoyer une copie.

Mon cher *Cideville* , si je vous revoyais , j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre *Pucelle* ; mais , Dieu merci , notre *Pucelle* est dans le goût de l'*Arioste* , et non dans celui de *Chapelain*.

## L E T T R E X X X I I I .

A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

VENUS et le dieu de la table ,  
 Et Martelière à leur côté ,  
 Chantaient tous trois un air aimable  
 Que tous trois vous avaient dicté :  
 Mais bientôt réduits à se taire ,  
 Quelle douleur trouble leurs sens  
 Quand on leur dit qu'en son printemps  
 Le plus gai , le plus fait pour plaire ,  
 Des convives et des amans ,  
 Laisait-là Comus et Cythère  
 Pour être grand vicaire à Sens !

Plaisirs , Amours , troupe légère ,  
 Il faut calmer votre douleur :

La sainte Eglise aura beau faire ,  
Vous ferez toujours dans son cœur.  
Du froid séjour de la Prudence  
Il faudra descendre en vos bras ,  
Escorté de la Bienfiance  
Qui relève encor vos appas ,  
Et qui donne une jouissance  
Que Lattaignant ne connaît pas.

1735.

Un cœur indiscret et volage ,  
Toujours occupé de jouir ,  
A souvent l'ennui pour partage ;  
Mais celui qui fait s'affervir  
A ses devoirs et vivre en sage ,  
Est bien plus digne du plaisir ,  
Et le goûte bien davantage.

Ainsi Bossuet autrefois ,  
Ce dernier père de l'Eglise ,  
Dans les bras de la jeune Life.  
Devint père aussi quelquefois

Monfieur son neveu dans le temple  
Apporta les mêmes vertus.  
C'est un bel exemple de plus ;  
Mais on n'a pas besoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché , Monsieur ;  
vous avez tout le reste : et pour moi je ne souhaite  
autre chose que d'être votre diocésain. Vous auriez  
eu déjà de grands bénéfices si vous étiez né du temps  
qu'on donnait un évêché à *Godeau* pour des vers , et



— une abbaye considérable à *Desportes* pour un sonnet.  
1735. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raison, par la supériorité de votre esprit, par vos talens pour les affaires et par la vraie éloquence qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous, voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talens-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, Monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

U<sup>N</sup>E santé à laquelle vous daignez vous intéresser, Madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis, est un excellent médecin. Je vous demande pardon, Madame, de la témérité de *Linant* ; le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire  
Ce qu'on sent au fond de son cœur ;  
L'exprimer est une autre affaire.

Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire ;  
Souvent on est un fat, en montrant trop d'ardeur.  
Mais soupirer tout bas , serait-ce vous déplaire ?  
Punissez-vous, ainsi qu'un téméraire ,  
L'amant discret , soumis dans son malheur ,  
Qui fait cacher sa flamme et sa douleur ?  
Ah ! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si *Linant* était votre seul poète. Toute votre famille est faite pour la société. Madame *du Châtelet* connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de *la Neuville*, et quelque chose de plus à madame de *Champonin*.

1735.

## L E T T R E X X X V.

A M. DE CIDEVILLE,

*Qui avait envoyé à M. de Voltaire un opéra de  
Daphnis et Chloé.*

A Cirey.

**L**ORSQUE la divine Emilie  
A l'ombre des bois entendit  
Cette élégante bergerie,  
Où l'ignorant Daphnis languit  
Près de son innocente amie,  
Où le dieu d'amour s'applaudit  
De leur naïve sympathie,  
Où des jeux la troupe choisie  
Danse avec eux et leur fourit,  
Où sans art, sans coquetterie,  
Le sentiment règne et bannit  
Ce qu'on nomme galanterie,  
Où ce qu'on pense et ce qu'on dit  
Est tendre sans afféterie :  
Alors notre belle Emilie  
Soupira tendrement et dit :  
Si les innocens que conduit  
La nature simple et sauvage  
Ont tant de tendresse en partage,  
Que feront donc les gens d'esprit ?

Vous voyez, mon cher *Cideville*, que la sublime  
*Emilie* a entendu et approuvé votre aimable ouvrage,

et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendresse dans la bouche de ces amans ignorans , doit avoir le cœur bien savant. 1735.

Nous sommes M. *Linant* et moi dans son château. Il ne tient qu'à elle d'enseigner le latin au précepteur qui restituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penser. Il faut que nous mettions à profit un temps si heureux. Je me flatte que *Linant* fera sous ses yeux quelque bonne tragédie , à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphysicien. Il faudrait être universel pour être digne d'elle. Pour moi , je ne suis actuellement que son maçon.

Ma main peu juste , mais légère ,  
 Tenait autrefois tour à tour  
 Ou le flageolet de l'Amour  
 Ou la trompette de la guerre ;  
 Aujourd'hui disciple nouveau  
 De Mansard et de la Guépierre ,  
 Je tiens une toise , une équerre ,  
 Je mets une cour au niveau ;  
 J'arrondis la forme grossière  
 D'un pilastre ou d'un chapiteau ,  
 Et je fais façonner la pierre  
 Sous le dur tranchant du ciseau.

Dans la fable on nous fait entendre  
 Que du haut des cieux Apollon  
 Vint bâtir les murs d'Ilion  
 Sur les rivages du Scamandre.  
 Mon fort est plus beau mille fois ,  
 Plus heureux , plus digne d'envie :

1735.

Il était le maçon des rois ,  
 Et je suis celui d'Emilie.  
 Apollon , banni par les Dieux ,  
 Regretta la voûte azurée ,  
 Que regretterais-je en ces lieux ?  
 C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains , mon cher ami , de n'être pas ici.  
 Que vous êtes malheureux de juger des procès ! Que  
 ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour  
 à *Emilie* !

Adieu , mon cher ami ; je vais faire poser des  
 planches , et entendre ensuite des choses charmantes ,  
 et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais  
 dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* est entamé.  
 Je ne fais comment nommer cet ouvrage : ce n'est  
 point une histoire , c'est la peinture d'un siècle admi-  
 rable. *Vale , ama et scribe.*

## L E T T R E X X X V I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

**J'**AI reçu , Madame , une lettre charmante ; comment  
 ne le serait-elle pas , écrite par vous et par M. de  
*Formont* ? Une lettre de vous est une faveur dont je  
 n'avais pas besoin d'être privé si long-temps pour en  
 sentir tout le prix. Mais des vers ! des vers , des rimes  
 redoublées ! voilà de quoi me tourner la cervelle mille  
 fois , si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui font-ils ces vers heureux ,  
Légers, faciles, gracieux ?  
Ils ont comme vous l'art de plaire.  
Du Deffant, vous êtes la mère  
De ces enfans ingénieux.  
Formont, cet autre paresseux,  
En est-il avec vous le père ?  
Ils sont bien dignes de tous deux ,  
Mais je ne les méritais guère.

1735.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais.  
Il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une  
fois par an, tout au plus.

Ah! ce que vous faites si bien,  
Pourquoi si rarement le faire ?  
Si tel est votre caractère,  
Je plains celui qu'un doux lien  
Soumet à votre humeur féroce.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, et très-actives en amour; il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressements d'une autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite, et c'est précisément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose et de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres quakers vous sont bien obligés de les aimer; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés.

— Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure.  
1735. Je vois que DIEU a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,  
Mais c'est celui de l'innocence.  
Un quakre dit tout ce qu'il pense.  
Il faut, s'il vous plaît, effuyer  
Sa naïve et rude éloquence ;  
Car en voulant vous avouer  
Que sur son cœur simple et grossier  
Vous avez entière puissance,  
Il est homme à vous tutoyer,  
En dépit de la bienfiance.

Heureux le mortel enchanté  
Qui dans vos bras, belle Délie,  
Dans ces momens où l'on s'oublie,  
Peut prendre cette liberté,  
Sans choquer la civilité  
De notre nation polie !

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être,  
Madame, ces derniers vers un peu forts ; mais vous  
qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les  
pardonnerez.

A M. DE CIDEVILLE. 77

LETTRE XXXVII. 1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey , ce 20 septembre.

QUE devient donc mon Cideville?  
Et pourquoi ne m'écrit-il plus?  
Est-ce Thémis , est-ce Vénus  
Qui l'a rendu si difficile?

Soit que d'un vieux papier timbré  
Il débrouille le long grimoire ,  
Soit qu'un tendre objet adoré  
Lui cède une douce victoire ;

Il faut que loin de m'oublier  
Il m'écrive avec allégresse ,  
Ou sur le dos de son greffier ,  
Ou sur le *sein* de sa maîtresse.

Ah! datez du *sein* de Manon ;  
C'est de-là qu'il me faut écrire.  
C'est le vrai trépied d'Apollon ,  
Plein du beau feu qui vous inspire.

Ecrivez donc ces vers badins ;  
Mais en commençant votre épître ,  
La plume échappe de vos mains ,  
Et vous *baïsez* votre pupitre.

Mais d'où vient que j'écris de ces vilénies-là? c'est  
que je deviens grossier , mon cher ami , depuis que



— vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de  
 1735. trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de  
 l'autre. J'avais compté que *Linant* soufflerait un peu  
 mon feu poétique qui s'éteint ; mais le pauvre homme  
 passe sa vie à dormir , et qui pis est , *non somniat in  
 Parnasso*. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui  
 de la paresse. Son corps et son ame sacrifient à l'indo-  
 lence ; c'est-là sa vocation. Je ne compte plus sur des  
 tragédies de sa façon ; je ne lui demande à présent  
 que de savoir au moins un peu de latin. Hélas ! à  
 propos de tragédie , je ne fais quel infame a fait imprimer  
 ma pièce de *la Mort de César*. Il est dur de voir  
 ainsi mutiler ses enfans ; cela crie vengeance. L'éditeur  
 a plus massacré *César* que *Brutus* et *Cassius* n'ont jamais  
 fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne  
 me juge sur cette édition , et que les gens de lettres ,  
 grands calomnieurs de leur métier , ne disent que  
 c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la  
 pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement  
 inondé de brochures ; nous sommes dans l'automne  
 du bon goût , et au temps de la chute des feuilles. Le  
*Pour et contre* (1) est plus insipide que jamais , et les  
 observations de l'abbé *Desfontaines* sont des outrages  
 qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la rai-  
 son , à l'équité , à l'érudition et au goût. Il est difficile  
 de prendre un ton plus suffisant , et d'entendre plus  
 mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre  
 homme , qui veut se donner pour entendre l'anglais ,  
 donne l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la

(1) Journal de l'abbé *Prévost*.

religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de bicêtre, et de lui avoir sauvé la grève. Il vaut mieux après tout brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo*. Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième livre de l'Enéide en vers français, de la façon de notre ami *Formont* : on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son épître sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne fais si l'abbé *du Rénel* a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de *Pope* sur l'homme. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal*. Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu les Fêtes indiennes et très-indiennes; les Adieux de *Mars* tout propres à être reliés avec la *Didon*, à être loués par le mercure galant et par l'abbé *Desfontaines*, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire *Vert-vert*, poème digne d'un élève du père *du Cerceau*, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu *Abensaid*.

Je me console avec le Siècle de *Louis XIV* de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits *Daphnis* et *Chloé*.

Adieu, mon très-cher ami.

1735.

*Emilie* me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserais-je vous parler de la sublime et délicate *Emilie*, après la lettre grossière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

## L E T T R E X X X V I I I.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 13 octobre.

**V**ous êtes de ceux dont parle madame *Deshoulières*,

*Gens dont le cœur s'exprime avec esprit.*

Votre lettre, mon tendre ami,  
 Porte ce double caractère,  
 Aussi ce n'est point à demi  
 Que votre missive a su plaire  
 A la nymphe sage et légère,  
 Dont le bon goût s'est affermi  
 Si loin des routes du vulgaire.  
 Elle fait penser et sentir,  
 Et philosopher et jouir;  
 Ce que peu de gens savent faire.  
 Ah! je vous verrais accourir  
 A son aimable sanctuaire,  
 La voir, l'admirer, la chérir.

Vous

Vous m'avoûriez que sa lumière  
 Sait éclairer sans éblouir;  
 Oui, vous vous laisseriez ravir  
 Par cette ame si fingulière,  
 Qui sans effort fait réunir  
 Les arts, la raifon, le plaifir,  
 Les travaux et le doux loifir,  
 Tout le Parnaffe et tout Cythère.  
 Je vous connais, et de ce pas  
 Vous franchiriez votre hémifphère,  
 Pour voir, pour aimer tant d'appas.  
 Mais je fais qu'on ne quitte pas  
 Pollion de la Poplinière.

---

 1735.

Du moins fi vous ne pouvez venir, écrivez donc bien fouvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponfe pour me récrire. Vous êtes à la fource de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je fuis heureux loin du monde, occupé fans tumulte, philofophe pour moi tout feul, tendre pour vous et pour une ou deux perfonnes, j'aurai tout dit. C'est à vous à m'inonder de nouvelles; vos lettres feront pour moi *hifloria noftri temporis*.

Je fuis bien aife d'avoir deviné que la mufique de Rameau ne pouvait jamais tomber. L'abbé *Desfontaines* en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un fens, comme de bon fens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il fe taire fur les chofes qui ne font pas de fa compétence. Il parle de mufique comme de poëfie.

Si je croyais qu'on pût repréfenter le Samfon, je le travaillerais encore; mais il faut s'attendre que le

*Lettres en vers, &c.*

F

1735. poëme fera aussi extraordinaire dans son genre que la musique de notre ami l'est dans le sien.

En attendant , je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules-César. *Demoulin* doit vous envoyer la dernière scène. Vous jugerez par là combien le reste de l'ouvrage est différent de l'imprimé. Je crois qu'il est nécessaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel est mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent fera pour vous , et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de *la Mare* pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il est dans un triste état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne suis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit *Bernard* : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais savez-vous bien que je n'ai pas de temps , et que je suis aussi occupé qu'heureux ?

*Vive memor nostrî.*

## L E T T R E X X X Í X.

1735.

A M. DE FORMONT. (1)

*En lui renvoyant des livres de métaphysique.*

O Qu'entre Cideville et vous ,  
 J'aurais voulu passer ma vie !  
 C'est dans un commerce si doux  
 Qu'est la bonne philosophie  
 Que n'ont point ces mystiques fous ,  
 Ni tous ces pieux loups-garous ,  
 Gens députés de l'autre vie ,  
 Nicole et Quesnel , enfin tous ,  
 Tous ces conteurs de rapsodie  
 Dont le nom me met en courroux ,  
 Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc , aimables amis (2) , philosopher  
 avec moi , et ne vous avisez point de chercher les  
 beaux jours à une lieue de Rouen (\*). Vous n'avez  
 point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles ,  
 C'est le pays des grands talens ,  
 Des Fontenelles , des Corneilles ;  
 Mais ce ne fut jamais l'afile du printemps.

(1) Les cinq lettres suivantes paraissent écrites de 1731 à 1735.

(2) MM. de Cideville et Formont.

(\*) Canteleu.

— 1735. Si Rouen avait d'auffi beaux jours que de bons esprits , je vous avoué que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais avec *Virgile* :

*Soli cantare periti*

*Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant ,  
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuiffem  
Aut custos gregis , aut maturæ vinitor uvæ !  
Serta mihi Phyllis legeret , cantaret Amintas.*

Mais votre climat n'a point *maturam uvam*. Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense , pour aller chercher ceux où l'on transpire ; mais dans quelque pays du monde que j'habite , vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentimens , mes chers Messieurs , que je ferai toute ma vie votre , &c.

## L E T T R E X L.

A M. D E F O R M O N T.

*En réponse à des vers sur la décadence de la poésie.*

**L**ES beaux arts sont perdus , le goût reste ; et peut-être  
Des poètes naiffans vont par vous s'animer.

Il ne tenait qu'à vous de l'être ;

Mais vous aimez mieux les former.

Ils écrivent pour vous , et vous êtes leur maître.

Mon cher ami , j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux : c'est que je corrige *Eryphile*. Elle n'est encore digne ni de vous , ni du public , ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues , couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion. Il faut ôter les défauts , et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes , mais quand tout cela sera fait , et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie , j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices , à mes chers amis de Rouen , que j'aimerai toute ma vie , et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai.

Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans et je n'y ai pas répondu ;

Mais , chers Formont et Cideville ,  
 Quand j'aurai fait tous les enfans  
 Dont j'accouche avec Eryphile ,  
 Prêtez-moi tous deux votre style ,  
 Et je ferai des vers galans  
 Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage sans les douleurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître.



1735.

## L E T T R E X L I.

A M. D E F O R M O N T.

**F**ORMONT chez nous tant regretté,  
 Toi qui, parlant avec finesse,  
 Penses avec solidité,  
 Et fans languir dans la paresse,  
 Vis heureux dans l'oïfiveté ;  
 Dis nous un peu fans vanité  
 Des nouvelles de la Sageffe  
 Et de sa sœur la Volupté ;  
 Car on fait bien qu'à ton côté  
 Ces deux filles vivent fans cesse.  
 L'une et l'autre est une maîtresse  
 Pour qui j'ai beaucoup de tendresse,  
 Mais dont Formont seul a tâté.

Je compte, mon cher *Formont*, que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai Eryphile de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, selon la méthode antique (1), lequel fera récité par *Dufresne* jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera Eryphile en-dernier ressort ; mais je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de

( 1 ) Voyez le premier volume du Théâtre, page 391.

*Cideville*, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher *Cideville*, mais j'étais si pressé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur *Néricault Destouches*. 1735.

Néricault dans sa comédie  
 Croit qu'il a peint le Glorieux;  
 Pour moi je crois, quoi qu'il nous die,  
 Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur *Marivaux*, sous le titre des *Sermens indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite *Dufresne*, *in articulo mortis*, a signé un beau billet conçu en ces termes : *Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice, de ne jamais remonter sur le théâtre*. Tout le monde dit, oh ! le beau billet qu'a la *Châtre* ! Pour nous autres *Fontaine-Martel*, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle *Eryphile*. Nous faisons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise ; mais soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours, ah ! si M. de *Formont* était là ! Adieu, mon cher ami, personne ne vous aime plus tendrement que *Voltaire*.

1735.

## L E T T R E X L I I .

A M . D E F O R M O N T .

**R**EMPLI de goût , libre d'affaire ,  
 Formont , vous savez sagement  
 Suivre en paix le sentier charmant  
 De Chapelle et de Sablière ;  
 Car vous m'envoyez galamment  
 Des vers écrits facilement ,  
 Dont le plaisir seul est le père ,  
 Et quoiqu'ils soient faits doctement ,  
 C'est pour vous un amusement.  
 Vous rimez pour vous fatisfaire ,  
 Tandis que le pauvre Voltaire ,  
 Esclave maudit du parterre ,  
 Fait sa besogne tristement.  
 Il barbotte dans l'élément  
 Du vieux Danchet et de la Serre. ( 1 )  
 Il rimaille éternellement ,  
 Corrige , efface affidûment  
 Et le tout , Messieurs , pour vous plaire.

Je vous soupçonne de philosopher à Canteleu avec  
 mon cher , aimable et tendre *Cideville*. Vous savez  
 combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies  
 dans le séjour de votre sagesse.

( 1 ) Il travaillait alors à un opéra , et c'était probablement à celui de  
 Tanis et Zélide , ou les Rois pasteurs , dans lequel il est question d'*Ofris*.  
 Du moins peut-on le conjecturer par la suite de cette lettre. ( Voyez  
 Théâtre , tome IX. )

*Atque utinam ex vobis unus , vestrique fuiffem  
 Aut custos gregis , aut maturæ vinitor uvæ !  
 Hic gelidi fontes , hîc mollia præta , Lycori ,  
 Hic nemus , hic ipfo tecum consumerer ævo.*

---

 1735.

Mais je suis entre *Adélaïde du Guesclin*, le seigneur *Osiris* et *Newton*. Je viens de relire ces lettres anglaises moitié frivoles, moitié scientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus passable dans ce petit ouvrage, est ce qui regarde la philosophie; et c'est, je crois, ce qui sera le moins lu. On a beau dire, le siècle est philosophe. On n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de *Maupertuis*, où il est question de l'attraction; et si on montre si peu d'empressement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles essais d'un écolier comme moi? Heureusement j'ai tâché d'égayer la sécheresse de ces matières et de les assaisonner au goût de la nation. Me conseillerez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les *Pensées de Pascal*? Il y a déjà long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec *Lucrèce*:

*Quare superstitio pedibus subjecta vicissim  
 Obteritur , nos exæquat victoria cælo.*

Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point

— 1735. tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de *Pascal* sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur *Pascal*. En attendant je retourne à *Osiris*. J'oubliais de vous dire que le paresseux *Linant* échafaude son *Sabinus*.

## L E T T R E X L I I I.

A M. DE FORMONT.

L'EXTREME plaisir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé *du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plutôt; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,  
 Peint du siècle passé les nobles attributs  
 A notre siècle ridicule.

Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.  
 Les poètes du temps seront bien confondus  
 Quand ils liront votre opuscule.

Devant des indigens votre main accumule  
 Les vastes trésors de Crésus;  
 Vous vantez la taille d'Hercule  
 Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi

cette ancienne idée que j'avais d'un essai sur le siècle de *Louis XIV*. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine : mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aye mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, fera le modèle de ma prose ;

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,  
 Vous les eussiez rendus fameux ;  
 Juste en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,  
 Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que *M. Cassini* n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On fait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que *Boileau* a commencé à travailler longtemps avant que *Quinault* fit des opéra. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'*Ecumoire* de ce grand enfant, et les *Princesses de Malabar* de je ne fais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les Mémoires du maréchal de *Villars*. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années.

— 1735. Il chargea l'abbé *Houteville*, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de *Villars* a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne; car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la bastille. On m'a parlé aussi d'un *Traité sur le commerce*, de M. *Melon*; la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée: car je me souviens qu'il nous régala il y a quelques années d'un certain *Mahmoud*, qui pour être défendu n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son *Traité sur le commerce*; car, au bout du compte, M. *Melon* a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de *la Chaussée*; il y aura sûrement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec *Emilie*; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame *du Deffant*? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant *Cideville*. Pour *Thiriot*, je ne fais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement: je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale, te amplector.*

## L E T T R E X L I V.

1735.

A M. B E R G E R.

A Cirey , le premier décembre.

AU nom de *Rameau* ma froide veine se réchauffe ,  
 Monsieur ; vous me dites qu'il a besoin de quelque  
 guenille pour faire exécuter des morceaux de musique  
 chez M. le prince de *Carignan*. Voici de mauvais  
 vers ; mais tels qu'il les faut , je crois , pour faire  
 briller un musicien. S'il veut broder de son or cette  
 étoffe grossière , la voici :

Fille du ciel , ô charmante Harmonie ,  
 Descendez , et venez briller dans nos concerts ,  
 La nature imitée est par vous embellie.

Fille du ciel , reine de l'Italie ,  
 Vous commandez à l'univers.  
 Brillez , divine Harmonie ,  
 C'est vous qui nous captivez.

Par vos chants vous vous élevez  
 Dans le sein du Dieu du tonnerre ;  
 Vos trompettes et vos tambours  
 Sont la voix du Dieu de la guerre.

Vous soupirez dans les bras des amours.

Le Sommeil caressé des mains de la nature  
 S'éveille à votre voix ,

Le badinage avec tendresse

Respire dans vos chants , folâtre sous vos doigts :

Quand le Dieu terrible des armes

Dans le sein de Vénus exhale ses soupirs ,

Vos sons harmonieux , vos sons remplis de charmes ,



1735.

Redoublent leurs désirs.

Pouvoir suprême,

L'Amour lui-même,

Te doit des plaisirs.

Fille du ciel, ô charmante Harmonie! &amp;c.

Il me semble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si *Orphée-Rameau* veut couvrir cette misère de doubles croches, il en est le maître, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de *Fontenelle* ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer Samson, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra je suis à son service. Je n'ai fait Samson que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée; il l'aurait eue tout entière.

Ecrivez-moi souvent: vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse et suis à vous pour la vie.

*P. S.* Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez *Odièvre*? Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant *Fontenelle*. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Etant derrière *Fontenelle*, on est sûr d'être au moins regardé; mais étant seul on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

## L E T T R E X L V.

1736.

A M. B E R G E R,

*Qui lui avait envoyé la Description du hameau, de Bernard,  
en vers de quatre syllabes, et qui commence ainsi :*

Rien n'est si beau  
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier.

**D**E ton Bernard  
J'aime l'esprit,  
J'aime l'écrit  
Que de sa part  
Tu viens de mettre  
Avec ta lettre.  
C'est la peinture  
De la nature;  
C'est un tableau  
Fait par Vatteau.  
Sachez aussi  
Que la déesse  
Enchanteresse  
De ce lieu-ci,  
Voyant l'espèce  
De vers si courts  
Que les Amours  
Eux-même ont faits,  
A dit qu'auprès

## L E T T R E

De ces vers nains  
 Vifs et badins ,  
 Tous les plus longs  
 Faits par Voltaire ,  
 Ne pourraient guère  
 Etre auffi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les mufes aimables. Je ne fais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montezume*. La scène est au Pérou, Messieurs, séjour peu connu des poètes. *La Condamine* mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des fifflés. *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiselle *Dufresne* de jouer : je ne fais si le rôle est propre pour mademoiselle *Gauffin*. Si je ne suis pas fiffé, voilà une belle occasion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu ; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

LETTRE

A M. D E L A R O Q U E,

*Auteur du Mercure de France.*

A Cirey , 10 février.

**J**E suis bien fâché , Monsieur , qu'un peu d'indif-  
position m'empêche de vous écrire de ma main.  
Je n'ai que la moitié du plaisir en vous marquant  
ainsi combien je suis sensible à vos politesses. Il  
est bien doux de plaire à un homme qui , comme  
vous , connaît et aime tous les beaux arts. Vous  
me rappelez toujours par votre goût , par votre  
politesse et par votre impartialité , l'idée du charmant  
M. de *la Faye* qu'on ne peut trop regretter. Je  
pense bien comme vous sur les beaux arts.

Vers enchanteurs , exacte prose ,  
Je ne me borne point à vous.  
N'avoir qu'un goût , c'est peu de chose ;  
Beaux arts , je vous invoque tous :  
Musique , danse , architecture ,  
Art de graver , docte peinture ,  
Que vous m'inspirez de désirs !  
Beaux arts , vous êtes des plaisirs ;  
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien , Monsieur , vous envoyer quel-  
ques-unes de ces bagatelles , pour lesquelles vous

*Lettres en vers , &c.*

G

— 1736. avez trop d'indulgence ; mais vous savez que ces petits vers que j'adresse quelquefois à mes amis , respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins , qui vont toujours nus , il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays , j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je suis , &c.

### L E T T R E X L V I I .

A MADAME DE CHAMPBONIN.

**J**E ne me porte pas trop bien , Madame , mais j'irai vous faire ma cour demain , dans quelque état que je fois. Si je me porte bien , je ferai extrêmement gai ; si je suis malade , votre conversation me guérira bien vite.

Que m'importe le vain murmure  
De cette canaille à tonfure (1)  
Qui n'entend rien de mes écrits ?  
Tous les maudissons qu'ils me donnent ,  
Et les orémus qu'ils entonnent ,  
Sont tous pour moi du même prix.  
Je consens qu'on m'excommunie ,  
Pourvu qu'un jour au Champbonin  
Avec toi je passe ma vie.

(1) Elle lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour.

A MADAME DE CHAMPBONIN. 99

Je confens que dans ton jardin  
On m'enterre comme un impie  
Honnête homme et mauvais chrétien ,  
Philosophe non fans folie ,  
Avec un cœur digne du tien.  
Si tu m'aimes , il faudra bien  
Et qu'on m'estime et qu'on m'envie.

1736.

Allez-vous promener , Madame , avec votre très-humble servante ; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

LE T T R E X L V I I I .

A MADAME DE CHAMPBONIN.

AUTREFOIS pour payer le zèle  
De Baucis et de Philémon ,  
On difait que de leur maison  
Jupiter fit une chapelle.  
Si j'avais son pouvoir divin ,  
Je n'imiterais pas ses augustes sottises.  
Je démolirais vingt églises  
Pour vous bâtir un Champbonin.

Vous êtes trop bonne , adorable amie. Quelque succès que l'Enfant prodigue puisse avoir , c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père ; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez , que de l'éloge du public. *M. du Châtelet* n'est point de retour. Les colonels sont contre-mandés , soit

— par les excessives précautions de M. de *Bellisle*,  
 1736. soit par crainte de quelques remuemens des ennemis.  
 On ne croit point la paix faite. Je n'en fais rien.  
 Tout ce que je fais, c'est que nous sommes des  
 moutons à qui le boucher ne dit jamais quand  
 il les tuera.

## L E T T R E X L I X.

A M. D E F O R M O N T.

A Cirey, le 13. . . . .

**A**IMABLE philosophe, nous avons reçu votre  
 prose et vos vers; la prose est d'un sage, les vers  
 sont d'un poëte.

Votre style juste et coulant,  
 Votre raison ferme et polie,  
 Plaissent tous deux également  
 A la philosophe Emilie,  
 Qui joint la force du génie  
 A la douceur du sentiment.  
 Entre vous deux assurément  
 Le ciel mit de la sympathie.  
 A l'égard de notre Linant,  
 Il vous approuve et dort d'autant,  
 Commence un ouvrage et l'oublie.  
 Moi, je raisonne et versifie,  
 Mais non certes si doctement  
 Que votre sage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raison que je n'attraperai peut-être point. 1736.

Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense , ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également incompréhensibles , il faut que l'une soit vraie , comme de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière , il faut que l'une ou l'autre soit ; quoique ni l'une ni l'autre ne soit compréhensible. Ainsi , la création et l'éternité de la matière sont intelligibles , et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non , nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration , comme en géométrie ; cette vérité , *entre deux points la ligne droite est la plus courte* , mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités ; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable en fait de physique est celui-ci : *les mêmes effets doivent être attribués à la même cause*. Or , les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes , donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un certain point ; elles ont des idées ; les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées , un plus grand magasin. Le plus et le moins ne change point l'espèce , donc , &c. Or , personne ne s'avise de donner une ame immortelle à une puce ; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe , ni à mon valet champenois , ni à un bailli de village , qui a un peu plus d'instinct que mon valet ; enfin , ni à vous ni à *Emilie*.



— 1736. La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentielles, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très-probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres; que nous pensons par le cerveau, de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme *Lucrece* :

*Primum, animum dico, mentem quem sæpe vocamus,  
In quo consilium vitæ, regimenque locatum est,  
Esse hominis partem nihilominus ac manus et pes.*

Voilà, je crois, ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire; c'est ce que pensait *Locke*, et qu'il n'a pas osé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne ferait pas une extrême probabilité, le *frustra per plura quod potest per pauciora*, est encore une excellente raison. Or, le chemin est bien plus court de faire penser un cerveau, que de fourrer dans un cerveau je ne sais quel être dont nous n'avons aucune idée. Cet être qui croît et décroît avec nos sens, a bien la mine d'être un sixième sens; et si ce n'était notre divine religion, je serais tenté de le croire ainsi.

Je trouve très-mauvais que vous parliez de *Newton* comme d'un feseur de systèmes. Il n'en a fait aucun.

Il a découvert dans la matière des propriétés incontestables, démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps, sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'est-à-dire par les forces centripètes, qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau. 1736.

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. *Le Franc* m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu, mille tendres complimens à *Cideville*: *Emilie* vous en fait beaucoup.

L E T T R E L.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, 21 octobre.

TANDIS qu'aux fanges du Parnasse,  
D'une main criminelle et basse,  
Rufus va cherchant des poisons,  
Ta main délicate et légère  
Cueille aux campagnes de Cythère  
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les Grâces accordent ta lyre;  
Le Plaisir mollement t'inspire,  
Et tu l'inspires à ton tour.  
Que ta muse tendre et badine

1736.

Se fent bien de fon origine !  
Elle est la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire ,  
Ce cynique , ce plagiaire  
Qui , dans ses efforts odieux ,  
Fait servir à la calomnie ,  
A la rage , à l'ignominie ,  
Le langage sacré des Dieux.

Sans doute les premiers poètes ,  
Inspirés , ainsi que vous l'êtes ,  
Etaient des Dieux ou des amans :  
Tout a changé , tout dégénère ,  
Et dans l'art d'écrire et de plaire ;  
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, Monsieur, votre charmante épître, vos vers qui, comme vous, respirent les grâces, méritaient une autre réponse. Mais s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais; vous me donnez en tout des exemples que je suis bien loin de fuivre. Je fais mes efforts; mais malheur à qui fait des efforts.

Votre souvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'ose compter sur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je sois privé de ce commerce délicieux! Ah! si votre muse daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, si vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaisirs, de vos succès dans le monde, de

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 105

tout ce qui vous intéresse , que je défierais les *Rousseaux* et les *Desfontaines* de troubler ma félicité! 1736.

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie assez jolie ; mais que celle qu'on mène avec vous est au-dessus !

Comptez , Monsieur , sur le tendre et respectueux attachement de *Voltaire*.

## L E T T R E L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey , ce 2 novembre.

Tout mon chagrin est donc à présent de ne pouvoir vous embrasser en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour sentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je suis enchanté , mon cher et respectable ami , de ce que vous venez de faire ! que je reconnais bien-là votre cœur tendre et votre esprit ferme ! 1737.

On difait que l'Hymen a l'Intérêt pour père :  
Qu'il est triste , fans choix , aveugle , mercenaire ;  
Ce n'est point là l'Hymen. On le connaît bien mal.  
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous , d'Argental ;  
La vertu le conduit , la tendresse l'anime ,  
Le bonheur sur ses pas est fixé fans retour ;  
Le véritable Hymen est le fils de l'Estime ,  
Et le frère du tendre Amour.

— 1737. Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des complimens de la part de tous les honnêtes gens , de tous les gens qui pensent , de tous les gens aimables. Mon Dieu que vous avez bien fait l'un et l'autre ! partagez , Madame , les bontés de monsieur d'*Argental* pour moi. Ah ! s'il vous prenait fantaisie à tous deux de venir passer quelque temps à la campagne pendant qu'on dorera votre cabinet , qu'on achèvera votre meuble , madame *du Châtelet* va vous en écrire sur cela de bonnes. Enfin , ne nous ôtez point l'espérance de vous revoir. Les heureux n'ont pas besoin de Paris. Nous n'irons point ; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux , couple aimable , couple estimable. Vendez vite votre vilaine charge de conseiller au parlement , qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la société ; quittez ce triste fardeau qui fait qu'on se lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaisir , dont votre bonheur me pénètre , me permette de vous parler d'autre chose. Une autre fois je vous entretiendrai de *Melpomène* , de *Thalie* , mais aujourd'hui la divinité à qui vous sacrifiez a tout mon encens.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre.

L'AMITIÉ, ma déesse unique,  
 Vient enfin de me réveiller  
 De cette langueur léthargique  
 Où je paraissais sommeiller,  
 Et m'a dit d'un ton véridique :  
 N'as-tu pas assez barbouillé  
 Ton système philosophique ?  
 Assez énoncé, détaillé  
 De Louis l'histoire authentique ?  
 N'as-tu pas encor rimailé  
 Récemment une œuvre tragique ?  
 Seras-tu sans cesse embrouillé  
 De vers et de mathématique ?  
 Renonce plutôt à Newton,  
 A Sophocle, aux vers de Virgile,  
 A tous les maîtres d'Hélicon,  
 Mais sois fidelle à Cideville.

J'ai répondu du même ton :  
 O ma patronne, ô ma déesse !  
 Cideville est le plus beau don  
 Que je tienne de ta tendresse ;  
 Il est lui seul mon Apollon ;  
 C'est lui dont je veux le suffrage ;  
 Pour lui mon esprit tout entier  
 S'occupait d'un trop long ouvrage ;

---

1737.

Et si j'ai paru l'oublier ,  
C'est pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuses , mon cher *Cideville* , et cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie. C'est *Méropé* , tragédie fans amour , et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez , vous qui avez un cœur si bon et si sensible , vous qui seriez le plus tendre des pères , comme vous avez été le meilleur des fils , et comme vous êtes le plus fidelle ami et le plus sensible des amans.

Une autre excuse bien cruelle de mon long silence : c'est que la calomnie , qui m'a persécuté si indignement , m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres ; on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent , et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte , en faisaient des extraits odieux , qu'ils portaient jusqu'aux ministres dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs en faisant un tour en Hollande ; ils m'y ont poursuivi. *Rousseau* , entre autres , ce monstre né pour calomnier , écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion , que j'avais tenu école de déisme chez M. *s'Gravesende* , fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. *s'Gravesende* démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon séjour en Hollande qu'à voir les expériences de la physique newtonienne que fait M. *s'Gravesende* , qu'à étudier , et qu'à mettre en ordre les élémens de cette physique , commencés

à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame *du Châtelet* et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur ; ils ne se font jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur, la vie que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre, j'ai, par le conseil de M. d'*Argental*, envoyé, il y a plus de six mois, mes *Elémens de Newton* à la censure à Paris. Ils y sont restés, on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspende encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie ; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai fait *Méropé*, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'*Oedipe*. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de *Louis XIV* jusqu'à la bataille de Turin. Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame *du Châtelet* est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'*Enfant prodigue*, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte



— de tout, il faut vous dire que ce misérable *Dumoulin*,  
1737. qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me fuscita l'infame procès de *Jore*. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes, ô monstres ! qu'il y a peu de *Cidevilles* !

Continuons ; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame *du Châtelet* les *Linant*. Vous savez quel prix elle a reçu de ses bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé, que *Linant* semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur ; je m'y intéressais ; je le faisais travailler ; il me ferait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent ; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes. Mais je me console, car il y a des *Emilies* et des *Cidevilles*.

A M. DE FORMONT. 111

LETTRE LIII.

1737.

A M. DE FORMONT.

A Cirey , 23 décembre.

A mon très-cher ami Formont,  
Demeurant sur le double mont,  
Au dessus de Vincent Voiture,  
Vers la taverne où Bachaumont  
Buvait et chantait sans mesure,  
Où le plaisir et la raison  
Ramenaient le bon Epicure.

Vous voulez donc que des filets  
De l'abstraite philosophie  
Je revole au brillant palais  
De l'agréable poésie,  
Au pays où règne Thalie  
Et le cothurne et les fiffllets.

Mon ami, je vous remercie  
D'un conseil si doux et si sain.  
Vous le voulez ; je cède enfin  
A ce conseil, à mon dessein ;  
Je vais de folie en folie,  
Ainsi qu'on voit une catin  
Passer du guerrier au robin,  
Au gras prieur d'une abbaye,  
Au courtifan, au citadin :

1737.

Ou bien , si vous voulez encore,  
 Ainfi qu'une abeille au matin  
 Va fucer les pleurs de l'Aurore  
 Ou fur l'abfinthe ou fur le thim ,  
 Toujours travaille et toujours caufe,  
 Et nous pétrit fon miel divin  
 Des gratte-cus et de la rofe. ( 1 )

J'ai donc , fuivant votre confeil , abandonné pour un temps *la raifon réciproque des quarrés des diftances* , et la progreflion en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves et autres cafes-tête , pour retourner à *Melpomène*. J'ai fait Mérope , mon cher ami , *arbiter elegantiarum et judex nofter*. Ce n'eft pas la Mérope de *Maffey* , c'eft la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable *Cideville*. Il y a fi long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié , qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'étoit pas la feule tragédie qu'on fe fait à Cirey. *Linant* avait remis fur le métier cette intrigue égyptiaque que je lui avais fait commencer , il y a fept ans. Enfin il avait repris vigueur , et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part , s'il avait voulu un peu travailler , je crois que l'ouvrage aurait eu du fuccès , mais vous favez que le démon d'écrire en profe avait tellement poffédé la fœur , que madame *du Châtelet* a été dans la néceffité abfolue de renvoyer la fœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre. Ils pouvaient fe faire un fort très doux , et fe préparer

( 1 ) Ces vers fe trouvent dans le *Commentaire hiftorique , &c. Mélanges littéraires* , tome II. On a cru devoir rétablir ici la lettre dans fon entier.

un avenir agréable. *Linant* aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupille en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans cette maison *du Châtelet*. Celui qui avait élevé *M. du Châtelet*, est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme *Linant*, un homme qui d'ailleurs a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien, quand vous et *M. de Cideville* me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier puisqu'il a manqué à madame *du Châtelet*.

Voulez-vous, en attendant *Méropé*, une ode que j'ai faite sur la paix (1)? On a tant fait de ces drogues que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami *Cideville*, et dites m'en votre avis, mais qu'elle n'ennuie que *Cideville* et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre *Maupertuis*, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lullistes appellent les partisans de *Rameau*, les ramoneurs. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de *Cirey*, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de *Rameau* (2), où les

(1) Voyez le volume d'Épîtres.

(2) Les enfers dans *Castor et Pollux*

— beaux airs de *Perfée*. Si je peux regretter quelque  
 1737. chose, c'est vous, mon cher *Formont*, que j'estimerai  
 et que j'aimerai toute ma vie. Madame *du Châtelet*  
 qui partage mes sentimens pour vous, vous fait les  
 plus sincères complimens.

On arrête en France l'impression de ma *Philosophie* de *Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

## L E T T R E L I V.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (1), 22 mai.

— JE viens de lire, Monsieur, une histoire et un  
 1738. morceau de physique (2) plus intéressant que tous  
 les romans. Madame *du Châtelet* va le lire; elle en  
 est plus digne que moi. Il faut au moins, pendant  
 qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de  
 vous remercier.

Il me semble que votre préface est très-adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle intéresse les navigateurs, à qui la figure de la terre était assez indifférente, qu'elle infinue sagement les erreurs des anciennes mesures et l'infailibilité des vôtres, qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

(1) Allusion à l'Observatoire de Kittis, sous le cercle polaire.

(2) L'ouvrage de M. de *Maupertuis*, sur la figure de la terre, imprimé au Louvre, en 1738.

Dès que le lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes font les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Grèce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus* et les *le Moniers*, mais les dessinateurs qui vous ont accompagné? On les a divinifiés : et vous! quelle est votre récompense! je vais vous le dire : l'estime des connaisseurs qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des êtres pensans du dix-huitième siècle font fort au-dessus des apothéoses de la Grèce. 1738.

Je vous suis avec transport et avec crainte à travers de vos cataractes, et sur vos montagnes de glace :

*Quod latus mundi nebulae, malusque  
Jupiter urget.*

Certainement vous savez peindre; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poète comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations font d'*Archimède*, et votre courage de *Christophe Colomb*, votre description des neiges de Tornéo est de *Michel Ange*, et celle des espèces d'aurores boréales est de l'*Albane*. Tout ce qui m'étonne, c'est que vous n'avez pas voulu nous dire la raison pourquoi un ciel si charmant couvrait une terre si affreuse. Eh bien! moi qui la fais (et c'est la seule chose que je sache mieux que vous), je vous la dirai :

Lorsque la vérité, sur les gouffres de l'onde,  
Dirigeait votre course aux limites du monde,

1738.

Tout le Nord treffaillit , tout le conseil des Dieux  
 Descendit de l'Olympe , et vint sur l'hémisphère  
 Contempler à quel point les enfans de la terre  
 Oseraient pénétrer dans les secrets des Cieux.  
 Iris y déployait sa charmante parure  
 Dans cet arc lumineux que nous peint la nature :  
 Prodige pour le peuple , et charme de nos yeux.  
 Pour la seconde fois, oubliant sa carrière ,  
 Détournant ses chevaux et son char de rubis ,  
 Le père des saisons franchissait sa barrière ;  
 Il vint , il tempéra les traits de sa lumière :  
 Il avança vers vous tel qu'il parut jadis ,  
 Lorsque dans son palais il embrassa son fils ,  
 Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut , dit-on , soutenu ,  
 Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.  
 On vante en vain leurs noms chez la Grèce crédule ;  
 Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.  
 Hercule en vous voyant s'étonna que l'Envie ,  
 Dans les glaces du Nord , expirât sous vos coups ,  
 Lui qui ne put jamais terrasser dans sa vie  
 Cet ennemi des dieux , des héros et de vous.

Dans ce conseil divin Newton parut sans doute ;  
 Descartes précédait , incertain dans sa route ;  
 Tel qu'une faible aurore , après la triste nuit ,  
 Annonce les clartés du soleil qui la suit :  
 Il cherchait vainement , dans le sein de l'espace ,  
 Ces mondes infinis qu'enfanta son audace ,  
 Ses tourbillons divers et ses trois élémens ,  
 Chimériques appuis du plus beau des romans.

Mais le sage de Londres et celui de la France ,  
S'unifiaient à vanter votre entreprise immense.

---

 1738.

Tous les temps à venir en parleront comme eux.  
Poursuivez , éclairez ce siècle et nos neveux ;  
Et que vos seuls travaux soient votre récompense.  
Il n'appartient qu'à vous , après de tels exploits ,  
De ne point accepter les dons des plus grands rois.  
Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste ,  
Et la soif des faux biens dont on est captivé ?  
Un instant les détruit , mais la vérité reste.  
Voilà le seul trésor ; et vous l'avez trouvé.

Je laisse à madame *du Châtelet* , la plus digne amie assurément que vous ayez , le soin de vous dire combien de sortes de plaisirs votre excellent ouvrage nous cause. Ce qu'il y a de triste , c'est que son succès infallible vous arrêtera dans Paris , et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'instant , par votre lettre , que vos succès ne vous retiennent point à Paris , mais que la sensibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime pour avoir aussi un cœur ?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage , parce que je ne l'avais point ; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris : on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude ; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour lesquels il était destiné ne pourront les corriger , et les savans me les attribueront.

Je ne suis ni surpris ni fâché que l'abbé *Desfontaines*



— 1738. effaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme aussi entiché du péché anti-physique, et qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lu le livre de M. *Algarotti* (1). Il y a, comme de raison, plus de tours et de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien, mais je doute qu'en français *l'amour d'un amant qui décroît en raison du cube de la distance de sa maîtresse, et du carré de l'absence*, plaise aux esprits bien faits qui ont été choqués de *la beauté blonde du soleil et de la beauté brune de la lune* dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a besoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui est capable de bien traduire, s'amuse rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais sur le champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumière, mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes et sur la lumière et sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps, que j'en ai la vue éblouie; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne; je m'adresse à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la seule digne peut-être de votre société, joint ses prières aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps : et d'ailleurs est-ce le perdre que de

(1) *Il Newtonianismo per le dame.*

catéchifer son disciple ? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un : *amici, diem perdidit*. 1738.

Comptez que Cirey fera à jamais le très-humble serviteur de Kittis.

## L E T T R E L V.

A M. T H I R I O T.

Le 5 juin.

**M**ON cher ami, vous passez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné assister à une noce bourgeoise, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuses à la comédie. Assemblées de parens, quolibets de noces, plates plaisanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée, et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaise chère, ricanemens sans avoir envie de rire, lourds baisers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des deux Boules, et la rue des deux Boules est par-tout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie, et dans l'espérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout son cœur, je lui donne ma sainte malédiction.

Quand aurai-je la démonstration de *Rameau* contre *Newton* ? Lit-on le livre de *Maupertuis* ? C'est un

— 1738. chef-d'œuvre. Il a eu raison de ne rien vouloir des rois. *Regum æquabat opes meritis*. Les Français ont-ils la tête assez raffiné pour lire ce livre excellent ?

Un de mes amis, qui n'est pas un sot, sachant que le fodomite *Desfontaines* avait osé blasphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif.

Pour l'amour anti-physique  
Desfontaines flagellé  
A, dit-on, fort mal parlé  
Du système newtonique.  
Il a pris tout à rebours  
La vérité la plus pure ;  
Et ses erreurs font toujours  
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez, ce me semble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperasses.

*L'abbé Desfontaines et le ramoneur, ou le ramoneur et l'abbé Desfontaines, conte par feu M. de la Faye.*

Un ramoneur à face bafanée,  
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,  
S'allait glissant dans une cheminée,  
Quand de Sodome un antique bedeau,  
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau,  
Vint endosser son échine inclinée.  
L'Amour cria ; le quartier accourut.

On verbalise , et Desfontaine en rut ,  
 Est engagé dans le clos de bicêtre. 1738.  
 On vous le lie , on le fait dépouiller.  
 Un bras nerveux se complait d'étriller  
 Le lourd fessier du sodomite prêtre.  
 Filles riaient , et le cuistre écorché  
 Criait : Monsieur , pour Dieu foyez touché ,  
 Lisez de grâce et mes vers et ma prose.  
 Le fesseur lut , et soudain plus fâché ,  
 Du renégat il redoubla la dose ,  
 Vingt coups de fouet pour son vilain péché ,  
 Et trente en fus pour l'ennui qu'il nous cause.

Pour la consolation des gens de bien , mon cher  
 ami , vous devriez faire tenir cela au sieur *Giot* afin  
 qu'il en dise son avis dans quelques observations.  
 Je me recommande à vos charitables soins. Mais  
 passons à d'autres articles de littérature honnête.  
 J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition  
 des *Elémens de Newton* , et je crois vous avoir dit  
 qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes , que mon  
 avertissement pour les journaux est devenu fort  
 inutile. J'en ai écrit au *Trublet* que je connais un  
 peu , et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on  
 décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne  
 m'a pas encore répondu ; vous devriez le relever  
 un peu de sentinelle ; et sur ce je vous embrasse  
 tendrement.

1738.

## L E T T R E L V I.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, 23 juin.

**E**NFIN nous avons lu le *Fat puni*; nous sommes provinciaux, mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du Fat que si bien l'on punit,  
Le portrait n'est pas ordinaire,  
Et le Rigaut qui le peignit  
Me paraît en tout son contraire.  
C'est le modèle des auteurs,  
Qui connaît le monde et l'enchanté,  
Et qui fait jouir des faveurs  
Dont monsieur le Marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables, mais que je ne fois pas le fat puni. Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poète. Madame *du Châtelet* est enchantée de cette petite pièce; est-ce que nous n'en connaissons jamais l'auteur?

Notre affliction du départ de M. votre frère (1) augmente à mesure que le départ approche. Si *Pollux* va en Amérique, *Castor* au moins nous restera en France.

(1) M. le comte d'*Argental*.

## L E T T R E L V I I.

1738.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey , le 14 juillet.

**M**ALGRÉ mon silence coupable  
 Et mes égaremens divers,  
 Cideville toujours aimable,  
 Toujours à lui-même semblable,  
 Daigne encor m'envoyer des vers.

Il est ma première maîtresse,  
 Qui, prenant ses plus beaux atours,  
 Vient rendre à ses premiers amours  
 Un cœur formé pour la tendresse,  
 Que je crus ufé pour toujours.

Croyez, mon cher *Cideville*, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philosophie de *Newton* a un peu pris sur notre commerce, mais rien sur mes sentimens. Périrait le carré des distances, périraient les lois de *Kepler* plutôt qu'il me soit reproché que j'ai abandonné mon ami. Quelle science vaut l'amitié ! Non, mon cher *Cideville*, non-seulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'espérance de vous revoir. Il est bien vrai que les *Elémens de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela. Cette philosophie est vraie, et elle combat

— celle de *Descartes*, que les Français ont adoptée avec  
1738. aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite.

Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'avez fait entendre à la personne aimable à qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel, et qui par-là en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (\*). Elle ne m'a point écrit dans sa langue; sa langue est sans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam; elle est très-fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se font hâtes de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez *Méropé* en même temps. Je vous payerai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de *Formont* depuis qu'il est à la suite de *Plutus*.

Il est mort, le pauvre *Formont* :  
Il a quitté le double mont.  
Musique, vers, philosophie,  
*Plutus* lui fait tout renier.  
Pleurez, *Erato*, *Polymnie*,  
Chapelle s'est fait sous-fermier.

(1) Voyez à la fin de cette lettre les vers à mademoiselle de T\*\*\*.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui , ainsi nous rétractons. Elle est datée de la campagne. 1738.

Quand cette lettre fut écrite  
 D'un style si vif et si doux ,  
 Sans doute il était près de vous ;  
 Il a repris tout son mérite.

Il faut que je vous dise une singulière nouvelle. *Rousseau* vient de me faire envoyer une ode de sa façon , accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'est par humilité chrétienne qu'il m'adresse son ode ; qu'il m'a toujours estimé , et que j'aurais été son ami si j'avais voulu. J'ai fait réponse que son ode n'est pas assez bonne pour me raccommoder avec lui ; que puisqu'il m'estimait , il ne fallait pas me calomnier ; et que puisqu'il m'a calomnié , il fallait se rétracter ; que j'entendais peu de chose à l'humilité chrétienne , mais que je me connaissais très-bien en probité , et pas mal en odes ; qu'il fallait enfin corriger ses odes et ses procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie son ode , vous jugerez si elle méritait que je me réconciliasse. Il est dur d'avoir un ennemi , mais quand les sujets d'inimitié sont si publics et si injustes , il est lâche de se raccommoder , et un honnête homme doit haïr le mal-honnête homme jusqu'au dernier moment. Celui qui m'a offensé par faiblesse retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur ; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié , si



je pensais autrement. Adieu , mon cher ami , que j'ai  
 1738. tant de raison d'aimer. Madame *du Châtelet* ne vous  
 connaît que comme les bons auteurs , par vos  
 ouvrages ; vos lettres font des ouvrages charmans.

*A mademoiselle de T..... de Rouen , qui avait écrit  
 à l'auteur conjointement avec M. de Cideville.*

QUOI , celle qui n'a dû connaître  
 Que les Grâces ses tendres sœurs ,  
 De qui les mains cueillent des fleurs  
 Et de qui les pas les font naître ,  
 En philosophe ose paraître  
 Dans les profondeurs des détours ,  
 Où l'on voit les épines craître :  
 Et la maîtresse des Amours  
 A choisi Newton pour son maître !

Je vois cette jeune beauté ,  
 Du palais de la Volupté ,  
 Se promener d'un pas agile  
 Au temple de la Vérité.  
 La route en était difficile ,  
 Mais elle est avec Cideville  
 Dans ces deux temples si fêté.  
 Jusqu'où n'a-t-elle point été  
 Avec ce conducteur habile ?

Je vois que la nature a fait ,  
 Parmi ses œuvres infinies ,  
 Deux fois un ouvrage parfait ;  
 Elle a formé deux Emilies.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

**F**AVORI d'un prince adorable ,  
 Courtifan qui n'es point flatteur ,  
 Allemand qui n'es point buveur ,  
 Voyageant fans être menteur ,  
 Souvent goutteux , toujours aimable ;  
 Le caprice injuste du fort  
 T'avait fait naître sur le bord  
 De la pesante Moscovie :  
 Le ciel , pour réparer ce tort ,  
 Te donna le feu du génie  
 Au milieu des glaces du Nord.  
 Orné de grâces naturelles ,  
 Tu plairais à Rome , à Paris ,  
 Aux papistes , aux infidelles ;  
 Citoyen de tous les pays ,  
 Et chéri de toutes les belles.

Voilà , Monsieur , un petit portrait de vous , plus fidelle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentimens qui ne font point d'un voyageur. Les voyageurs oublient ; vous ne nous oubliez point : vous songez à nous consoler de votre absence. Madame *du Châtelet* et tout ce qui est à Cirey , et moi , Monsieur ; nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu

— 1738. *Alexandre de Rémusberg* dans *Epheslion Keiserling*. Je trouve déjà le prince royal un très-grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise *du Châtelet*, un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues : en un mot son envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'*Offat* ou *Grotius* n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de mesdames de *Nassau*. En quelque endroit du monde que vous soyez, souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à *Frédéric Marc-Aurèle* quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne faisons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur, nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter, sans dire : Voilà donc celui à qui il est réservé de rendre les hommes heureux, voilà le vrai prince et le vrai philosophe. J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir, vous songez à rendre service à M. *Linant*, vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi; souffrez que je partage la reconnaissance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde, deux paradis terrestres, mesdames les princesses de  
*Nassau*

*Nassau* ont l'un , mais madame *du Châtelet* a l'autre. —  
 Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la 1738.  
 respectueuse estime que j'avais déjà pour les prin-  
 cesses dont vous me parlez; adieu, Monsieur, nous ne  
 perdrons jamais celle que nous avons pour vous.  
 Ma malheureuse fanté m'a empêché de vous écrire  
 plutôt , mais elle ne diminuera rien de mes tendres  
 sentimens.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens  
 dignes de voir *Emilie* , et qui voyagent en France ,  
 envoyez - nous - les , ils seront reçus en votre nom  
 comme vous-même. Madame *du Châtelet* sera comptée  
 au rang des choses qu'il faut voir en France , parmi  
 celles qu'on y regrette.

Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus  
 tendre , &c.

## L E T T R E L I X.

A. M T H I R I O T.

Le 7 août.

**J**E reçois, mon cher ami, votre lettre du premier, celle du 3, la lettre de son Altesse royale, l'extrait du père *Castel*, les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela, et surtout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le père *Castel* a peu de méthode dans l'esprit, c'est le rebours de l'esprit de ce siècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins instructif.

Les vers de *Bernard*, ou de qui il vous plaira, sont plus remplis de mollesse et de grâces que piquans de nouveauté. Je pourrais répondre à ceux qui pensent comme lui :

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,  
Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître ?  
Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant ?  
N'est-ce que chez les fots que l'amour pourra naître ?  
Vos vers et votre esprit nous font assez connaître  
Qu'on peut penser beaucoup et sentir tendrement.  
L'amour est des humains le plus cher avantage ;  
C'est le premier des biens, c'est donc celui du sage.  
Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris ;  
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.

Mais au cœur de Pallas inspirer la tendresse ,  
 Couronner la raison des mains de la mollesse ,  
 Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs ,  
 C'est la première des douceurs  
 Et le comble de la sagesse.

1738.

Voilà des vers qui échappent à ma philosophie.  
 On pourrait les réciter s'ils étaient limés , mais non  
 les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete, when you  
 are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif  
 ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de  
 n'avoir pas assez affirmé , je veux dire de n'avoir pas  
 assez dit de choses et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, si le  
 livre est traduit comme il le mérite, il doit réussir.  
 A l'égard du mien , il est jusqu'à présent le premier  
 en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum ca-*  
*lorum* , car *regnum calorum* , c'est *Newton*. Les Fran-  
 çais en général sont assez *parvuli*. Il n'y a point,  
 comme vous dites , *d'opinions nouvelles* dans *Newton* ;  
 il y a des expériences et des calculs , et avec le  
 temps il faudra que tout le monde se soumette. Les  
*Renauds* et les *Castels* n'empêcheront pas à la longue  
 le triomphe de la raison. Adieu , père *Mersenne* , vous  
 vous apercevrez bientôt des sentimens du prince  
 royal pour vous.

1738.

## L E T T R E L X.

A M L E B A R O N D E K E I S E R L I N G .

Cirey , octobre.

**T**RÈS-AIMABLE Césarion ,  
 Par votre épître j'apprends comme  
 Quelques vers griffonnés *sur l'homme*  
 Ont eu votre approbation.  
 J'ai peint cette absurde sagesse  
 Des fous sottement orgueilleux ;  
 C'est à vous à vous moquer d'eux ;  
 Vous n'êtes pas de leur espèce.

M. *Michelet* nous a envoyé , Monsieur , les plans du paradis terrestre de l'Allemagne , car celui de France est à Cirey. Je ne fais ce que j'aime le mieux en vous , ou la plume de l'écrivain qui écrit de si jolies choses , ou le crayon qui dessine une si aimable retraite. Vous nous fournissez tous les plaisirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le bonheur de vous voir. Madame la marquise *du Châtelet* va vous écrire. Elle est seule digne de vos présens ; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle. Nous sommes unis tous en *Frédéric* , comme les dévots le font dans leur patron. Je ferai , Monsieur , toute ma vie , avec l'attachement le plus tendre , votre , &c.

A M. D E F O R M O N T.

A Cirey, ce 11 novembre.

**E**ST-IL vrai, cher Formont, que ta muse charmante,  
 Du Dieu qui nous inspire interprète éclatante,  
 Vient par les sons hardis de tes nouveaux concerts  
 De confondre à jamais ces ennemis des vers,  
 Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,  
 Au monde épouvanté parlent par théorèmes;  
 Observant, calculant, mais ne sentant jamais.  
 Ces Atlas qui des cieus semblent porter le faix,  
 Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre;  
 Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.  
 Jadis en façonnant ce peuple raisonneur,  
 Prométhée oublia de leur donner un cœur.  
 On dit que de tes chants le pouvoir invincible  
 Donne aujourd'hui la vie à leur masse infensible:  
 Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux;  
 C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.  
 Quand verrai-je ces vers, enfans de ton génie,  
 Ces vers où la raison parle avec harmonie;  
 Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis.  
 Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits;  
 Newton est notre maître, et Milton nous délasse;  
 Nous combattons Malbranche et relifons Horace.  
 Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers.  
 Heureux le philosophe épris de l'art des vers;



—  
1738. Mais heureux le poëte épris de la science :  
Les mots ne bornent point sa vive intelligence ;  
Des mouvemens du ciel il dévoile le cours ,  
Il fuit l'astre des nuits et le flambeau des jours ;  
Loin des sentiers étroits de la Grèce aveuglée  
Son esprit monte aux cieus qu'entr'ouvrit Galilée ;  
Il connaît , il admire un univers nouveau.  
On ne le verra point sur les pas de Boileau  
Douter si le soleil tourne autour de son axe ,  
*Et l'astrolabe en main chercher un parallaxe ;*  
Il attaque , il détrône , il enchaîne en beaux vers  
Les affreux préjugés , tyrans de l'univers.

Je connais le poëte à ces marques sublimes ,  
Non dans un alphabet de pédantesques rimes ,  
Non dans ces vers forcés , surchargés d'un vieux mot ,  
Où l'auteur nous ennuie en phrases de Marot.  
De ce style emprunté tu proscris la bassesse.  
Qui pense hautement , s'exprime avec noblesse.  
Et le sage Formont laisse aux esprits mal faits  
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

*Nardi parvus onyx eliciet cadum.*

Envoyez-nous donc , mon cher philosophe-poëte ,  
votre belle épître : à qui la donnerez-vous , si vous la  
refusez à la divinité de Cirey ? Vous savez combien  
madame *du Châtelet* aime votre esprit , vous savez  
si elle est digne de voir vos ouvrages ; pour moi  
je demande , au nom de l'amitié , ce qu'elle a droit  
d'exiger de l'estime que vous avez pour elle. Nous  
sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour  
les mathématiques ; nous nous souvenons que c'est  
Virgile qui disait :

*Nos verò dulces teneant ante omnia musæ ,  
Defectus solis varios et sidera monstrant.*

---

 1738.

Ce n'est pas dans cette heureuse folitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art ; c'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres ; il faut laisser ce fanatisme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à DIEU que dans leur secte ; on peut donner des préférences , mais pourquoi des exclusions ? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos ames ; faudrait-il n'en ouvrir qu'une ? Vous êtes un bel exemple du contraire ; car qui raisonne plus juste , et qui écrit avec plus de grâces que vous ? Vous trouvez encore du temps de reste pour passer du temple de la poésie et de la métaphysique à celui de *Plutus* , et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme *Horace* :

*Det vitam , det opes , animum æquum mi ipse parabo.*

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature , qu'elles ne vous enlèvent donc point à vos amis ; écrivez un petit mot , et envoyez l'épître. Vous voyez sans doute souvent madame *du Deffant* ; elle m'oublie , comme de raison , et moi je me souviens toujours d'elle ; j'en ferai une ingrate , je lui ferai toujours attaché. Quand vous souperez avec le philosophe *baylien* , M. *Desalleurs* l'aîné , et avec son frère le philosophe mondain , buvez à ma santé avec eux , je vous prie. Est-il vrai que votre épître est adressée à

— M. l'abbé de *Rothelin* ? il le mérite ; il a la critique  
 1738. très-juste et très-fine ; je vous prierais de lui présenter  
 mes très-humbles complimens , si je ne me regardais  
 comme un peu trop profané. Adieu , mon cher ami ,  
 que j'aimerai toujours. Madame *du Châtelet* vous  
 renouvelle les assurances de son estime et de son  
 amitié , et joint ses prières aux miennes.

## L E T T R E L X I I.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey , le 20 décembre.

S I R I S A A C ,

MADAME la marquise *du Châtelet* , et moi  
 indigne , nous sommes si attachés à ce qui a du  
 rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage  
 au pôle , nous sommes d'ailleurs si éloignés des  
 mœurs de Paris , que nous regardons votre lapone  
 trompée comme notre compatriote. Nous propose-  
 rions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyper-  
 boréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas  
 la terre aplatie ; mais nous n'osons exiger de con-  
 tributions de nos ennemis. Demandons seulement  
 des secours à nos frères. Faisons une petite quête. Ne  
 trouverons-nous point quelques cœurs généreux que  
 votre exemple et celui de madame *Clairaut* auront  
 touchés ? Madame *du Châtelet* , qui n'est pas riche ,  
 donne déjà 50 liv. ; moi qui suis bien moins bon

philosophe qu'elle , et pas si riche , mais qui n'ai point  
de grande maison à gouverner , je prends la liberté 1738.  
de donner 100 francs. Voilà donc cinquante écus  
qu'on vous apporte ; que quelqu'un de vous tienne  
la bourse , et je parie que vous faites mille écus  
en peu de jours. Cette petite collecte est digne  
d'être à la suite de vos observations ; et la morale  
des Français leur fera autant d'honneur dans le  
Nord que leur physique.

Le Nord est fécond en infortunes amoureuses  
depuis l'aventure de *Calisto*. Si *Jupiter* avait eu  
mille écus , je suis persuadé que *Calisto* n'eût point  
été changée en ourse.

Pour encourager les ames dévotes à réparer les  
torts de l'amour , je ferais d'avis qu'on quêtât à  
peu-près en cette façon :

La voyageuse académie  
Recommande à l'humanité,  
Comme à la tendre charité,  
Un gros tendron de Laponie.  
L'amour , qui fait tout son malheur ,  
De ses feux embrasa son cœur  
Parmi les glaces de Bothnie.  
Certain français la séduisit :  
Cette erreur est trop ordinaire ;  
Et c'est la seule que l'on fit  
En allant au cercle polaire.

Français , montrez-vous aujourd'hui  
Aussi généreux qu'infidèles :  
S'il est doux de tromper les belles ,  
Il est doux d'être leur appui.

---

1738.

Que les Lapons sur leur rivage  
Puissent dire dans tous les temps :  
Tous les Français sont bienfaisans ;  
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela est trop long : il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu ; je n'ai point d'expression pour vous dire combien mon cœur et mon esprit sont les très-humbles serviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame *du Châtelet*, seule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire.

VOLTAIRE.

*N. B.* Je vous supplie d'écrire toujours français par un *a*, car l'académie *françoise* l'écrit par un *o*.

A M. THIRIOT.

**J**E n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La route est plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent se parler, et voilà ce que je voulais.

Premièrement je ne vous crois point instruit de la raison qui m'a obligé à me priver si long-temps du commerce de mes amis; mais je crois enfin pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accusé plusieurs personnes d'athéisme? Savez-vous bien que vous étiez du nombre? Je n'en dirai pas plus. Ah! mon ami, que nous sommes loin de mériter cette sottise et abominable accusation! Il est au moins de notre intérêt qu'il y ait un DIEU, et qu'il punisse ces monstres de la société, ces scélérats qui se font un jeu de la plus damnable imposture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à son Altesse royale. Je vous instruis de cette démarche afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez en cas que cette impertinence continue. Le roi de Prusse, avec de grands Etats, beaucoup d'argent comptant et une armée de géans, peut très-bien se moquer d'un sot libelle; mais moi, chétif, qui ne suis ni roi ni rien, je tremble toujours de la calomnie, quelque absurde qu'elle soit; et je suis comme le lièvre qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes.

1738. — Tout cela m'attristerait bien ; mais la vie douce dont je jouis me console ; la sagesse , l'esprit , la bonté extrême dont le prince royal m'honore , me rassurent ; et je ne crains rien avec votre amitié.

Vous deviez bien m'envoyer les verficulets de notre prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire ; que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les favans et les princes s'empressent à louer madame de *la Poplinière* ; mais je vous répondrai :

Vainement ma muse échauffée,  
De ses tristes lauriers coiffée ,  
Eût loué cet objet charmant  
Qui réunit si noblement  
Les talens d'Euclide et d'Orphée ;  
Ce ferait un faible ornement  
Au piédestal de son trophée.  
La louer n'est pas mon emploi ;  
Elle régnera bien sans moi  
Dans ce monde et dans la mémoire ;  
Et l'heureux maître de son cœur ,  
Celui qui fait seul son bonheur ,  
Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers , je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Castor et Pollux. Le tout ensemble n'est pas , je crois , assez bien tiffu ; les choses y sont trop brusques ; il y manque le *molle* et l'*amœnum* ; il n'y a point d'intérêt. C'est un beau cheval dont le pas est presque toujours défuni , &c.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

**T**IBULLE de la Normandie ,  
Vous qui ne vivant qu'à la cour  
Du Dieu des vers et de Lesbie ,  
Ne voyageâtes de la vie  
Que sur les ailes de l'Amour ;  
Venez à Paris , je vous prie ,  
Sur les ailes de l'Amitié :  
Voltaire et la reine Emilie ,  
S'ils n'écoutaient que leur envie ,  
Du chemin feraient la moitié.

Ah , mon cher ami , par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment ! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons aux deux héros du roman de Zaïde qui se virent de loin une fois , et s'éloignèrent pour un temps si long ? Quand nous retrouverons-nous , quand passerai-je avec vous le soir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie ?



1740.

## L E T T R E L X V.

A M. H E L V E T I U S.

Bruxelles, 24 janvier.

**N**E les verrai-je point ces beaux vers que vous faites ,  
 Ami charmant, sublime auteur ?  
 Le ciel vous anima de ces flammes secrettes  
 Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur ,  
 Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.  
 Il est des beaux esprits , il est plus d'un rimeur ;  
 Il est rarement des poètes.  
 Le vrai poète est créateur ;  
 Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création.  
 Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour ;  
 vous corrigerez , vous perfectionnerez votre ouvrage ,  
 mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu  
 affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce  
 monde , vous éprouvez des tracasseries , vous sentez  
 combien le commerce des hommes est dangereux ;  
 mais vous aurez toujours des amis qui vous con-  
 soleront , et vous aurez , après le plaisir de l'amitié ,  
 celui de l'étude ;

*Nam nil dulcius est bene quam munita tenere  
 Edita doctrinâ sapientum templa serena ,  
 Despicere undè queas alios passimque videre  
 Errare atque viam palantes quærere vitæ.*

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y suis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorans en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame *du Châtelet*, qui a éprouvé à peu près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son ame est au-dessus de la mienne. — 1740.

Il y a peu de grands seigneurs de deux cents mille livres de rente qui fassent pour leurs parens ce que madame *du Châtelet* avait fait pour *Koenig*. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présens, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux; et en vérité c'était bien payer la métaphysique romanesque de *Leibnitz*, dont *Koenig* l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame *du Châtelet* veut encore avoir la grandeur d'ame d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune *Apollon*, je vous embrasse, je vous aime à jamais.

1740.

## L E T T R E L X V I.

A M. D E F O R M O N T.

A Bruxelles, premier avril.

**V**ous voilà dans l'heureux pays  
Des belles et des beaux esprits,  
Des bagatelles renaissantes,  
Des bons et des mauvais écrits.  
Vous entendez les vendredis  
Ces clameurs longues et touchantes  
Dont le Maure enchante Paris.  
Des soupers avec gens choisis,  
De vos jours filés par les ris,  
Finissent les heures charmantes.  
Mais ce qui vaut assurément  
Bien mieux qu'une pièce nouvelle  
Et que le souper le plus grand,  
Vous vivez avec du Deffant :  
Le reste est un amusement,  
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,  
C'est le séjour de l'ignorance,  
De la pesanteur, des ennuis,  
De la stupide indifférence ;  
Un vrai pays d'obédience,  
Privé d'esprit, rempli de foi ;  
Mais Emilie est avec moi ;  
Seule, elle vaut toute la France.

En

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que monsieur le père *Castel* appelé son optique. Il est assez plaissant qu'il s'avise de dire que *Newton* s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaissante depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le 4<sup>e</sup> tome des Leçons de Physique de *Joseph Privat de Molières*, de l'académie des sciences. Cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre *Molière* que celui-ci. *Joseph Privat* ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilège. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de DIEU, à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni *Privat de Molières*, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régens de l'université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien; mais au moins messieurs de *Mairan* et de *Bragelogne*, députés de l'académie pour louer *M. Privat*, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

Quand il s'agit de prouver DIEU,  
Ces Messieurs de l'Académie  
Tirent leur épingle du jeu  
Avec beaucoup de prud'homme.

*Lettres en vers, &c.*

K

— 1740. Pour moi, qui crois en DIEU autant et plus que perfonne, fi je n'avais d'autres preuves que celle de ce *Privat de Molières*, je fens bien qu'il me refterait encore quelques petits scrupules.

J'ai lu la tragédie de Vert-vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer ; ainfi il faut que j'en dife du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama ; c'est bien-là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce eft telle qu'on le dit, il y aura beaucoup de négocians français et hollandais ruinés. Je ne fais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame *du Châtelet* avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle fera peut-être plus longue que la querelle de l'Espagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de refter du temps à Bruxelles, mais que m'importe ! avec *Emilie* et des livres, je fuis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végette pas comme *Rouffeau*. Mille respects à madame *du Deffant*, je vous embraffe du meilleur cœur du monde, &c.

A M. BERNARD.

Bruxelles, 27 mai.

LE secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons. Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'*Ovide*; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien; je fais mon compliment à M. de *Coigny* de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes: Voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux  
 Pour plaire aux héros comme aux belles;  
 Mais si sa fortune a des ailes,  
 Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous ferez toujours des *trois Bernards* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne foyez encore ni un *Crésus* ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous souhaitez de la fanté; pour moi je leur souhaite une meilleure pièce que *Zulime*. C'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon porte-feuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que *Newton* ne me fait pas renoncer aux Muses; que les dragons ne vous y

— fassent pas renoncer. Vous avez commencé, mon  
 1740. charmant *Bernard*, un ouvrage unique en notre  
 langue, et qui fera aussi aimable que vous.  
 Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de  
 vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de  
 tout mon cœur.

## L E T T R E L X V I I I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

**M**ON cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel*; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum!* mais je suis assez résigné.

Souffrir nos maux en patience  
 Depuis quarante ans est mon lot,  
 Et l'on peut, sans être dévot,  
 Se soumettre à la Providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de sa majesté très-chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, *M. Michel* a double tort, et je m'écrierais volontiers :

*Michel*, au nom de l'Eternel,  
 Mit jadis le diable en déroute;

Mais après cette banqueroute ,  
Que le diable emporte *Michel*.

1740.

Mais ce ferait une mauvaise plaisanterie , et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel* , ni de la mienne.

Cependant , mon cher abbé , vous verrez que l'événement fera que les enfans de M. *Michel* resteront fort riches , fort bien établis. Le conseiller au grand conseil me jugera , si j'ai un procès devant l'auguste tribunal dont on est membre à beaux deniers comptans. Son frère , l'intendant des menus plaisirs du roi , empêchera , s'il veut , qu'on ne joue mes pièces à Versailles ; et moi , moitié philosophe et moitié poète , j'en ferai pour mon argent : je ne jugerai personne , et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien favoir le nom que prend en cour cet intendant des menus , qui aura sans doute quitté celui de *Michel* pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de *Nicolai* , et plaignez-vous à lui ; voyez le caiffier de *Michel* , demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre ; faites opposition au scellé , si cela se pratique et si cela est utile. Bon soir , mon cher abbé , je vous embrasse de toute mon ame. Consolez-vous de la déroutte de *Michel* , votre amitié me console de ma perte.



1741.

## L E T T R E L X I X.

A M. D E F O R M O N T.

A Bruxelles , 3 mars.

**F**ORMONT ! vous et les du Deffans ,  
 C'est-à-dire les agrémens ,  
 L'esprit , les bons mots , l'éloquence ,  
 Et vous , plaisirs qui valez tout ,  
 Plaisirs , je vous suivis par goût ,  
 Et les Newtons par complaisance.  
 Que m'ont servi tous ces efforts  
 De notre incertaine science ?  
 Et ces carrés de la distance ,  
 Ces corpuscules , ces ressorts ,  
 Cet infini si peu traitable ?  
 Hélas ! tout ce qu'on dit des corps ,  
 Rend-il le mien moins misérable ?

Mon esprit est-il plus heureux ,  
 Plus droit , plus éclairé , plus sage ,  
 Quand de René le songe-creux  
 J'ai lu le romanesque ouvrage ?  
 Quand , avec l'oratorien ,  
 Je vois qu'en Dieu je ne vois rien ?  
 Ou qu'après quarante escalades  
 Au château de la vérité ,  
 Sur le dos de Leibnitz monté ,  
 Je ne trouve que des monades ?

Ah ! fuyez , songes imposteurs ,  
 Ennuyeuse et froide chimère !  
 Et puisqu'il nous faut des erreurs ,  
 Que nos mensonges sachent plaire.  
 L'esprit méthodique et commun  
 Qui calcule un par un , donne un ,  
 S'il fait ce métier importun ,  
 C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.

---

 1741.

Du creux profond des antres sourds  
 De la sombre philosophie ,  
 Ne voyez-vous pas Emilie  
 S'avancer avec les amours ?  
 Sans ce cortège qui toujours  
 Jusqu'à Bruxelles l'a suivie ,  
 Elle aurait perdu ses beaux jours  
 Avec son Leibnitz qui m'ennuie.

Mon cher ami , voilà comme je pense , et après avoir bien examiné s'il faut supputer la force motrice des corps par la simple vitesse , ou par le carré de cette vitesse , j'en reviens aux vers , parce que vous me les faites aimer. J'ose donc vous envoyer quatre volumes de rêveries poétiques. Je trouve qu'il est encore plus difficile d'avoir des songes heureux en poésie qu'en philosophie. *Mahomet* est un terrible problème à résoudre ; et je ne crois pas que je sois prophète dans mon pays , comme il l'a été dans le sien. Mais si vous m'aimez toujours , je serai *plus que prophète* , comme dit l'autre. C'est l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait hasarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'est à vous maintenant , mon cher ami , à vous servir de

— votre crédit , et à faire quelque brigue à la cour  
1741. pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui  
pèse environ deux livres. Une de vos conversations  
avec madame *du Deffant* vaut mieux que tout ce qui  
est à la chambre syndicale des libraires.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.  
Elle fait ce que vous valez , tout comme madame  
*du Deffant*. Ce sont deux femmes bien aimables que  
ces deux femmes-là !

Adieu , mon cher ami.

## L E T T R E L X X.

A M. D E M A I R A N.

A Bruxelles , ce 12 mars.

**D**ES savans digne secrétaire ,  
Vous qui savez instruire et plaire ,  
Pardonnez à mes vains efforts.  
J'ai parlé des forces des corps ,  
Et je vous adresse l'ouvrage : (1)  
Et si j'avais , dans mon écrit ,  
Parlé des forces de l'esprit ,  
Je vous devrais le même hommage.

Je vous supplie , Monsieur , quand vous aurez  
un moment de loisir , de me mander si vous êtes  
de mon avis. Il se peut faire que vous n'en foyez  
point , quoique je sois du vôtre , et que j'aye très-  
mal soutenu une bonne cause.

(1) *Mémoire sur les forces vives*. Voyez le volume de *Physique*.

A M<sup>ME</sup> LA COMTESSE D'ARGENTAL. 153

Madame *du Châtelet* l'a mieux attaquée que je ne l'ai foutenu. Vous devriez troquer d'adverfaire et de défenseur. Mais nous sommes elle et moi très-réunis dans les sentimens de la parfaite estime avec laquelle je ferai toute ma vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.* 1741.

L E T T R E L X X I.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 13 mars.

*Au très-aimable secrétaire de mon ange gardien.*

P R È S de vous perdre la lumière,  
C'est doublement être accablé :  
Qui vous entend est consolé ;  
Mais celui qui sachant vous plaire  
Vous aime et vit auprès de vous ,  
Celui-là n'a plus rien à craindre.  
Quoi qu'il perde , son fort est doux ,  
Et les seuls absens font à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être Quinze-Vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue , Madame , je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau Mahomet qui est tout prêt. Je l'ai remanié , corrigé , repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit

— entre vos mains avant Pâques , si mon conseil  
1741. ordonne qu'il soit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous soucions guère des sottises nouvelles. Madame *du Châtelet* a gagné ces jours-ci un incident très-considérable de son procès ; et elle l'a gagné à force de courage d'esprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans ; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, Madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par *le Brun* et *le Sueur* (1), et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne fais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui : il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu ; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame *du Châtelet* vous aime plus que jamais.

(1) L'hôtel *Lambert*.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles , ce 13 mars.

**D**E V E R S Pâque on doit pardonner  
Aux chrétiens qui font pénitence.  
Je la fais ; un si long silence  
A de quoi me faire damner ;  
Donnez-moi plenièrè indulgence.

Après avoir en grand courrier  
Voyagé pour chercher un sage ,  
J'ai regagné mon colombier ,  
Je n'en veux fortir davantage ;  
J'y trouve ce que j'ai cherché ,  
J'y vis heureux , j'y suis caché.  
Le trône et son fier esclavage ,  
Ces grandeurs dont on est touché  
Ne valent pas notre hermitage.

Vers les champs hyperboréens  
J'ai vu des rois dans la retraite ,  
Qui se croyaient des Antonins ;  
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins  
Aux premiers sons de la trompette.  
Ils ne font plus rien que des rois ;  
Ils vont par de sanglans exploits  
Prendre ou ravager des provinces.  
L'ambition les a soumis.

1741.

Moi j'y renonce : adieu les princes ,  
Il ne me faut que des amis.

Ce font surtout des amis tels que mon cher *Cideville* qui sont très-au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement ; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois , ces voyages , malgré la physique qui m'a encore tracassé , malgré ma mauvaise santé qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps , j'ai voulu rendre Mahomet digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié , refondu , repoli depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est ; je veux que vous ayez mes prémices , et que vous me jugiez en premier et dernier ressort. *La Noue* vous aura mandé sans doute que nos deux Mahomets se sont embrassés à Lille. Je lui lus le mien ; il en parut assez content , mais moi je ne le fus pas , et je ne le ferai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce *la Noue* me paraît un très-honnête garçon , et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle *Gaucher* ait récompensé en lui la vertu , car ce n'est pas à la figure qu'elle s'était donnée ; mais à la fin elle s'est lassée de rendre justice au mérite.

Or , mandez - moi , mon cher ami , comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuscrit. Je ne fais si vous avez reçu l'Anti-Machiavel que j'envoyai pour vous à *Prault* le libraire à Paris. Je le soupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *syndicale*. Il est

plaisant que le Machiavel soit permis , et que l'antidote soit de contrebande. Je ne fais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il est vrai que l'invasion de la Silésie est un héroïsme d'une autre espèce que celui de la modération tant prêchée dans l'Anti-Machiavel. La chatte, métamorphosée en femme , court aux souris dès qu'elle en voit , et le prince jette son manteau de philosophe et prend l'épée dès qu'il voit une province à sa bienfaisance. 1741.

Puis fiez-vous à la philosophie !

Il n'y a que la philosophe madame *du Châtelet* dont je ne me défie pas. Celle-là est constante dans ses principes , et plus fidelle encore à ses amis qu'à *Leibnitz*.

A propos , monsieur le Conseiller , vous saurez que cette philosophe a gagné un préliminaire de son procès , fort important et qui paraissait désespéré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée. Enfin , je crois que nous fortirons heureusement du labyrinthe de la chicane où nous sommes.

Mais vous , que faites-vous ? Où êtes vous ? *Quæ circum volitas agilis thyma ?* Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien , et au meilleur de vos amis. Bonjour , mon très-aimable , mon très-cher *Cideville*. Madame *du Châtelet* vous fait mille compliments.



1741.

## L E T T R E L X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles , le 7 avril.

**O** Vous qui cultivez les vertus du vrai sage,  
 L'amour des arts et l'amitié,  
 Vous dont la charmante moitié  
 Augmente encor vos goûts puisqu'elle les partage ;  
 De mon esprit lassé qu'énervait sa langueur  
 Vous avez ranimé la verve dégoûtée ;  
 Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée  
 Dont la froide physique avait éteint l'ardeur :  
 Ranimez donc Paris où les beaux arts gémissent  
 Sans récompense et sans appui.  
 Qu'on pense comme vous , j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France , hélas ! les jours heureux finissent ;  
 Apollon négligé fuit en d'autres climats.  
 De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas ,  
 En vain par une heureuse et pénible industrie  
 J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.  
 Hélas ! quand je courais la carrière des arts ,  
 La détestable Envie , aux farouches regards ,  
 La Persecution m'accabla de ses armes.  
 Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes ;  
 Je maudis mes travaux , et mon siècle et les arts.  
 Je fuyais une gloire ou funeste ou frivole  
 Qui trompe ses adorateurs.  
 Mais vous me rengagez : un ami me console  
 Des jaloux , des bigots , et des persécuteurs.

C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner *Alzire*; c'est vous qui avez corrigé Mahomet; et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris après le départ de *Dufresne*; mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parens; *la Noue* y a établi une troupe assez passable; il est bon acteur, il ne lui manque que de la figure; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin, c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame *du Châtelet*, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux, et la fièvre de madame d'*Argental*: soyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage.

On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière.

Je ne fais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse: on l'a même imprimé; la chose n'en est pas moins fautive. S'il m'avait retiré ses bontés, il ferait vraisemblable que le tort ferait

— de son côté : car quand on se brouille avec un roi ,  
1741. il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas  
laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le  
roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait  
l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois ,  
et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aye  
quitté trop tôt ; mais le motif de mon départ de  
Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a  
jamais compté que je pusse quitter madame *du*  
*Châtelet*. Il me connaît trop ; il fait quels droits a  
l'amitié , et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de  
considération qu'à Paris, mais il n'y a pour moi ni  
Paris ni Berlin ; il n'y a que les lieux qu'habite  
votre amie. Et si je pouvais vivre entre elle et vous,  
je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de *Mairan*. Cette guerre n'est  
pas susceptible d'esprit ; cependant elle y en a mis,  
en dépit du fujet. Elle y a joint de la politesse ; car  
on porte son caractère par-tout.

Elle fait mille complimens aux anges.

LETTRE LXXIV.

1741.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 11 juillet.

*Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes :*

. . . . .  
*Fiet Aristarchus . . . . .*

VOILA comme il faut des amis. Dites-moi donc votre sentiment, mon cher *Aristarque*, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté, à l'abbé *Mouffinot*, ce que j'ai soumis à vos lumières. Si *Mahomet* n'est pas votre prophète, foyez le mien. Il ferait plus doux de se parler que de s'écrire; mais la destinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faiblesse de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le fais bien; mais il est dur aux immortels de se trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui se fait sentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais; car il faut que je vous fasse cette douloureuse confidence :

Si vous voulez que j'aime encore,  
Rendez-moi l'âge des amours;  
Au crépuscule de mes jours  
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

*Lettres en vers, &c.*

L

---

1741.

Des beaux lieux où le Dieu du vin  
Avec l'Amour tient son empire,  
Le Temps qui me prend par la main,  
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur  
Tirons au moins quelque avantage.  
Qui n'a pas l'esprit de son âge,  
De son âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe  
Ses folâtres emportemens ;  
Nous ne vivons que deux momens,  
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi , pour toujours vous me fuyez ,  
Tendreſſe , illuſion , folie ,  
Dons du ciel , qui me conſoliez  
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois , je le vois bien ;  
Ceſſer d'aimer et d'être aimable ,  
C'eſt une mort inſupportable ;  
Ceſſer de vivre , ce n'eſt rien.

Ainſi je déploraſ la perte  
Des erreurs de mes premiers ans ,  
Et mon ame aux déſirs ouverte  
Regrettait ſes égaremens.

Du ciel alors daignant deſcendre ,  
L'Amitié vint à mon ſecours ,  
Elle était peut-être auſſi tendre ,  
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle ,  
 Et de sa lumière éclairé ,  
 Je la suivis , mais je pleurai  
 De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

---

 1741.

Cette amitié est pourtant une charmante consolation. Eh qui m'en fait connaître le prix mieux que vous ! L'amour , à qui vous avez si bien sacrifié toute votre vie , n'a servi qu'à vous rendre tendre pour vos amis , et à rendre votre société encore plus délicieuse. Cependant vous plaidez , et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame *du Châtelet* , de passer son temps avec des exploits et des contredits ! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laisser là toutes ces amertumes de la vie , et nous rassembler avec *levia carmina et faciles versus*. N'êtes-vous pas à présent avec votre procureur ? Madame *du Châtelet* est avec le sien. Mais moi je suis avec vous deux. Adieu , bonsoir , charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail , qui , après l'amitié , est une grande consolation.

## V A R I A N T E.

Après la deuxième strophe l'auteur en a substitué deux à celle-ci :

Que le matin touche à la nuit !  
 Je n'eus qu'une heure ; elle est finie ;  
 Nous passons. La race qui fuit  
 Déjà par une autre est suivie.

1741.

## L E T T R E L X X V.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Bruxelles, ce 28 octobre.

**V**ous, qu'à plus d'un doux mystère  
 Les Dieux ont affocié,  
 Dans l'art des vers initié,  
 Qui savez les juger aussi-bien que les faire;  
 Vous, Hercule en amour, Pilade en amitié,  
 Vous seul manquez encore aux charmes de ma vie.  
 Sous le ciel de Paris, grands Dieux, prenez le soin  
 De ramener ma muse avec la fienne unie!  
 C'est n'être point heureux que de l'être si loin.

Je compte donc, mon cher ami, passer par Paris  
 au commencement de novembre; je ne me flatte  
 pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance,  
 de ce que probablement je ne vous y verrai pas.  
 C'est le temps où tout le monde est à la campagne,  
 et vous êtes un de ces héros qui passez votre temps  
 dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-  
 nous? plaider à la plus voisine juridiction de Cirey,  
 et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une  
 vie bien digne d'une *Emilie*! Cependant elle fait  
 tout cela avec allégresse, parce que c'est un devoir.  
 Je compte moi parmi mes devoirs, de rendre mon  
 prophète un peu plus digne de mon cher *Aristarque*.  
 Je l'ai laissé reposer depuis quelques mois, afin de

tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques, si jamais l'ouvrage vaut quelque chose ! Ce font-là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que *Pilade* et *Pirithoüs* eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne fais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je serai fixé pour quelque temps, je vous le manderai. — 1741.

J'ai lu le poëme de *Linant*, que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain *Michel*, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur général des finances de sa Majesté. Or je ne conçois que médiocrement, comment un receveur général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous qui êtes prêtre de *Thémis* comme d'*Apollon*, vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde ! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade *le Coq* ? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts ; c'était *le Coq* qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le discours de votre autre compatriote *Fontenelle*, à l'académie. Cela n'est pas excellent ;



— mais heureux qui fait des choses médiocres à quatre-  
1741. vingt-cinq ans passés.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont*, dites-lui, je vous en prie, combien il me ferait doux de vivre entre vous deux.

## L E T T R E L X X V I.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin.

—  
1743.

**I**L n'arrive que trop souvent  
Que, tandis qu'on monte sa lyre,  
Et qu'on arrange un compliment  
Pour notre ami qui nous inspire,  
Notre ami loué hautement  
Prend ce temps-là tout justement  
Pour mériter une fatire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges sur cette noble philosophie avec laquelle je refuse les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré, au palais de Berlin et de Charlotembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Prusse?

Cependant ce n'est pas au prince,  
Au conquérant d'une province,

A M. DE CIDEVILLE. 167.

Au politique, au grand guerrier,  
Que je vais porter mon hommage;  
C'est au bel esprit, c'est au sage,  
Que je prétends sacrifier :  
Voilà l'excuse du voyage.

1743.

Puisqu'il a daigné jouer lui-même Jules-César dans une de ses maisons de plaisance avec quelques-uns de ses courtisans, n'est-il pas bien juste que je quitte pour lui les Visigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-César en France? Et faut-il que je me prive du plaisir de voir un savant, un bel esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorales, ducaltes et royales?

J'admire en lui l'esprit facile,  
Toujours vrai, mais toujours orné;  
Et c'est un autre Cideville  
Qui par malheur est couronné.

Un Diogène insupportable,  
Moitié sophiste et moitié chien,  
Croit placer le souverain bien  
A donner tous les rois au diable.  
Pour moi je suis plus sociable.  
Je hais, il est vrai, tout lien;  
Mais être roi ne gêne rien,  
Lorsque d'ailleurs on est aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à sa Majesté le roi de Prusse sur l'ancien évêque de Mirepoix.

---

 1743.

Quand ce monarque fingulier,  
 Daigne d'un regard familier  
 Echauffer ma muse légère,  
 Me chérit et me confidère,  
 Mon fort est toujours de déplaire  
 Au révérend père Boyer,  
 Lequel voudrait dans son foyer  
 Brûler et Racine et Molière,  
 Et la Henriade et Voltaire,  
 Et ma couronne de laurier;  
 C'est-là ce qui me défespère.

Je veux en partant de Berlin  
 Demander justice au saint-père;  
 J'irai baïser son pied divin;  
 Et chez vous je viendrai soudain  
 Avec indulgence plenière;  
 Car le sage Lambertini  
 N'est point cagot atrabilaire.  
 Il est rempli de la lumière  
 Di questi grandi Romani.  
 Admiré de la terre entière,  
 Des beaux arts il est défenseur,  
 Et le successeur de saint Pierre  
 De Léon dix est successeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,  
 Et, malgré quelques vers hardis,  
 Je veux être un élu dans le saint paradis,  
 Si je suis réprouvé dans votre académie.

Mais c'est trop se flatter de chercher à la fois  
 Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.

A M. LE BARON DE KEISERLING. 169

Non ; terminons en paix mon obscure carrière ,  
Et du pape , et des grands , et des rois oublié ,  
Ne vivons que pour l'amitié ,  
C'est mon trône et mon sanctuaire.

1743.

## L E T T R E L X X V I I .

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Dans un f... village près de Brunfvick , ce 14 octobre au matin.

**Q**UE je me console un peu avec vous , mon très-aimable ami.

Je continuais mon voyage  
Dans la ville d'Otto-Guéric ,  
Rêvant à la divine Ulric ,  
Baifant quelquefois son image  
Et celle du grand Frédéric :  
Un heurt survient , ma glace casse ,  
Mon bras en est ensanglanté ;  
Ce bras qui toujours a porté  
La lyre du bon homme Horace ,  
Pendant encore à mon côté.

La portière à ses gonds par le choc arrachée ,  
Saute et vole en débris sur la terre couchée ;  
Je tombe dans sa chute : un peuple de bourgeois ,  
D'artisans , de foldats s'emprefsent à la fois ,  
M'offrent tous de leur main groffièrément avide  
Le dangereux appui , fecourable et perfide ;  
On m'ôte enfin le foin de porter avec moi

— La boîte de la reine et les portraits du roi.  
 1743. Ah ! fripons , envieux de mon bonheur suprême ,  
 L'amour vous fit commettre un tour si déloyal :  
 J'adore Frédéric , et vous l'aimez de même ;  
 Il est tout naturel d'ôter à son rival  
 Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur , mon cher ami , deux  
 bouteilles de vin de Hongrie se cassent , et personne  
 n'en boit ; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds :  
 mais ce n'est pas du pissat d'âne de *Lognier* , c'est  
 du nectar répandu sur mon fottifier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie  
 Me demeurent encor dans ce malheur cruel.  
 Dieux , vous avez pitié d'un désastreux mortel !  
 Dieux ! vous m'avez laissé de quoi souffrir la vie !

Je ne me suis aperçu de ma perte que fort tard.  
 Je suis à présent comme *Roland* , qui a perdu le  
 portrait d'*Angélique* ; je cherche et je jure. Enfin  
 j'arrive , à minuit , dans un village nommé *Shaffen-*  
*Stad* , ou *F . . -Stad*. Je demande le bourgmestre ,  
 je fais chercher des chevaux , je veux entrer dans un  
 cabaret : on me répond que le bourgmestre , les  
 chevaux , le cabaret , l'église , tout a été brûlé. Je  
 pense être à Sodome. Je me conforte dans mes dis-  
 grâces en buvant de meilleur vin que le bon homme  
*Loth*.

J'avais de meilleur vin que lui ;  
 Mais tandis que le pays grille ,  
 Je n'ai pas eu dans mon ennui  
 L'agrément de baiser ma fille.

Enfin , aimable *Césarion* , me voilà dans la non-  
magnifique ville de Brunswick. Ce n'est pas Berlin, <sup>1743.</sup>  
mais j'y suis reçu avec la même bonté. On s'est douté  
que j'avais une lettre du grand , ou plutôt de l'aimable  
*Fédéric* : on me mène à un meilleur gîte que *Shaffen-*  
*Stad*. Le duc et la duchesse étaient déjà à table ; on  
m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour ; je n'écrirai à notre héros que quand  
j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais  
dites un peu au grand homme qu'il faut absolument  
qu'il m'envoie à la Haie deux autres médailles , sans  
quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous  
embrasse mille fois , mon charmant ami.

## LE T T R E L X X V I I I .

A M. LE COMTE DE PODEVILS,

ENVOYÉ DE PRUSSE.

A la Haie , le 30 octobre.

**L**ORSQUE d'un feu charmant , votre muse échauffée ,  
Chez les Vestphaliens rimait des vers si beaux ,  
Cher ami , j'ai cru voir Orphée ,  
Qui chantait dans la Thrace , entouré d'animaux.

Pour moi , mon adorable ministre , j'ai suivi à  
Bareith l'*Orphée* couronné ; j'y ai vu une cour où tous

— 1743. les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit font rassemblés. Nous y avons eu des opéra , des comédies , des chasses , des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin , pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin , au lieu de couler ainsi doucement sa vie ? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices : ce n'est pas mon plus court ; mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser , pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce , et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur *Crescenzi* a donc donné par-tout des bénédictions au lieu d'argent , dans les auberges.

Il ne faut pas que l'on s'étonne ,  
De ce beau tour italien ,  
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien ,  
Quel argent voulez-vous qu'on donne ?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi , et avec M. votre oncle.

A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE. 173

LETTRE LXXIX.

1743.

A M A D A M E

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Le 13 novembre.

M A D A M E ,

C'EST donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Altesse royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est *Apollon* qui a les Muses pour sœurs: l'une est une grande musicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes sont nées avec les talens de plaire. C'est avoir trop d'avantages; il eût suffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,  
Il lui prodigua ses trésors,  
Et se vanta de son ouvrage.  
Les Muses eurent du dépit;  
Elles formèrent votre esprit,  
Et s'en vantèrent davantage.  
Vous êtes depuis ce beau jour,  
Pour le reste de votre vie  
Le sujet de la jalousie  
Et des Muses et de l'Amour.



1743.

Comment terminer cette affaire ?

Qui vous voit croit que les appas ,

Sans esprit , suffiraient pour plaire :

Qui vous entend ne pense pas

Que la beauté soit nécessaire.

J'avais bien raison , Madame , de dire que Berlin est devenu Athènes : votre Altesse royale contribue bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aye pas à mon service ces trois cents mille hommes que je voulais pour vous enlever ; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan , je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave : ce sera la seconde place du monde.

Je me flatte que sa Majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration ; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu , du véritable esprit , des beaux arts , de tout ce qui règne à votre cour , pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi fait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi , Madame , on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever ; mon unique objet est très-sincèrement d'être votre courtisan.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey , ce 15 avril.

*VANITAS vanitatum , et metaphysica vanitas.* C'est ce que j'ai toujours pensé , Monsieur ; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigruë de *Rabelais* , bombillant dans le vide. Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire savoir les opinions de *Newton* ; et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit passage :

*Que savait donc sur l'ame et sur les idées celui qui avait soumis l'infini au calcul , et qui avait découvert la nature de la lumière et la gravitation ? Il savait douter.*

Physiquement parlant , Monsieur , je vous suis bien obligé de vos bontés , et surtout de celle que vous avez de vouloir bien réparer , par mon petit contrat , avec un prince et avec un saint , les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

Etes-vous dans la cinquantième ?  
J'y suis , et je n'en vaux pas mieux ;  
C'est un assez f. . . . quantième ,  
Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois , Monsieur , et en vous demandant le secret. J'ai donné à *Doyen* le féal , argent comptant , et billets qui valent argent

— 1744. comptant ; mais on paye le plus tard qu'on peut ; et un fesse-matthieu de fermier de M. le duc de *Richelieu*, nommé *Duclos*, qui devait selon toutes les lois divines et humaines me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, tout contraignable qu'il est. Voulez-vous permettre que ce *Doyen* fasse toujours mon contrat à bon compte ? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que *Doyen* a dans ses mains. Je mangerai le reste à mon retour très-volontiers : faites comme il vous plaira avec votre vieux serviteur.

Je m'occupe à présent à faire un divertissement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque chose de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de *Richelieu*, l'ordonnateur de la fête.

Cirey est charmant, c'est un bijou ; venez-y, Monsieur, tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame du Châtelet vous aime de tout son cœur, vous désire autant que moi, et vous recevra comme elle recevrait *Volf* et *Leibnitz*. Vous valez mieux que tous ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je présente mes respects à M. l'avocat du roi très-chrétien. Je vous aime et vous respecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien serviteur, &c.

LETTRE

A M. LE P R E S I D E N T H E N A U L T.

A Cirey , premier septembre.

O Déesse de la fanté ,  
Fille de la sobriété  
Et mère des plaisirs du sage ,  
Qui sur le matin de notre âge  
Fais briller ta vive clarté ,  
Et répands la sérénité  
Sur le soir d'un jour plein d'orage :  
O Déesse , exauce mes vœux !  
Que ton étoile favorable  
Conduise ce mortel aimable :  
Il est si digne d'être heureux !  
Sur Hénault tous les autres dieux  
Versent la source, inépuisable  
De leurs dons les plus précieux.  
Toi qui seule tiendrais lieu d'eux,  
Serais-tu seule inexorable?  
Ramène à ses amis charmans ,  
Ramène à ses belles demeures  
Ce bel esprit de tous les temps :  
Cet homme de toutes les heures.  
Orne pour lui , pour lui suspends  
La course rapide du temps.  
Il en fait un si bel usage !  
Les devoirs et les agrémens  
En font chez lui l'heureux partage.

*Lettres en vers , &c.*

M

---

1744.

Les femmes l'ont pris fort souvent  
Pour un ignorant agréable ,  
Les gens en *us* pour un favant ,  
Et le dieu joufflu de la table  
Pour un connaisseur très-gourmand.  
Qu'il vive autant que son ouvrage ,  
Qu'il vive autant que tous les rois  
Dont il nous décrit les exploits ,  
Et la faiblesse et le courage ,  
Les mœurs , les passions , les lois ,  
Sans erreurs et sans verbiage.  
Qu'un bon estomac soit le prix  
De son cœur , de son caractère ,  
De ses chançons , de ses écrits.  
Il a tout : il a l'art de plaire ,  
L'art de nous donner du plaisir ,  
L'art si peu connu de jouir ;  
Mais il n'a rien , s'il ne digère.

Grand Dieu ! je ne m'étonne pas  
Qu'un ennuyeux , un Desfontaine ,  
Entouré dans son galetas  
De ses livres rongés des rats ,  
Nous endormant , dorme sans peine ,  
Et que le bouc soit gros et gras.  
Jamais Eglé , jamais Silvie ,  
Jamais Lise à souper ne prie  
Un pédant à citations ,  
Sans goût , sans grâce , et sans génie ,  
Sa personne en tous lieux honnie  
Est réduite à ses noirs gitons.  
Hélas ! les indigestions  
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri*, pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vite à Cirey avant que les houffards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. 1744.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

L E T T R E L X X X I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

2 janvier.

**M**ONSIEUR *Bon*, premier président,  
 Dans vos vers me paraît plaifant ;  
 Mais les Anglais ne le font guères.  
 Ils descendent affurément  
 De ces aragnes carnaffières  
 Dont vous parlez si doctement.  
 Puissent ces méchans infulaires,  
 Selon leurs coutumes premières,  
 Prendre le foin de s'égorger.  
 Mais ils entendent leurs affaires ;  
 Et c'est nous qu'ils veulent manger. 1745.

— Vous les en empêcherez bien, Monsieur.  
1745. Béni soit *Apollon* qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas.

*Pollio et ipse facit nova carmina : pascite taurum.*

Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées; mais il y a apparence qu'on ne nous gèbera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confiance: c'est un secret d'Etat que des vers d'un ministre. Le cardinal de *Richelieu* en faisait davantage, mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année, Monsieur; et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre.

A M D E C I D E V I L L E . 181

L E T T R E L X X X I I I .

1745.

A M . D E C I D E V I L L E .

A Versailles , le 31 janvier.

**M**ON aimable ami , je suis un barbare qui n'écrit point , ou qui n'écrit que de vile prose ; vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans ; et qui est plus embarrassé avec les musiciens , les décorateurs , les comédiens , les comédiennes , les chanteurs , les danseurs , que ne le feront les huit ou neuf électeurs pour se faire un César allemand ? Je cours de Paris à Versailles , je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement , madame la dauphine finement , la famille royale tout doucement , contenter la cour , ne pas déplaire à la ville.

Oh , qu'il est plus doux mille fois  
De consacrer son harmonie

A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie !

Qu'il vaut mieux obéir aux lois  
De son cœur et de son génie ,  
Que de travailler pour des rois !

Bonjour , mon cher et ancien ami ; je cours à Paris pour une répétition , je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider ! Adieu ; je vous aime autant que j'écris peu.

M 3



1745.

## L E T T R E L X X X I V .

A M. LE PRESIDENT HENault,

*Sur une épître intitulée : L'homme inutile.*

Mardi, 6 juillet.

D'UN pinceau ferme et facile,  
 Vous nous avez trait pour trait  
 Deffiné l'homme inutile.

On ne dira jamais, grâce à votre style :

Le peintre a fait là son portrait.

On dira : Ce mortel aimable

Unifait Minerve et les Ris,

Et dans tous les beaux arts comme avec ses amis

Mêlait l'utile à l'agréable.

Oui, Monsieur, si vous avez assez de loisir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond est si vrai et les détails si charmans, si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de *Boileau* ; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers sur les événemens préfens ; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir ; mais, en vérité, il y a trop de vers

fur ce fujet. Je crois que le confesseur du roi lui a ordonné pour pénitence de les lire tous. — 1745.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne savez pas à quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remerciemens vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la Princesse de Navarre.

*Rameau* travaille; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de France. Mais vous avouerez-vous que je compterais plus sur l'opéra de Prométhée, pour former un beau spectacle, que sur une comédie-ballet? Je ne fais si *Royer* n'est pas devenu bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président *Hénault* pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant; j'y vais retrouver madame *du Deffant*, et disputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu? Vous êtes aimé comme *Louis XV*. *Vale, vive, veni.*

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que *Voltaire*.

1745.

## L E T T R E L X X X V.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

**V**ous êtes dans le beau pays  
 Et des amours et des perdrix.  
 Tout cela vous convient. Quels beaux jours sont les vôtres!  
 Mais dans le triste état où le destin m'a mis ,  
 Puis-je suivre les uns , puis-je manger les autres ?  
 Aux autels de Vénus on peut dans son malheur ,<sup>1</sup>  
 Quand on n'a rien de mieux , donner au moins son cœur.  
 Mais sans un estomac peut-on se mettre à table  
 Chez ce héros de Champs (\*), intrépide mangeur ,  
 Et non moins effronté buveur ;  
 Qui d'un ton toujours gai , brillant , inaltérable ,  
 Répand les agrémens , les plaisirs , les bons mots ,  
 Les pointes quelquefois , mais toujours à propos ?  
 La tristesse attachée à ma langueur fatale ,  
 Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur.  
 Je suis un pauvre moine indigne du prieur.  
 La fanté , la gaieté , la vive et douce humeur  
 Sont la robe nuptiale ,  
 Qu'il faut au festin du seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures , malade ,  
 languissant , triste , presque philosophe. Je souffre chez  
 moi patiemment , et je ne peux aller à Champs. Je  
 vous prie de faire mes excuses à la beauté et aux  
 grâces. *M. du Châtelet* a reçu ma lettre d'avis , et m'a

(\*) *M. le duc de la Vallière.*

fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien ;  
 mais ma fanté va plus mal que jamais. Le corps est  
 faible, et l'esprit n'est point prompt : c'est un lot de  
 damné. 1745.

L E T T R E L X X X V I.

A M. A M M A N,

*Secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris, qui  
 avait adressé de jolis vers latins à M. de Voltaire.*

A Versailles, ce 26 mars.

*Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,  
 Concedisque tuâ decerptas fronte coronas. 1746.  
 Carminibus nostram petis ad certamina musam :  
 O utinam videar tibi respondere paratus!  
 Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore  
 Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,  
 Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,  
 Te miror, victus, non invidus, arma repono.*

On m'a renvoyé ici, Monsieur, les vers charmans  
 que vous avez bien voulu m'adresser ; je ne puis que  
 les admirer et non les imiter. C'est en remerciant celui  
 qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être avec  
 reconnaissance, &c.

---

1746.

## L E T T R E L X X X V I I .

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, 24 décembre.

**T**RÈS-MAGNIFIQUE ambassadeur ,  
Vous avez quelque sympathie  
Pour ces catins dont la manie  
Est d'avoir du goût pour l'honneur ,  
Et qui sur la fin du bel âge ,  
Savent terminer quelquefois  
Le cours de leurs galans exploits  
Par un honnête mariage.  
De votre petite maison  
A tant de belles destinée,  
Vous , allez chez le roi Saxon  
Rendre hommage au dieu d'Hyménée  
Vous cet aimable Richelieu ,  
Qui né pour un autre mystère  
Avez toujours battu ce dieu  
Avec les armes de son frère.  
Revenez cher à tous les deux ,  
Ramenez la paix avec eux ,  
Ainsi que vous eûtes la gloire  
Aux campagnes de Fontenoi ,  
De ramener aux pieds du roi  
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monsieur le Duc, vous voulez des scieurs de long sur le devant de votre tableau ! si  
 1746.

donc. Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères dont les attitudes feront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très-beaux effets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel.

Que dites-vous d'une infame calotte qu'on a faite contre M. et Mme de *la Popelinière*, pour prix des fêtes qu'ils ont données ? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons ? Mais le poète *Roi* aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre dont son âme est plus attaquée que son corps.

Vous savez que l'aventure de Gènes s'est terminée à l'amiable par la pendaison de quelques citoyens et de quelques soldats ; que cependant le général *Brown* a fait faire à M. de *Mirepoix* d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de *Bellisle*, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon.

*In tanto le baccio umilmente le mani, e riverisco nella sua persona l'onore di nostra età.*

1747.

## L E T T R E L X X X V I I I .

A M A D A M E D E P O M P A D O U R .

SINCERE et tendre Pompadour,  
 Car je peux vous donner d'avance  
 Ce nom qui rime avec l'amour,  
 Et qui fera bientôt le plus beau nom de France :  
 Ce tokai dont votre excellence  
 Dans Etiole me régala,  
 N'a-t-il pas quelque ressemblance  
 Avec le roi qui le donna ?  
 Il est comme lui, sans mélange ;  
 Il unit, comme lui, la force et la douceur,  
 Plaît aux yeux, enchante le cœur,  
 Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot du roi de Prusse ( qui n'est pas manchot ), derrière son tombereau d'Allemagne qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, surtout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau.

*Du Fresny* a dit, dans une chançon, que les rois ne se faisaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble : il se trompe. *François I* avait soupé avec *Charles-Quint*, et vous savez ce qui s'enfuit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'*Auguste* avait fait cent soupers avec *Antoine*. Non, Madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié, &c.

A M. LE COMTE ALGAROTTI. 189

LETTRE LXXXIX. 1747.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril.

**V**ous que le ciel en sa bonté  
Dans un pays libre a fait naître,  
Vous qui dans la Saxe arrêté,  
Par plus d'un doux lien peut-être,  
Avez su vous choisir un maître  
Préférable à la liberté ;

Così scrivo al mio *Pollione* veneto , al mio carissimo ed illustrissimo amico , e così faranno stampate queste bagatellucce se fate loro mai l'onore di mandarle ai torchi del *Walther* , *si aliquid putas nostras nugae esse*. Veramente nè queste ciancie , nè Pandora , nè il volume à voi indirizzati non vagliano otto scudi ; ma carissimo signore , un così esorbitante prezzo è una violazione manifesta *juris gentium*. Il nostro intendente delle lettere , e dei postegliani , il signor di *la Reiniere* , fermier général des postes de France , par le moyen duquel *one walks at sight from a pole to another* , aveva per certo munito di suo sigillo , ed onorato della bella parola *franco* il tedioso e grave piego. E chi non sa quanto rispetto si debba portare al nome di *la Reiniere* , ad un uomo , chi è il più ricco , ed il più cortese de tous les fermiers généraux ? mà giacchè al dispetto della sua cortesia , e della stretta amicizia , che corre fra le due corti , i signori



— della posta di Dresda ci hanno ufati come nemici ,  
 1747. tocca il librajo *Walther* di pagare gli otto scudi , e  
 gliene terrò conto. Per tutti i fanti , non burlate ,  
 quando mi dite , che le cose mie vi vengono molto  
 care. Manderò quanto prima il tomo della *Henriade*  
 pe'l primo corriere.

Farewell great and amiable man. They say you  
 go to Padua. You should take your way Through  
 France. *Emily* should be very glad to see you , and  
 i should be in extasy , &c.

## L E T T R E X C.

## A MADAME DE POMPADOUR.

Avril.

QUAND César , ce héros charmant ,  
 De qui Rome était idolâtre ,  
 Battait le Belge ou l'Allemand ,  
 On en faisait son compliment  
 A la divine Cléopâtre.

Ce héros des amans ainsi que des guerriers ,  
 Unissait le myrte aux lauriers ;  
 Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère .  
 Et depuis quelque temps j'en fais bien plus de cas  
 Que des lauriers sanglans du fier dieu des combats ,  
 Et que des myrtes de Cythère.

Je suis persuadé , Madame , que du temps de ce  
*César* , il n'y avait point de frondeur janséniste  
 qui osât censurer ce qui doit faire le charme de

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS. 191

tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbécilles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle ; c'est comme bon citoyen, et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Etiole ou à Brunoy ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je suis avec respect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre esprit, le très-, &c.

L E T T R E X C I.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Versailles, le 7 août.

M O N S I E U R ,

LA lettre aimable dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir et bien des regrets ; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signait le bonheur de la France ; j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux ;

— mais vous, Monsieur, avouez que vous êtes aussi  
1747. heureux que vous le méritez.

Qu'il est doux d'être ambassadeur  
Dans le palais de la candeur !  
On dit, et même avec justice,  
Que vos pareils ailleurs ont eu  
Tant soit peu besoin d'artifice ;  
Mais ils traitaient avec le vice,  
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez  
quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour  
Qui des deux rois tient mieux sa cour,  
Quel est le plus doux, le plus juste,  
Et qui fait naître plus d'amour,  
Ou de Louis quinze ou d'Auguste ;  
C'est un grand point très-contesté.  
Ce problème pourrait confondre  
La plus fine sagacité ;  
Et je donne à votre équité  
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile  
de savoir au juste la vérité dans ce monde ; et puis,  
Monsieur, les personnes qui la savent le mieux,  
sont toujours celles qui la disent le moins. Par  
exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des  
trois princesses que la reine de Pologne a données  
à la France, à Naples et à Munich, pourront-ils  
jamais

jamais dire laquelle des trois nations est la plus  
heureuse? ————— 1747.

Que même on demande à la reine,  
Quel plus beau présent elle a fait,  
Et quel fut son plus grand bienfait,  
On la rendra fort incertaine.  
Mais si de moi l'on veut savoir,  
Qui des trois peuples doit avoir  
La plus tendre reconnaissance,  
Et nourrir le plus doux espoir,  
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monseigneur le dauphin avec madame  
la dauphine, je me souviens de *Psyché*, et je songe  
que *Psyché* avait deux sœurs :

Chacune des deux était belle,  
Tenait une brillante cour,  
Eut un mari jeune et fidelle ;  
*Psyché* seule époufa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, Monsieur, un moyen  
de finir cette dispute, dans laquelle *Pâris* aurait coupé  
sa pomme en trois.

Je fais d'avis que l'on préfère  
Celle qui le plus promptement  
Saura donner un bel enfant  
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, Monsieur, que sans être politique  
j'ai l'esprit conciliant : je compte bien vous faire  
ma cour avec de tels sentimens ; et de plus vous

*Lettres en vers, &c.*

N

— pouvez être sûr qu'on est très-disposé à Versailles  
1747. à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Breda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je ferais très-flatté, Monsieur, si mes sentimens respectueux pour M. le comte de *Brüll* lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs Majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous ferez obéi avec zèle.

## L E T T R E X C I I.

A M. DE CIDEVILLE.

2 janvier.

— LES rois ne me font rien, mon bonheur ne se fonde  
1748. Que sur cette amitié dont vous sentez le prix.  
Mais, hélas, Cideville, il est dans ce bas monde  
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voye guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour, et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces; et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets entre *Montcrif*

et d'*Arboulin*. Mais, mon cher *Cideville*, tout l'éclat dont brille *Montcrif*, ne m'a point séduit. Les talens ne rendent point heureux, surtout quand on est malade; ils sont comme une jolie dame dont les galans s'amuse, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui fait son destin? Nous sommes, dans cette vie, des marionnettes que *Brioché* mène et conduit sans qu'elles s'en doutent.

On dit que vous revenez incessamment. Dieu veuille que je profite de votre séjour à Paris un peu plus que l'année passée; en vérité, nous sommes faits pour vivre ensemble. Il est ridicule que nous ne fassions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame du *Châtelet-Newton* vous fait mille complimens.

1748.

## L E T T R E X C I I I .

A M. LE PRESIDENT HENault.

De Lunéville, février.

J'AI vu ce falon magnifique ,  
Moitié turc et moitié chinois ,  
Où le goût moderne et l'antique ,  
Sans se nuire, ont uni leurs lois.  
Mais le vieillard qui tout consume  
Détruira ces beaux monumens ,  
Et ceux qu'éleva votre plume  
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, Monsieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre absence près, l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des novellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très-fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée : on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole est ennuyeux. Je conçois bien que, si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtement le plus sévère; mais en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchans vers à une autre princesse très-aimable, qui tient sa cour à quelques quatre cents lieues

A M. LE PRESIDENT HENAULT. 197

d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la nécessité de cultiver son esprit, je lui avais dit : 1748.

On croirait que le jeu console ,  
Mais l'ennui vient à pas comptés  
S'asseoir entre des majestés ,  
A la table d'un cavagnole.

Car il faut favoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Versailles; au reste, Monsieur, si la reine s'applique cette fatire, je vous supplie de lui dire qu'elle a très-grande raison.

Un esprit fin, juste et folide ,  
Un cœur où la vertu réside ,  
Animé d'un céleste feu ,  
Modèle du siècle où nous sommes ,  
Occupé des grandeurs de Dieu ,  
Et du soin du bonheur des hommes ,  
Peut fort bien s'ennuyer au jeu :  
Et même son illustre père ,  
Des Polonais tant regretté ,  
Aux Lorrains ayant l'art de plaire ,  
Et qui fait ma félicité ,  
Pourrait dire avec vérité  
Que le jeu ne l'amuse guère.

Ainsi, dussé-je être coupable de lèse-Majesté ou de lèse-cavagnole, je soutiendrai très-hardiment qu'une reine de France peut très-bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaisent point du tout. Il y a quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné servir



— 1748. auprès de la reine par des menfonges officieux ; mais vous, Monsieur, qui êtes malin et mal-fessant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis diffimuler ; ce font des esprits mal-fesans et méchans comme le vôtre, qu'il faut employer quand on veut faire des tracasseries à la cour : j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de *Luynes*.

## L E T T R E X C I V.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Loisey, près de Bar, 24 décembre.

**J**E ne suis plus qu'un profateur bien mince,  
Singe de Pline, orateur de province,  
Louant tout haut mon roi qui n'en fait rien,  
Et négligeant, pour ennuyer un prince,  
Un sage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous cafanier, dans un séjour champêtre,  
Pour des Philis vous me quittez peut-être.  
L'amour encor vous fait sentir ses coups.  
Heureux qui peut tromper des infidelles !  
C'est votre lot. Vous courtisez des belles,  
Et moi des rois : j'ai bien plus tort que vous.

Il est vrai, mon cher *Cideville*, que ma main est devenue bien paresseuse d'écrire, mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je suis devenu courtisan par hasard ; mais je n'ai pas cessé

de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé l'histoire de cette maudite guerre, qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très-glorieuse, puisqu'elle assure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : Approuvera-t-il cet endroit ? y trouvera-t-il des vérités qui puissent être bien reçues ? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu ? Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner Sémiramis, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de *Richelieu* que sous le consulat du duc de *Fleuri*. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas grecs; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

1749.

## L E T T R E X C V .

A M. D' A R G E T ,

SECRETARE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE. (1)

Cirey, le 29 juin.

O gens profonds et délicats ,  
 Lumières de l'académie ,  
 Chacun prend de vos almanachs.  
 Vous donnez des certificats  
 Sur le beau temps et sur la pluie ;  
 Mais il me faut un autre foin ,  
 Et ma figure aurait besoin  
 D'un bon certificat de vie.  
 Chez vous tout brille , tout fleurit ;  
 Tout vous y plaît , je dois le croire ;  
 Je me doute bien qu'on chérit  
 Les climats dont on fait la gloire.  
 Vous et Frédéric votre appui ,  
 Que j'appelle toujours grand homme  
 Quand je ne parle pas à lui ,  
 Ce roi , ce Trajan d'aujourd'hui ,  
 Plus gai que le Trajan de Rome ,  
 Ce roi dont je fus tant épris ,  
 Et vous , très-graves personnages ,

(1) M. d'Argel et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de Voltaire, par ordre du roi de Prusse, des certificats en prose et en vers sur la beauté du climat de Berlin.

Qui passez pour les favoris ,  
 Et pour heureux autant que sages ;  
 Vous , dis-je , et Frédéric le grand ,  
 Vous , vos talens et son génie ,  
 Vous feriez un pays charmant  
 Des glaces de la Laponie.  
 Vous auriez beau certifier  
 Qu'on voit mûrir dans vos contrées  
 De Bacchus les grappes dorées  
 Tout aussi-bien que le laurier ,  
 De ma part je vous certifie  
 Que le devoir et l'amitié ,  
 Qui depuis vingt ans m'ont lié ,  
 Me retiennent près d'Emilie.

Cette Emilie incessamment  
 Doit accoucher d'un gros enfant  
 Et d'un bien plus gros commentaire ;  
 Je veux voir cette double affaire ;  
 Je les entends très-faiblement :  
 Mais , Messieurs , ne voit-on donc faire  
 Que les choses que l'on entend ?

Vous m'avouerez , mon cher Monsieur , que si vous  
 avez eu quelques beaux jours au commencement de  
 mai , vous avez payé depuis un peu cher cette faveur  
 passagère. Mes plus beaux jours seront en automne.  
 Je viendrai dans votre charmante cour , si je suis en  
 vie : c'est un tour de force dans l'état où je suis ;  
 mais que ne fait-on pas pour voir *Frédéric le grand*  
 et les hommes qu'il rassemble auprès de lui !

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

1749.

## L E T T R E X C V I.

A M. D E S T O U C H E S.

A Paris.

**A**UTEUR folide , ingénieux ,  
 Qui du théâtre êtes le maître ,  
 Vous qui fites le Glorieux ,  
 Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :  
 Je le ferai , j'en fuis tenté ,  
 Si mardi ma table s'honore  
 D'un convive si fouhaité ;  
 Mais je fentirai plus encore  
 De plaifir que de vanité.

Venez donc , mon illuftre ami , mardi à trois heures ; vous trouverez quelques académiciens nos confrères ; mais vous n'en trouverez point qui foit plus votre partifan et votre ami que moi. Madame *Denis* difpute avec moi , je l'avoue , à qui vous eftime davantage : venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle ? Vous nous donneriez les prémices des plaifirs que le public attend. L'abbé *du Rénel* ne va point aux fpectacles , et il eft très-bon juge : ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous : et moi qui vous ai facrifié *Orefte* de fi bon cœur ; moi qui , depuis fi long-temps , fuis votre enthoufiafte déclaré , ne mérité-je rien ? A mardi , à trois heures , mon cher *Térence*.

L E T T R E X C V I I .

1750.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

**J**E vous renvoie, Monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur le champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné : il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (1); il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires. Il est unique dans l'état où la personne respectable, dont je tais le nom, est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

(1) Tragédie en vers français que la princesse de Saxe, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de Voltaire pour l'examiner et lui en dire son sentiment.

---

1750.

Quels talens divers elle allie !  
Comme elle charme tour à tour,  
Tantôt les dieux de ce séjour,  
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome la première cité,  
Et Paris au moins la seconde,  
Ont dit dans leur rivalité :  
Son esprit, comme sa beauté,  
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba  
Certaine reine un peu savante,  
Devers Salomon voyagea,  
Et s'en retourna fort contente :

Mais s'il était un Salomon,  
Je fais ce que ferait le sage ;  
Il ferait à Drefde un voyage,  
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles  
Qui soumettent à leurs appas  
Le cœur, les yeux et les oreilles,  
Le sage ne reviendrait pas.

## L E T T R E X C V I I I.

1750.

A M. D'ARNAUD.

A Paris, 19 mai.

V o u s voilà donc , mon cher enfant ,  
 Dans votre gloire de *niquée* ,  
 Près du bel esprit triomphant ,  
 Par qui Minerve heureusement  
 Ainsi que Mars est invoquée ;  
 Et que l'Autriche provoquée ,  
 Admire encore en enrageant ;  
 Quant à notre muse attaquée  
 Par maint rimailleur indigent ,  
 Dont la cervelle est détraquée ,  
 Cette canaille assurément  
 Du public est peu remarquée.  
 Que le seul Frédéric le grand  
 Tienne votre vue appliquée ;  
 Si l'Envie est un peu piquée  
 Contre votre bonheur présent ,  
 Laissons sa rage suffoquée ,  
 Honteuse , impuissante et moquée ,  
 Se débattre inutilement.  
 Une belle est-elle choquée  
 Par le propos impertinent  
 De quelque vieille requinquée ?  
 Elle en rit : j'en dois faire autant.

Qu'importe , mon cher d'*Arnaud* , que ce soit ou  
*Mouhi* ou *Fréron* qui fasse la *Bigarrure* , le *Réservoir* ,



1750. — le *Glaneur*, et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci ? Les Allemands et les Hollandais font bien bons de lire ces fadaïses. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie de madame *Denis*. C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme, comme vous, peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois ;

Mais un vieillard fait pour souffrir,  
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,  
Se cache, et ne saurait servir  
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que *Frédéric le grand* qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires et madame *Denis* ; et je viendrais en bonnet de nuit voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé *Nollet* par une espèce de maître-d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route : il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* a des vapeurs ; je mettrais les miennes avec les fiennes. On dit que *M. d'Arget* n'est pas encore consolé ; ma tristesse n'irait pas mal

avec sa douleur. Je me remettrais à la physique —  
avec M. de *Maupertuis* ; je cultiverais l'italien avec 1750.  
M. *Algarotti* ; je m'égayerais avec vous ; mais que  
ferais-je avec le roi ?

Hélas ! quelle étrange folie  
D'aller au gourmet le plus fin  
Présenter tristement la lie  
Et les restes de mon vieux vin !

Un danseur avec des béquilles  
Dans les bals se présente peu ;  
La Pâris veut de jeunes filles ;  
Les vieilles font au coin du feu.  
J'y fuis ; et j'en enrage. — Adieu.

1750.

## L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam , ce 24 juillet.

MES divins anges, je vous salue du ciel de Berlin. J'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureusement ni la duchesse de *Clèves* ni le duc de *Nemours* n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poète, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de *Platon*, société et liberté ! Qui le croirait ? Tout cela pourtant est très-vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu *Salomon* dans sa gloire ; mais il faut vivre auprès de vous avec M. de *Choiseul* et M. l'abbé de *Chauvelin*. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux, qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends *Frédéric le grand*. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le  
maréchal

maréchal de *Saxe*. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros. 1750.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre ;  
 Timide , embarrassé , j'ose à peine en jouir.  
 Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir ,  
 S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre ?

Mais dans quel lit couchez-vous , vous autres ? Est-ce auprès du bois de Boulogne , est-ce à Plombières ? est-ce à Paris ? Madame d'*Argental* a-t-elle eu besoin des eaux ? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de favoir. On m'a mandé que l'esprit et le sentiment de madame de *Graffigny* avaient réussi. Ma troupe a joué chez moi Jules-César. Mais je ne fais point ce que font mes anges : j'ai attendu pour leur écrire que je fusse un peu stable , et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu , mes anges ; mon *Frédéric le Grand* fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon temps et mon ame. La caverne d'*Euripide* vaut mieux pour faire une tragédie , que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaisirs font les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez - moi tous des bontés qui me feront adorer votre société , et chérir *poëmata tragica et omnes has nugas* , jusqu'au dernier moment de ma vie.

---

1750.

## L E T T R E C.

A MADAME DE POMPADOUR,

*Qui avait prié M. de Voltaire de présenter ses respects au  
roi de Prusse.*

A Potsdam , le 20 d'auguste.

**D**ANS ces lieux jadis peu connus ,  
Beaux lieux aujourd'hui devenus ,  
Dignes d'éternelle mémoire ,  
Au favori de la victoire  
Vos complimens font parvenus :  
Vos myrtes font dans cet asile  
Avec les lauriers confondus :  
J'ai l'honneur , de la part d'Achille ,  
De rendre grâces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même , Madame , vous  
auriez de plus jolis vers , car il en fait aussi aisément  
qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer  
Dans la guerre et dans les alarmes ,  
L'un est digne de soupiner  
Pour vos vertus et pour vos charmes ,  
Et l'autre de les célébrer.

A S. A. R. M A D A M E

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

M A D A M E,

J'AI eu la consolation de voir ici *M. Esourleman*, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre Altesse royale. Il m'a assuré, Madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes regrets et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation : il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre Altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le fait pas, Madame? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai que des zéphirs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre Altesse royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière :

A sa jupe courte et légère,  
 A son pourpoint, à son collet,  
 Au chapeau garni d'un plumet,  
 Au ruban ponceau qui pendait

—  
1750.

Et par devant et par derrière,  
 A sa mine galante et fière  
 D'amazone et d'aventurière,  
 A ce nez de consul romain,  
 A ce front altier d'héroïne,  
 A ce grand œil tendre et hautain,  
 Moins beau que le vôtre, et moins fin  
 Soudain je reconnus Christine :  
 Christine des arts le soutien,  
 Christine qui céda pour rien  
 Et son royaume et votre Eglise,  
 Qui connut tout et ne crut rien,  
 Que le saint père canonise,  
 Que damne le luthérien,  
 Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne faisais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre Altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance et la gloire de l'Etat. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné  
 Les cœurs et les esprits de la patrie entière ;  
 Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,  
 Christine aurait toujours régné.  
 Il est beau de quitter l'autorité suprême ;  
 Il est encor plus beau d'en soutenir le poids.

Je cessai de régner pouvant donner des lois :

Ulric règne fans diadème.

Je descendis pour m'élever ;

Je recherchais la gloire , et son cœur la mérite.

J'étonnai l'univers qu'elle a su captiver.

On a pu m'admirer , mais il faut qu'on l'imite.

1750.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour à votre Altesse royale dans ce beau palais que M. *Esourleman* vous fait bâtir : *Descartes* vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous pas le voyage?

Ah ! lui dis-je, belle immortelle,

*Descartes*, ce rêveur dont on fut si jaloux,

Mourut de froid auprès de vous,

Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être, Madame, que je rêve toujours en parlant à votre Altesse royale, et que mon second rêve ne vaut pas le premier (1). Il est bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteste que je ferai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond respect, &c.

(1) Voyez les Poésies mêlées, volume de Contes, &c.



1751.

## L E T T R E C I I.

A M A D A M E D E N I S.

A Potsdam , le 20 septembre.

**V**OICI une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Il est juste que vous ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de *Malesherbes* eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui étant presque toujours très-infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître *Louis XIV* et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau fera couvert des odes de nos poètes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre-humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre  
 D'un héros adoré de nous,  
 Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre  
 Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

A M. DE LA CONDAMINE.

Potfdam , 3 avril.

**G**RAND merci , cher la Condamine ,  
Du beau présent de l'équateur ,  
Et de votre lettre badine  
Jointe à la profonde doctrine  
De votre esprit calculateur.  
Eh bien ! vous avez vu l'Afrique ,  
Constantinople , l'Amérique :  
Tous vos pas ont été perdus.  
Voulez-vous faire enfin fortune ?  
Hélas ! il ne vous reste plus  
Qu'à faire un voyage à la lune.  
On dit qu'on trouve en son pourpris  
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes :  
Les services rendus aux hommes ,  
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais , mon cher arpenteur des astres , vous envoyer l'histoire terrestre de *Louis XIV* , mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur , et de la mienne trop d'omissions et trop de péchés de commissions.

—  
1752. Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées, et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie ; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé avec *Astolphe* et *S<sup>t</sup> Jean* pour trouver le fruit de mes peines ; c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fussé-je dans la lune.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam , 29 avril.

**E**H ! morbleu , c'est dans le pourpris  
 Du brillant palais de la Lune ,  
 Non dans le benoît Paradis  
 Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'est ce que dit l'*Arioste* , l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre ? Eh bien ! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique *Francheville* , mon éditeur , en a fait bien d'autres , et moi aussi ; mais , mon cher cosmopolite , ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène ; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau , ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient , et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là , que d'y aller. Mais quoique M. de *Pontis* eût pris Carthagène en-deçà de la ligne , cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques ; mais il y a bien plus de fautes que vous n'avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition , qui n'est qu'un essai très-informe , n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs

— font tombés les *Lamartinière*, les *Réboulet* et les *tutti-*  
1752, *quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je  
me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins  
sur le maréchal de *la Feuillade*. Je tiens l'anecdote  
de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La  
seconde édition vaudra mieux, et surtout le catalo-  
gue des écrivains qui, beaucoup plus complet et  
beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser.  
Je l'avais dicté pour grossir le second tome, qui était  
trop mince; mais je le compose à présent pour le  
rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher *la*  
*Condamine*, à me faire des observations, vous voilà  
engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de  
tout, je vous en supplie; je fais fort bien qu'il n'y  
a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne fais  
comment on y en trouve dans l'édition de mon con-  
seiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je  
vous dirai, *et ignorantias meas ne memineras*. Votre  
livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a  
pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous  
en tiriez autant d'avantage que de gloire; je ne suis  
pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis  
surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas tou-  
jours pour vous la plus parfaite estime et la plus  
tendre amitié.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, 9 juillet.

**M**ON cher et ancien ami, quoique chat échaudé ait la réputation de craindre l'eau froide, cependant j'ai risqué l'eau chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières. Vous savez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de *Corneille*, et dans les bras de mon cher *Cideville*; mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes désirs. J'ai au moins auprès de moi à présent une nièce qui me console, en me parlant de vous. Nous ne faisons point de châteaux en Espagne, mais nous en faisons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poème de l'agriculture. C'était à vous à le faire et à dire :

*O fortunatos nimium, sua nam bona noscunt !*

Pour moi je dis : *Nos dulcia linquimus arva*; mais ne me dites point de mal des livres de dom *Calmet*.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles ;  
 Il faut des passe-temps de toutes les façons,  
 Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,  
 Quoiqu'on adore les Virgiles.

1754. D'ailleurs il y a cent personnes qui lisent l'histoire, pour une qui lit les vers. Le goût de la poésie est le partage du petit nombre des élus. Nous sommes un petit troupeau, et encore est-il dispersé. Et puis je ne fais si à mon âge il me fierait encore de chanter. Il me semble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter *deserti ad Strymonis undam?*

Enfin, je me suis vu contraint de songer sérieusement à cette histoire générale, dont on a imprimé des fragmens si indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et qui méritait tous mes soins. Ce n'était pas les sèches annales de l'Empire; c'était le tableau des siècles, c'était l'histoire de l'esprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un *Bossuet*. J'aurai au moins la vérité d'un de *Thou*. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts; et l'histoire est la partie des belles-lettres qui a le plus de partisans dans tous les pays.

Les fruits des rives du Permesse  
 Ne croissent que dans le printemps;  
 D'Apollon les trésors brillans  
 Sont le charme de la jeunesse;  
 Et la froide et triste vieillesse  
 N'est faite que pour le bon sens.

Adieu, mon cher ami, je vous aime bien plus que la poésie. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

L E T T R E C V I.

1755.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac , 26 février.

QUELLE lubie vous a pris , monsieur le Duc !  
Je ne parle pas d'être philosophe à la cour , c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très-capable.  
Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs ; vous êtes très - digne de bien nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un hermite des bords du lac de Genève , et de vous imaginer que

Dans ma vieilleffe languissante ,  
La lueur faible et tremblante  
D'un feu prêt à se consumer  
Pourrait encor se ranimer  
A la lumière étincelante  
De cette jeunesse brillante  
Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un fuisse , dans la vie charmante que vous menez ?

Les matins on vous voit paraître  
Dans la meute des chiens courans,



---

1755.

Et dans celle des courtifans ,  
Tous bons serviteurs de leur maître ;  
Avec grand bruit vous le suivez  
Pour mieux vous éviter vous-même,  
Et le soir vous vous retrouvez.  
Votre bonheur doit être extrême  
Alors qu'avec vous vous vivez.  
A vos beaux festins vous avez  
Une troupe leste et choisie  
D'esprits comme vous cultivés ,  
Gens dont les goûts non dépravés ,  
En vins , en prose , en poésie ,  
Sont de bons gourmets approuvés ;  
Et par qui tout bas sont bravés  
Préjugés de théologie.  
Dans ce bonheur vous enclavez ,  
Une fille jeune et jolie ,  
Par vos soins encore embellie ,  
Qu'à votre gré vous captivez ;  
Et qui dit , comme vous savez ,  
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle est donc votre fantaisie ,  
Lorsque dans le rapide cours  
D'une carrière si remplie ,  
Vous prétendez avoir recours  
A quelque mienne rapsodie !  
N'allez pas mêler , je vous prie ,  
Dans vos soupers , dans vos amours ,  
Ma piquette à votre ambrosie ;  
Ah ! toute ma philosophie  
Vaut-elle un soir de vos beaux jours ?

Tout ce que je peux faire, c'est de vous imiter —  
très-humblement et de très-loin; non pas en rois, 1755.  
non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite.  
Je saluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de  
Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés  
à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenê-  
tres, à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin;  
je dirai à nos grosses truites que j'ai été aimé de  
celui à qui on a donné le nom de *Brochet* que por-  
tait le grand protecteur de *Voiture*. Comptez, monsieur  
le Duc, que vous avez rappelé en moi un sou-  
venir bien respectueux et bien tendre. La compagne  
de ma retraite partage les sentimens que je con-  
serverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme  
moi soit toujours en état d'avoir l'honneur de  
vous écrire.

J'enverrai mon billet de confession à M. l'abbé de  
*Voisenon*, évêque de Montrouge.

1755.

## L E T T R E C V I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Genève, le 19 septembre.

**O**UI, ma muse est trop libertine,  
 Elle a trop changé d'horizon;  
 Elle a voyagé sans raison  
 Du Pérou jusques à la Chine.  
 Je n'ai jamais pu limiter  
 L'effor de cette vagabonde;  
 J'ai plus mal fait de l'imiter:  
 J'ai, comme elle, couru le monde.  
 Les girouettes ne tournent plus,  
 Lorsque la rouille les arrête:  
 Après cent travaux superflus,  
 Il en est ainsi de ma tête.  
 Je suis fixé, je suis lié,  
 Mais par la plus tendre amitié,  
 Mais dans l'heureuse indépendance,  
 Dans la tranquille jouissance  
 De la fortune et de la paix,  
 Ne pouvant regretter la France,  
 Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu-près mon fort, mon cher et ancien ami; je ne lui pardonne pas de nous avoir presque toujours séparés, et je suis très-affligé si nous avons l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre, vous sur les bords de la Seine, et moi sur ceux de mon lac.

J'ai

J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions de la vie, mais non pas aux consolations solides qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame *Denis* me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle, mon jardin ferait pour moi un vilain désert, et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie dont vous me parlez (1). Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous, et on voit seulement les défauts de son ouvrage qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis : *Solve senescentem*. Je me le dis aujourd'hui, et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi ? Je ne répons bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie.

(1) *L'orphelin de la Chine.*

1756.

## L E T T R E C V I I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Monrion , près de Laufane , 19 février.

L'ONCLE et la nièce font mille complimens aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre ; ils envoient à M. l'abbé *du Renel* ce petit sermon qui leur est tombé entre les mains , et qui pourra les amuser ce carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé *du Renel* et M. de *Cideville* feront encore plus persuadés de l'attachement des deux hermites que de leur dévotion.

Brifons ma lyre et ma trompette ;  
 Laiffons les héros et les rois ;  
 Je ne veux chanter qu'Henriette,  
 Qu'elle feule anime ma voix.  
 Mufes, déformais pour écrire ,  
 Je n'ai befoin que de mon cœur ;  
 Mais vous jufitifirez l'auteur ,  
 Si l'indifcret ose en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'Alteffe  
 S'offense des plus tendres foins ?  
 Faut-il , parce qu'elle est princesse ,  
 Que qui la voit l'en aime moins ?  
 Etait-ce un crime volontaire  
 Que de fe rendre à tant d'appas ?  
 Mon droit d'aimer ne vient-il pas  
 D'où lui venait celui de plaire ?

Quand on voit l'aimable Henriette  
L'indifférence disparaît ;  
Quelque respect qui nous arrête,  
Est-on maître de son secret ?  
Les égards que le rang impose  
N'étouffent point le sentiment.  
Ils font qu'on l'exprime autrement,  
Et ne changent rien à la chose.

1756.

L E T T R E C I X.

A M. T R O N C H I N.

Aux Délices, 18 avril.

**D**EPUIS que vous m'avez quitté,  
Je retombe dans ma souffrance ;  
Mais je m'immole avec gaité,  
Quand vous affurez la santé  
Aux petits-fils des rois de France.

Votre absence, mon cher *Esculape*, ne me coûte  
que la perte d'une santé faible et inutile au monde.  
Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur  
cœur quelque chose de plus à leurs princes.

M. le duc d'*Orléans* et vous, vous serez tous deux  
bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles,  
Il en est de bien dangereux ;  
Il fallait, pour triompher d'eux,  
Un père, un héros courageux,

—  
1756.

Secondé de vos mains habiles.  
Autrefois à ma nation  
J'ofai parler , dans mon jeune âge ,  
De cette inoculation  
Dont grâce à vous on fait usage :  
On la traita de vision ;  
On la reçut avec outrage ,  
Tout ainsi que l'attraction.  
J'étais un trop faible interprète  
De ce vrai qu'on prit pour erreur ,  
Et je n'ai jamais eu l'honneur  
De passer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, difait-on,  
Des vérités de l'Angleterre ?  
Peut-il se trouver rien de bon  
Chez des gens qui nous font la guerre ?  
Français , il fallait consulter  
Ces Anglais qu'il vous faut combattre :  
Rougit-on de les imiter  
Quand on a si bien su les battre ?  
Egalement à tous les yeux  
Le dieu du jour doit sa carrière ;  
La vérité doit sa lumière  
A tous les temps , à tous les lieux  
Recevons sa clarté chérie ,  
Et fans songer quelle est la main  
Qui la présente au genre-humain ,  
Que l'univers foit sa patrie.

Une vieille duchesse anglaise aïma mieux autrefois  
mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina ,  
parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des*

*jesuites*. Beaucoup de dames jansénistes seraient très-fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais , Dieu merci , messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte. — 1756.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là , et revenez ensuite dans le vôtre. Imitiez *Hippocrate* qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfans me sont venus voir aujourd'hui ; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de *Labat* , si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.



---

1756.

## L E T T R E C X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet.

**M**ON héros, je vais aussi brûler de la poudre ; mais je tirerai moins de fusées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plutôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connusse l'avenir, et que vous en disposassiez si bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'est plus aux Anacréons  
De chanter avec vous à table ;  
La mollesse de leurs chansons  
N'aurait plus rien de convenable  
A vos illustres actions.  
Il n'appartient plus qu'aux Pindares  
De suivre vos fiers compagnons  
Aux assauts de cent bastions ,  
Devers les îles Baléares.  
J'attends leurs sublimes écrits ,  
Et s'il est vrai , comme il peut l'être ,  
Qu'il soit parmi vos beaux esprits  
Peu de Pindares dans Paris ,  
Vos succès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré  
Vit long-temps avec patience

L'attentat inconfidéré  
 D'un peuple un peu trop enivré  
 De sa maritime puissance :  
 Qu'on a sagement préparé  
 La plus légitime vengeance ;  
 Et qu'enfin l'honneur de la France  
 Par vos exploits est assuré.  
 Mais pour moi dans ma décadence,  
 Faible et sans voix , je me tairai ;  
 Jamais je ne me mêlerai  
 De ces querelles passagères.  
 Je fais qu'aux marins d'Albion  
 Vous reprochez , avec raison ,  
 Quelques procédés de corsaires :  
 Ce ne font pas là mes affaires.  
 Milton , Pope , Swift , Addison ,  
 Ce sage Lock , ce grand Newton ,  
 Sont toujours mes dieux tutélaires.  
 Deux peuples en valeur égaux  
 Dans tous les temps seront rivaux ,  
 Mais les philosophes font frères.

Vos ministres par leurs traités  
 Ont assujetti la fortune :  
 Vos vaisseaux , de héros montés ,  
 Ont battu les fils de Neptune :  
 Une prudence peu commune  
 A conduit vos prospérités ;  
 Mais la politique et les armes  
 Ne font pas mes félicités.  
 Croyez qu'il est encor des charmes  
 Sous les berceaux que j'ai plantés.

---

 1756.

Je vis en paix , peut-être en fage ,  
 Entre ma vigne et mes figuiers.  
 Pour embellir mon hermitage ,  
 Envoyez-moi de vos lauriers ,  
 Je dormirai sous leur ombrage.

## L E T T R E C X I.

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

*Grand-mâitre de la maison de madame la margrave de Bareith.*

**I**L n'est chère que de vilain , monfieur le Grand-  
 maître. Vous écrivez rarement ; mais auffi , quand  
 vous vous y mettez , vous écrivez des lettres char-  
 mantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de  
 jolis vers ; les talens ne fe rouillent point auprès de  
 votre adorable princeffe.

Pour moi , dans la retraite où la raifon m'attire ,  
 Je goûte en paix la liberté ;  
 Cette fage divinité

Que tout mortel , ou regrette , ou défire ,  
 Fait ici ma félicité.

Indépendant , heureux au fein de l'abondance ,  
 Et dans les bras de l'amitié ,

Je ne puis regretter ni Berlin ni la France ;  
 Et je regarde avec pitié

Les traités frauduleux , la fourde inimitié  
 Et les fureurs de la vengeance.

Mes vins , mes fruits , mes fleurs , ces campagnes , ces eaux ,

Mes fertiles vergers et mes rians berceaux ,  
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple , 1756.  
Mes pénates brillans , fermés aux envieux ,  
    Voilà mes rois , voilà mes Dieux :  
Je n'ai point d'autre cour , je n'ai point d'autre temple.  
    Loin des courtifans dangereux ,  
    Loin des fanatiques affreux ,  
L'étude me soutient , la raison m'illumine ;  
Je dis ce que je pense et fais ce que je veux.  
    Mais vous êtes bien plus heureux ,  
    Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son Altesse royale , qui est presque aussi malade que moi , mais qui est presque aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon hermitage des Délices , où nous avons bu à votre fanté. Madame *Denis* , la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse , vous aime toujours , et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur et de son Altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme , quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés , quoi qu'il soit arrivé. Comptez , Monsieur , sur ma tendre amitié et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

*Le Suisse V...*

1756.

## L E T T R E C X I I.

A M. D E C H E N E V I E R E S.

**G**RAND merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale. (1)

Vous possédez la langue de Cythère ;  
 Si vos beaux faits égalent votre voix ,  
 Vous êtes maître en l'art divin de plaire.  
 En fait d'amour , il faut parler et faire.  
 Ce dieu fripon ressemble assez aux rois :  
 Les bien servir n'est pas petite affaire.  
 Hélas ! il est plus aisé mille fois  
 De les chanter que de les fatiguer.

Il se peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le service de *Mifis* (2) , que vous en avez pour faire de jolis vers : en ce cas je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéressante, je vous prie de m'en faire part, quoiqu'en prose. Je vais faire lire *Mifis* à madame *Denis* la paresseuse, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

(1) Il avait envoyé son ballet de *Mifis et Glaucé* à M. de Voltaire.

(2) L'Amour est déguisé sous le nom de *Mifis* dans ce ballet.

A MESSIEURS DESMAHIS ET DE MARGENCI.

A I N S I Bachaumont et Chapelle  
 Ecrivirent dans le bon temps ;  
 Et leurs simples amufemens  
 Ont rendu leur gloire immortelle ;  
 Occupés d'un heureux loisir ,  
 Eloignés de s'en faire accroire ,  
 Ils n'ont cherché que le plaisir ,  
 Et font au temple de mémoire.  
 Vous avez leur art enchanteur  
 D'embellir une bagatelle ;  
 Ils vous ont fervi de modèle ,  
 Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand , au buveur *Brouffin* avec lequel ils s'oupaient ; et vous n'écrivez , Messieurs , qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis, comme *Virgile* commença, par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très jolis vers. Souvenez - vous qu'*Horace* fit un voyage vers Naples où il rencontra ce *Virgile* qui était, disait-il , un très-bon homme.

Je suis bon homme aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris , et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes , qui n'est pas si plaisant que celui d'*Horace* votre devancier.

1756. Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent , il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade , car le roi m'a conservé mon brevet , mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poète vétérân.

*Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.*

Mais j'aime les vers passionnément , quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire , et à vous dire combien je vous estime tous deux.

## L E T T R E C X I V .

A M A D A M E D U B O C A G E ,

P E N D A N T S O N V O Y A G E D ' I T A L I E .

1757. **N**OUVELLE Mufe , aimable Grâce ,  
 Allez au capitole , allez , rapportez-nous  
 Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse ;  
 Si tous deux revivaient , ils chanteraient pour vous ;  
 Et voyant vos beaux yeux et votre poésie ,  
 Tous deux mourraient à vos genoux ,  
 Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, ô Signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chiesa, farà coronata nel campidoglio dalle mani del buono *Benedetto*. Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tragli eretici, quando avrà ricevuto la corona poëtica de i fanti catolici; mà il suo viaggio è tutto per la gloria e nel suo gran volo ella trafcurrà nostri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuosamente la mano che a scritto tante belle cose, e si ricommandano alla sua benignità con ogni ossequio.

Good journey *Milton's* daughter, *Camoen's* sifter.

Comptez, Madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève; mille tendres respects.

## L E T T R E C X V.

A D O M F A U G E R E S,

*Abbé de Senones, neveu et successeur de dom Calmet, qui lui avait demandé des vers pour le portrait de son oncle.*

20 novembre.

**I**L serait difficile, Monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle.

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,  
Son travail assidu perça l'obscurité :

(1) Madame *Denis*.



— Il fit plus ; il les crut avec simplicité ,  
 1757. Et fut , par ses vertus , digne de les entendre.

Il me semble au moins que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom *Calmet* ; mais je ne pourrai jamais célébrer , ainsi que je le voudrais, sa mémoire qui me fera infiniment chère, &c.

## L E T T R E C X V I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le premier septembre.

— **M**ON cher et ancien ami, je reviens dans mes chères  
 1758. Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans lesquels vous ne paraissez pas trop content de Paris ; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de société ? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous savez, mon cher Cideville,  
 Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur,  
 N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.  
 Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans son cœur ;  
 C'est un fort beau secret qu'on cherche d'âge en âge :  
 Le sage fuit des grands le dangereux appui,  
 Il court à la campagne, il y sèche d'ennui :  
 J'en suis bien fâché pour le sage.

Ce n'est pas des sages comme vous que je parle : je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte surtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien qu'on pille presque par-tout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sûreté moi et les miens pour le reste de ma vie. 1758.

Le bon *Horace* dit :

*Det vitam, det opes, animum æquum mihi ipse parabo.*

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'est la vôtre qui le fait de loin. *Excepto quod non simul esset cætera lætus*. Je vous ai souvent regretté, et votre souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame *du Bocage*; vous vous contentez de cueillir les fleurs d'*Anacréon* dans vos jardins; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du *Tasse* au capitolé, *satis beatus unicis Sabinis*.

Adieu, mon cher et ancien ami; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

*P. S.* Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches,

— de filles et d'argent ? Le Canada va donc être entière-  
 1758. ment perdu , le commerce ruiné , la marine anéantie ,  
 tout notre argent enterré en Allemagne ? Je vous  
 trouve très-heureux , mon cher *Cideville* , de posséder  
 la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable ,  
 et vous possédez l'agréable et l'utile.

*Beatus ille qui , procul ridiculis ,  
 Fecunda rura bobus exercet suis !*

## L E T T R E C X V I I .

A M A D Â M E D U B O C A G E .

Aux Délices , 27 décembre.

**I**L est vrai , Madame , qu'un jour , en me promenant  
 dans les tristes campagnes de Berne avec un illustre  
 et excellentissime avoyer de la république ,  
 on avait aposté le graveur de cette république , qui  
 me dessina. Mais comme les armes de nos seigneurs  
 font un ours , il ne crut pas pouvoir mieux faire que  
 de me donner la figure de cet animal. Il me dessina  
 ours , me grava ours. Comment ce beau chef-  
 d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains ? Pour  
 vous , Madame , quand on vous grave , c'est sur les  
 Grâces , c'est sur Minerve qu'on prend son modèle.

Dans ce charmant assemblage ,  
 L'ignorant , le connaisseur ,  
 L'ami , l'amant , l'amateur ,  
 Reconnaissent du Bocage.

Je

Je suis très touché de la mort de *Formont*, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura. 1758.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent, dans une retraite heureuse. Je rends le pain béni dans mes paroisses, je laboure mes champs avec la nouvelle charrue. Je bâtis, *nel gusto italiano*; je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre *Helvétius* aussi ridicule que celui avec lequel on poursuit le *Peuple de Dieu* de ce père *Berruyer*. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*. Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de *Louis XIV* était un étrange siècle. Vous, Madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. du Bocage.

Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

1759.

## L E T T R E C X V I I I .

A M A D A M E

## L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

Aux Délices, 12 janvier.

**L**IBRE d'ambition, de soins et d'esclavage,  
 Des sottises du monde éclairé spectateur,  
 Il se garda bien d'être acteur,  
 Et fut heureux autant que sage.  
 Il fuyait le vain nom d'auteur;  
 Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,  
 Mais il vivra dans votre cœur :  
 C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, Madame, sur le tombeau de notre ami *Formont*, sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne fait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité; c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; mais je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de

l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété : on ne peut plus penser par la poste. 1759.

Je n'écris point au président *Hénault*, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite ; tout autre genre de vie me ferait insupportable. Paris vous est nécessaire ; il me serait mortel ; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne ; mais, Madame, elle ne vous convient pas : il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très-vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages ; mais ma destinée était de finir entre un fenoir, des vaches et des génévois.

Ces Génévois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, Madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre ; elle vous est absolument consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

1759.

## L E T T R E C X I X .

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices , 27 janvier.

TOUT le peuple commentateur  
 Va fixer ses regards avides  
 Sur le grave compilateur  
 De l'histoire des Néréides ;  
 Mais si notre excellent auteur  
 Voulait nous donner sur nos belles  
 Des mémoires un peu fidelles ,  
 Il plairait plus à son lecteur ;  
 Près d'elles il est en faveur ,  
 Et *magna pars* de leur histoire ;  
 Mais c'est un modeste vainqueur  
 Qui ne parle point de sa gloire.

Il *Pascali* è un traditore comme tutti j libraj ; o niente ricevuto da sua parte ; mi accorgo bene che un furbo catolico libraj no hà la minima corrispon- denza coi furbi libraj calvinisti ; però i fratelli *Crammer* di Genevra sono uomini onesti e di garbo , mà il vostro *Pascali* è un briccone , ed io sono arrabbiato contrà di lui.

Si jamais , dans vos goguettes , vous vous remettez à voyager , n'oubliez pas de passer par les confins de Genève , où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaleon*. *Vive memor nostri* , and let a free man visit a free man , à jamais votre très-humble , &c.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 2 février.

QUI les a faits ces vers doux et coulans ,  
Qui comme vous ont le talent de plaire ?  
Pour moi j'ai dit , en voyant ces enfans :  
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi ! vous louez ma retraite , mes goûts ,  
Les agrémens de mon séjour champêtre !  
Vous prétendez que , même loin de vous ,  
Je suis heureux , et sage aussi peut-être.

Il est bien vrai que la félicité  
Devrait loger sous l'humble toit du sage :  
Je la cherchai dans mon doux hermitage ;  
Elle y passa ; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age* , que j'ai reçus de Paris ,  
font de vous , Madame ; ou il y a quelqu'un qui vous  
ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez - moi si  
je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître  
votre écriture , et j'ai la vanité de croire que je ne  
me méprends pas à votre style ; ce n'est point un  
jugement téméraire d'accuser les gens des actions  
qu'ils font accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite , sinon  
que vous habitez Paris. Je suis comme le renard sans  
queue , qui voulait ôter la queue à ses camarades.



— 1759. Je voudrais que les personnes à grands talens me justifiaissent, moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût sont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des discussions énormes sur les finances, sur le commerce, sur la population, qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu; il veut devenir anglais, hollandais et allemand; nous sommes des finges qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte de Chaulieu*, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être solide, on n'est que lourd et lourdement chimérique.

Est-il vrai, Madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Esprit*? Passe encore pour des mandemens d'évêque! Mais de gros in-4° scientifiques! Sont-ce-là des procès à juger dans la cour des pairs?

M. de *Cideville* est-il à Paris? Je lui ai écrit dans la rue de Saint-Pierre; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé *du Resnel*? Ces deux messieurs me paraissent à moitié fages, ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, Madame, non, ils ne sont point fages du tout, ni moi non plus; ils vous quittent six mois, et moi pour toujours! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, Madame, à un malingre s'il n'a pas

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN. 247

l'honneur de vous écrire de sa main ; son corps est  
faible , mais son cœur est rempli pour vous des <sup>1759.</sup>  
sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement : il  
en dit autant à M. du Bocage.

## L E T T R E C X X I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

A M B A S S A D E U R A T U R I N.

Le 6 novembre.

VRAIMENT c'est une justice de DIEU que mes  
chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils  
vous auraient menés par le droit chemin , s'ils vous  
avaient conduits dans nos chaumières ; mais ils font  
comme moi : ils haïssent le chemin des cours , et fur-  
tout n'aiment point à nous priver de votre présence.  
Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit  
papier dans la lettre dont vous m'honorez ; j'ouvre  
la lettre avec madame *Denis* , et vous jugez bien que  
ce n'était pas sans précipitation : le petit papier vole  
dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index ;  
*jam cinis ater erat*. Hélas ! avons-nous dit , c'est l'image  
de nos plaisirs ! Voilà comme ce qu'il y a de plus  
aimable au monde nous a échappé.

Allez , couple charmant , trop prompt à disparaître  
De nos simples hameaux par vous seuls embellis ;  
Nous favons que les fleurs vont naître  
Sur les glaces du mont Cénis.

— 1759. Nous connaissons le Dieu chargé de vous conduire ;  
 S'il vous a bien traités , vous l'imites aussi.  
 Vous vous faites un jeu de faveur tout séduire ,  
 Jusqu'à l'évêque d'Anneci.

C'est un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut fuivre sa vocation , et il sentira bien que la vôtre est de plaire.

Comme les portes de la ville de *Jean Calvin* sont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence , elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève , rempli de conscience , vous a donné , pour votre argent , les livres en question pour suppléer aux œuvres du chevalier de *Mouhy*. Je doute que les grâces de madame l'ambassadrice s'accoutument de l'outrecuidance de *Rabelais* ; cependant il y a là de très-bonnes frénésies.

Si , dans le billet brûlé , il y avait quelqu'un de vos ordres , il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

*Méropé-Aménai* Denis est enchantée de vous deux. Nous faisons comme on fera à Turin , nous en parlons sans cesse ; c'est une consolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguier quelque nation , allez-y tous deux ; passez-y seulement trois jours , et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute française.

Couple adorable , recevez mes regrets , mon respect , mon attachement.

*La marmotte des Alpes.*

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

A M B A S S A D E U R A T U R I N .

Aux Délices, 22 novembre.

V O U S , faits pour vivre heureux et si dignes de l'être ,  
Qui l'êtes l'un par l'autre , et dont les agrémens  
Ont prêté pendant quelque temps  
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre ;  
Quoi ! vous daignez dans vos palais  
Vous souvenir de nos ombrages !  
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages  
Que nous dressions pour vous , où vos yeux satisfaits  
Daignaient accepter nos hommages !  
Vous parlez de beaux jours : ah , vous les avez faits !  
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages :  
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés , chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez effuyé plus de cérémonies que chez *Philémon* et *Baucis* ; mais si jamais vous daignez repasser par chez nous , vous n'effuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête , et nos acteurs feront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et à madame *d'Argental* , les faire mander à Parme , et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de *Choiseul* avec quelque indulgence sur notre compte ; que vous

— 1759. avez fait valoir notre lac , nos truites et notre vie tranquille ; car il prétend qu'il est très-fâché de n'avoir pas pris sa route par notre hermitage , en revenant d'Italie. Grâces vous soient rendues de tous vos propos obligeans.

*M. d'Argental* crie toujours après la chevalerie (1) ; et moi qui suis devenu temporisateur , avec toute ma vivacité , je réponds qu'il faut attendre , que tout ouvrage gagne à rester sur le métier , que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs , et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue , ne sont pas de bonne humeur : en un mot , ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc* (2) ; il a été malade , il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit , j'aurai l'honneur de vous en rendre compte , plus que de cet abbé d'*Espagnac* qui ne finit point , et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste , en outrageant ainsi les conseillers-clercs , j'excepte toujours monsieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. *Baucis* arrache la plume des mains de *Philémon* , pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence , et qu'il ne nous reste que des regrets.

*P. S.* de madame *Denis*. Mais que peut dire *Baucis* après *Philémon* ? Elle se contente de sentir tout ce qu'il

(1) La tragédie de *Tancrede*.

(2) Le roi de P\*\*\*.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN. 251

exprime; elle se plaît dans l'idée de vous favoir adorés  
à Turin, où vous représentez si bien une nation faite  
autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré  
tous nos malheurs, on en prendra toujours une  
grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous  
en remercie pour ma patrie. *Aménaïde* et *Mérope* vous  
demandent vos bontés, et les méritent par le plus  
tendre et le plus respectueux attachement. 1759.

### L E T T R E C X X I I I .

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai.

**J**E suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher  
grand écuyer d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé adopter  
mes chars, crainte du ridicule. Le ridicule pourtant  
n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis tou-  
jours convaincu (quoique je ne sois pas du métier)  
que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine  
campagne. 1760.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est  
exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles  
mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs  
de Prusse font à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre  
douze gros vaisseaux marchands. Leur ministère a  
fait imprimer un ouvrage très-artificieux, très-  
bien écrit, pour justifier leur conduite envers les  
avidés Hollandais. Le mémoire est fort beau; et sur

— 1760. la seule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là font aussi méchants sur mer que les Prussiens sur terre. Nous nous ruinons pour leur résister, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été si dévastée, si sanglante et si riche.

J'avoue avec vous, mon cher assyrien, que Dieu a envoyé M. de *Silhouette* à notre secours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera; car il n'est pas comme la plupart de ses prédécesseurs, gens estimables, mais sans génie, qui traçaient leur sillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de *Pope*, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'est pas de ces vieux novices  
 Marchant dans des sentiers ouverts,  
 Et même y marchant de travers,  
 Créant des charges, des offices,  
 Billets d'Etat, écus factices;  
 Empruntant à tout l'univers,  
 Replâtrant par des injustices  
 Nos sottises et nos revers.  
 Il ramène les temps propices  
 Et des Sullis et des Colberts,  
 Et rembourse de mauvais vers  
 Pour le prix de ses grands services.

Je ne fais pourquoi vous me mandez que tant de poètes le persécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'Etat peut lui avoir; ils ne prendront point d'actions sur les fermes. En avez-vous pris? Il me

A M. DE CHENEVIÈRES. 253

semble que mes nièces en ont quelques-unes. L'opération est un peu à l'anglaise : Eh tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public ; c'est la grande méthode de Londres. 1760.

L E T T R E C X X I V .

A M. DE CHENEVIÈRES,

*Qui mandait à l'auteur que Louis XV avait annoncé sa mort à Versailles.*

Aux Délices, 26 mai.

**R**ESSUSCITER est sans doute un grand cas :  
C'est un plaisir que je viens de connaître ;  
Mais le plus grand ce ferait d'apparaître  
A ses amis : je ne m'en flatte pas.  
Pour ce prodige, il est quelques obstacles.  
C'en ferait trop pour les gens d'ici bas  
Que deux plaisirs, et surtout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de *Chenevières*, et votre ami qui me fait d'aussi jolis complimens ; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ses champs sans faire une sottise. Je suis plus capable de faire des sottises que des miracles.

Bonjour, homme aimable.



1760.

## L E T T R E C X X V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

SENATEUR DE BOLOGNE.

Aux Délices , 19 juin.

**E**N tout pays on se pique  
De molester les talens ;  
Goldoni voit maint critique  
Combattre ses partisans.

On ne savait à quel titre  
On doit juger ses écrits ;  
Dans ce procès on a pris  
La nature pour arbitre.

Aux critiques , aux rivaux  
La nature a dit sans feinte :  
Tout auteur a ses défauts ,  
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco , o mio Signore , la mia sentenza. Mi lusingo  
ch'ella fara firmata al vostro tribunale. Aspetto un  
*Shaftesbury* , e subito lo spedirò à voi.

Mille complimenti à M. *Algarotti*.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous  
jouons à Tournei quelque nouveauté , nous ne man-  
querons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet*. Je  
vous aime sans vous avoir vu , et j'aime le cher *Algarotti*  
parce que je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

A MADEMOISELLE FEL,

ACTRICE DE L'OPERA.

Aux Délices, 7 août.

**T**RÈS-AIMABLE *Rossignol*, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient besoin de votre souvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent; ceux qui, avec des oreilles ont du sentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et sachez, malgré toute votre modestie, que vous êtes aussi séduisante quand vous parlez que quand vous chantez. La société est le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous savons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons senti tout le prix: les habitans des bords de notre lac ne sont pas faits pour être aussi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous:

De *Rossignol* pourquoi porter le nom?  
 Il est bien vrai qu'ils ont été ses maîtres;  
 Mais tous les ans, dans la belle saison,  
 L'Amour les guide en nos réduits champêtres.  
 Elle n'a pas tant de fidélité;  
 Elle nous fuit, peut-être nous oublie.  
 C'est le phénix à jamais regretté:  
 On ne le voit qu'une fois dans sa vie.

— 1760. C'est ainsi qu'on vous traite, Mademoiselle; et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien: on vous traiterait seulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aye de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y est trop ridicule, et celui de philosophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Espagne.

Vraiment vous faites à merveille de me parler de M. de la Borde. Je fais que c'est un homme d'un vrai mérite et nécessaire à l'Etat. *Sono pochissimi i signori* de cette espèce.

Adieu, Mademoiselle; recevez sans cérémonie les assurances de l'attachement très-véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monsieur votre frère.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, le 19 septembre.

Nous sommes trois que même ardeur excite,  
 Egale à vous plaire empressés ;  
 L'un vous égale, et l'autre vous imite,  
 Et le troisième avec moins de mérite  
 Est plus heureux, car vous l'embellissez.  
 Je vous dois tout. Je devrais entreprendre  
 De célébrer vos talens, vos attraits ;  
 Mais quoi ! les vers ne plaisent désormais  
 Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, Mademoiselle, c'est M. le duc de *Villars*, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita parfaitement hier dans *Alzire*, c'est madame *Denis* ; et le vieil hermite que vous embellissez, vous vous doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier *Alzire* devant M. le duc de *Villars* ; mais nous devrions partir pour venir voir la divine *Aménaïde*. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous posséder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver sur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur haut de six pieds et un pouce (1), qui sera très-propre à ce coup de main. Nous vous supplierons de nous

(1) M. *Pictet*.

— 1760. informer du chemin que vous prendrez ; car , par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réuffir à Paris ( 1 ), il est dit expreffément , qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle*. Comptez que je fuis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins fur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien* et *Antifréronien*, V...

Madame *Denis* et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

## L E T T R E C X X V I I I .

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN,

C H A R L E S - T H E O D O R E .

A Ferney , 14 avril.

— 1761. **Q**UE je fuis touché , que j'aspire  
A voir briller cet heureux jour ,  
Ce jour fi cher à votre cour ,  
A vos Etats , à tout l'Empire !

Que j'aurai de plaisir à dire ,  
En voyant combler votre espoir :  
J'ai vu l'enfant que je défire ,  
Et mes yeux n'ont plus rien à voir !

( 1 ) On jouait alors la tragédie de Tancrède.

Je ressemble au vieux Siméon ,  
 Chacun de nous a son messie ;  
 J'ai pour vous plus de passion  
 Que pour Joseph et pour Marie.

---

1761.

Monseigneur , que votre Altesse électorale me pardonne mon petit enthousiasme un peu profane ; la joie le rend excusable. Je ne fais ce que je fais , ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naissance du duc de Bourgogne , tous les poliffons se mirent à danser dans la chambre de *Louis XIV.* Je serais un grand poliffon dans Schwetzingen , si je pouvais , dans le mois de juillet , être assez heureux pour me mettre aux pieds du père , de la mère et de l'enfant. Un fils et la paix , voilà ce que mon cœur souhaite à vos Altesse électorales ; et un fils sans la paix est encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux , Monseigneur ; je les embrasse de joie. Agréez , vous et madame l'Electrice , ma mauvaise prose , mes mauvais vers , mon profond respect , mon ivresse de cœur ; et daignez conserver des bontés à votre petit suisse , &c.

1761.

## L E T T R E C X X I X.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN,

C H A R L E S - T H E O D O R E.

A Ferney , le 9 juin.

EST-CE une fille , est-ce un garçon ?  
Je n'en fais rien : la Providence  
Ne dit point son secret d'avance ,  
Et ne nous rend jamais raifon.

Grands , petits , riches , gueux , fous , fages ,  
Tous aveugles dans leurs efforts ,  
Tous à tâtons font des ouvrages  
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine :  
Mais le machiniste est là-haut ,  
Qui fait tout de sa main divine  
Comme il lui plaît , et comme il faut.

Je bénis ses dons invisibles :  
Car vous savez que tout est bien.  
On ne peut se plaindre de rien  
Au meilleur des mondes possibles.

S'il vous donne un prince , tant mieux  
Pour tout l'Etat et pour son père ;  
Et s'il a votre caractère ,  
C'est le plus beau présent des Cieux.

Si d'une fille il vous régale ,  
Tant mieux encor ; c'est un bonheur :  
En grâce , en beautés , en douceur  
Je la vois à sa mère égale.

1761.

O couple auguste , heureux époux ,  
L'esprit prophétique m'emporte :  
Fille ou garçon , il ne m'importe ,  
L'enfant fera digne de vous.

Monseigneur , il m'importe cependant ; et je partirais en poste pour savoir ce qui en est , si cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait pas misérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard fuisse , et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus souffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos Alteſſes électorales ! Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des squelettes dans les festins. Monseigneur , je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois ; mais j'avoue que la douleur est un mal. Je suis consolé si votre alteſſe électorale est heureuse. Je suis plus fait pour les extrêm'onctions que pour les baptêmes.

Puisse la paix servir d'époque à la naissance du prince que j'attends. Puisse son auguste père conserver ses bontés au malingre , et agréer les tendres et profonds respects du petit fuisse , &c.



1761.

## L E T T R E C X X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 19 juin.

**E**N voyant la mine de ce pauvre abbé *Du Resnel*, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers ;  
 Il fut prêtre, mais philosophe ;  
 Philosophe pour lui, se cachant des pervers.  
 Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère *Thiriot* n'aura pas autre chose de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inscription à moins qu'elle ne soit un peu piquante, et je ne trouve rien de piquant à dire sur l'abbé *Du Resnel*. C'était un homme aimable dans la société ; je le regrette de tout mon cœur, je le suivrai bientôt, et puis c'est tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer sous votre enveloppe, une lettre pour M. *Héron*, dans laquelle je lui demande une grâce qui m'est très-nécessaire : c'est de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi, qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi qui est de 1627, me paraît fort sage : c'est ce qui fait qu'elle n'est point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'est plus amusant dans la vieillesse.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

L E T T R E C X X X I.

1761.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney , le 31 juillet.

**V**ous voilà , Monseigneur , comme le marquis de *la Fare* , qui commença à sentir son talent pour la poésie à peu-près à votre âge , quand certains talens plus précieux étaient sur le point de baïffer un peu , et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaisirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour , les seconds pour l'abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont pour moi , cela n'est pas juste ; mais je vous en dois plus de reconnaissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis ; c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers , au creux de mes vallons ,  
Pourrais-je regretter les rives de la Seine ?

La fille de *Corneille* écoute mes leçons ;

Je suis chanté par un *Turenne* :

J'ai pour moi deux grandes maisons  
Chez *Bellone* et chez *Melpomène*.

A l'abri de ces deux beaux noms ,

On peut mépriser les *Frérons* ,

Et contempler gaïment leur sottise et leur haine.

C'est quelque chose d'être heureux ;  
Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'Envie ,  
De l'abattre à nos pieds , et d'en rire à ses yeux !  
Qu'un souper est délicieux ,

— Quand on brave , en mangeant , les griffes des Harpies !  
 1761. Que des frères Berthier les cris injurieux  
           Font une plaifante harmonie !  
 Que c'est pour un amant un passe-temps bien doux  
 D'embrasser la beauté qui subjugue son ame ,  
 Et d'affubler encor du sel de l'épigramme  
           Un rival fâcheux et jaloux !

Cela n'est pas chrétien , j'en conviens avec vous ;  
 Mais ces gens le font-ils ? Ce monde est une guerre ;  
 On a des ennemis en tout genre , en tous lieux :  
           Tout mortel combat sur la terre ;  
 Le Diable avec Michel combattit dans les cieus ;  
 On cabale à la cour , à l'église , à l'armée ;  
 Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée ,  
 Pour un nom , pour du vent : et je conclus au bout  
 Qu'il faut jouir en paix , et se moquer de tout.

Cependant , Monseigneur , tout en riant on peut  
 faire du bien. Votre Altesse en veut faire à mademoi-  
 selle *Corneille* ; vous voulez que je vous taxe pour le  
 nombre des exemplaires : si je ne consultais que votre  
 cœur , je vous traiterais comme le roi ; vous en seriez  
 pour la valeur de deux cents. Mais comme je fais  
 que vous allez par-tout semant votre argent , et que  
 souvent il ne vous en reste guère , je me réduis à fix,  
 et j'augmenterai le nombre si j'apprends que vous êtes  
 devenu économe. Je supplie votre Altesse d'agréer mon  
 profond respect , et de me conserver vos bontés.

A M. DE SENAC DE MEILHAN.

**E**LÈVE du jeune Apollon  
Et non pas de ce vieux Voltaire ;  
Elève heureux de la raifon  
Et d'un Dieu plus charmant qui t'instruit à plaire ,  
J'ai lu tes vers brillans et ceux de ta bergère ,  
Ouvrages de l'esprit , embellis par l'Amour ;  
J'ai cru voir la belle Glycère  
Qui chantait Horace à son tour.  
Que son esprit me plaît ! que sa beauté te touche !  
Elle a tout mon suffrage , elle a tous tes défirs ,  
Elle a chanté pour toi ; je vois que sur sa bouche  
Tu dois trouver tous les plaisirs.

Je réponds bien mal , Monsieur , aux choses char-  
mantes que vous m'envoyez ; mais à mon âge on a  
la voix un peu rauque. *Lupi Mærim videre priores ;  
vox quoque Mærim deficit.*

Présentez , je vous prie , mes obéissances à celui  
qui a soin de la santé du roi , au père de ce qu'il y a  
de plus aimable.

1762.

## L E T T R E C X X X I I I .

A M. SAURIN,

D E L' A C A D E M I E F R A N Ç A I S E .

A Ferney, 28 novembre.

**J**E vous fais très-bon gré, mon cher confrère, d'avoir fait un *Saurin*, et je vous remercie tendrement de me l'avoir appris dans une si jolie lettre. Je suis de votre avis; c'était un garçon qu'il vous fallait.

J'aime le sexe assurément,  
 Je l'estime, je fais qu'il brille  
 Par les grâces, par l'enjouement;  
 Que souvent d'esprit il pétille,  
 Qu'en ses défauts il est charmant:  
 Mais j'aime mieux garçon que fille.

Cela ne veut pas dire que je fois du goût de *Socrate* ou des jésuites, j'entends seulement que je vous souhaitais un garçon.

Nous avons besoin de Saurins  
 Qui vengent la philosophie  
 De ces fanatiques gredins  
 Ergotans en théologie.  
 En vain depuis peu la raison  
 Vient d'ouvrir en secret son temple;  
 L'infame superstition,  
 Qu'un vulgaire hébété contemple,

Monte toujours sur ses treteaux.  
Elle nous vend son mithridate :  
Chaumeix la fuit , Omer la flatte ;  
Et des fripons et des cagots  
En violet , en écarlate ,  
Sont ses Gilles et ses bedeaux.

---

1762.

Votre enfant , mon cher confrère , apprendra de vous à penser. Je fais mes complimens à la mère de donner à son fils ses beaux tetons ; c'est encore là une sorte de philosophie qui n'est pas à la mode.

Vous devriez bien , avant que je meure , passer quelque temps à Ferney avec la mère et le fils. Les philosophes sont trop dispersés , et les ennemis de la raison trop réunis.

C'est une bonne acquisition que celle de l'abbé de *Voisenon* , tant qu'il se portera bien ; mais c'est un saint dès qu'il est malade.

J'ai ouï dire en effet beaucoup de bien d'une tragédie d'Eponine. Il faut au moins que la France brille par le théâtre ; c'est toute la supériorité qui lui reste. Je crois que vous avez assisté aux assemblées où l'on a lu le Jules-César de *Gilles Shakespeare*. J'enverrai incessamment l'Héraclius de *Scaramouche Caldéron* ; cela vous amusera.

Je vous embrasse , mon cher confrère , de tout mon cœur.

1763.

## L E T T R E C X X X I V .

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

A M B A S S A D E U R A T U R I N .

Dans les neiges , 5 janvier.

**M**A main n'a pas suivi mon cœur ; tout ce que je fouhaite , c'est que votre excellence daigne être fâchée de ma paresse. J'ai été malade , j'ai travaillé , j'ai voulu vous écrire de jour en jour , et je ne l'ai point fait. Je suis très-coupable envers moi , car je me suis privé d'un très-grand plaisir. Si vous étiez à Paris , j'aurais bien plus d'amitié pour Olympie et pour le Droit du seigneur. Les entrailles paternelles s'émouveraient bien davantage pour mes enfans quand vous en seriez le parrain. Tout ce que je crains , c'est d'acquérir de l'indifférence avec l'âge : l'indifférence glace les talens. Qui voit les choses de sang froid n'est bon que pour votre illustre métier.

Le ministère , à ce qu'on dit ,  
Veut une ame tranquille et sage ,  
Tandis que mon métier maudit  
En veut une ardente et volage.  
Vous n'employez que des raifons ,  
Quand il faut vous ouvrir ou feindre ;  
Je ne peins que des passions :  
Il faut les sentir pour les peindre.

Et des passions ! il y a long-temps que je n'en ai plus. Vous, Monsieur, qui en avez une si belle, et que la plus charmante ambassadrice du monde doit inspirer, c'est à vous de faire des vers. 1763.

Malgré mon âge décrépité  
J'en ferais bien aussi pour elle,  
Si vous me donniez votre esprit  
Et votre grâce naturelle.

J'aurai quelque chose à vous envoyer le mois prochain ; mais comment m'y prendrai-je ? Ce mois-ci vous n'aurez rien. Je n'ai que des neiges ; j'en suis entouré, et elles passent dans ma tête. Peut-être en avez-vous autant à Turin ; et je ne fais si vous direz de la neige du Piémont ce que le cardinal de *Polignac* disait de la pluie de Marly. Monsieur et madame d'*Argental* ont cru que je plaisantais en vous suppliant de leur envoyer le Droit du seigneur. Ils l'avaient en effet, mais ils n'avaient pas une si bonne copie que la vôtre. Mes anges d'ailleurs me rendent la vie bien dure ; ils me donnent des commissions comme on en donnerait au diable de Papefiguière ; et des corrections pour cette pièce-ci, et des changemens pour cette pièce-là, et des additions, et des retranchemens. Mes anges, je ne suis pas de fer ; ayez pitié de moi.

Je demande à votre excellence sa protection envers mes anges.

Je vous souhaite force années heureuses, et je vous présente mon très-tendre respect.



1763.

## L E T T R E C X X X V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 14 janvier.

**M**ON cher philosophe, vous m'envoyez toujours des pâtés farcis de truffes. Vous êtes un philosophe fefant bonne chère et voulant qu'on la fasse : vous jugez avec raison que nous avons besoin, dans notre pays de glaces, du souvenir des seigneurs de vos beaux climats.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre de quatre dames d'Angoulême ? je n'ai pas l'honneur de les connaître, mais je n'en suis que plus flatté de leurs bontés ; elles neignent point leurs noms, elles m'ordonnent d'adresser ma réponse à madame la marquise de *Théobon*. Que puis-je leur répondre ? c'est jouer à colin-maillard.

Quatre beautés font tout mon embarras.  
De faire un choix mon ame est occupée :  
Qu'eût fait Pâris en un semblable cas ?  
En quatre parts la pomme il eût coupée.

Si vous voulez leur donner cette réponse ou cette excuse, c'est assez pour un vieux malade qui ne ressemble point du tout à *Pâris*.

On va juger à Paris le procès des *Calas* : cela intéresse l'humanité toute entière. On a pendu un

A M LE COMTE DE LA TOURAILLE. 271

ex-jésuite pour avoir dit des sottises : cela n'intéresse  
que la pauvre société de JESUS. — 1763.

Bonsoir , Monsieur ; sans les neiges et votre  
absence , mon château , l'œuvre de mes mains , ferait  
un charmant séjour. Je suis à vous bien tendrement  
pour jamais.

## L E T T R E C X X X V I.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney , 15 septembre.

**V**OUS êtes , Monsieur , dans le cas de *Waller* qui  
proposait une question de philosophie à *Saint-Evre-*  
*mond* qui se mourait. *Saint-Evremond* lui répondit :  
*Vous me prenez trop à votre avantage.*

C'est à vous qu'il appartient de parler du héros  
aimable que vous avez le bonheur de voir. (1)

Témoin de ses vertus , témoin de son courage ,  
C'est à vous de les peindre à la postérité.

On exprime avec vérité

Ce qu'on voit et ce qu'on partage :

Moi , je ne suis qu'un pauvre sage ,

Vivant dans mes foyers , et mourant dans mon lit.

En vain j'aurais tout votre esprit ,

Ma voix ne peut chanter l'audace extravagante

De tous ces grands Condés dont la France se vante :

(1) M. le prince de *Condé*.

—— Chacun d'eux à vingt ans capitaine et foldat,  
1763. Va prodiguer un fang néceffaire à l'Etat ;  
Cherchant tous à mourir aux champs de Vefthalie ,  
J'admire , en gémiſſant , cette illuſtre folie :  
Et tout ce que je puis , c'eſt de former des vœux  
Pour que le ciel , en dépit d'eux ,  
Par charité pour nous leur conſerve la vie.

Pardonnez à ces mauvais vers qu'un malade a dictés , et faites-en de meilleurs ; cela ne vous fera pas difficile.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre.

J E me doutais bien , mes divins anges , que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout des anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte , et en général , je crois que ces imprécations sont comme les sottises , les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je serais bien plus sûr d'Olympie ; c'est un spectacle magnifique ; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante ; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire ; jugez ce que ce ferait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je fais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable , et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement , et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela sera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers ; madame d'*Argental* qui est l'adresse même , coupera le papier avec ses petits ciseaux , et le collera bien proprement à sa place , avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous savez , par parenthèse , pourquoi on leur a donné ce drôle de nom.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que

*Lettres en vers, &c.*

S

je mette mes deux *débauchés*, mes deux *roués*?  
 1763. Ne voyez-vous pas que *Fulvie* est étonnée, avec raison, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, soient les maîtres du monde? C'est précisément *voluptueux* qui convient; c'est le mot propre, et il est beau de hasarder sur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma dispute avec *Thiriot*; le sculpteur *Pigal* a fait une belle statue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait suivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'esclaves la base des statues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inscription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers :

Esclaves qui tremblez sous un roi conquérant,  
 Que votre front touche la terre.

Levez-vous, citoyens, sous un roi bienfaisant;  
 Enfans, bénissez votre père.

*Thiriot* veut de la prose; mais de la prose française me paraît très-fade pour le style lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre estampes de son petit monument érigé dans son abbaye pour la santé du roi. L'inscription latine est des plus longues; ce n'était pas ainsi que les Romains en usaient.

Respect et tendresse.

A M. LE PRESIDENT HENault. 275

LETTRE CXXXVIII. 1763.

A M. LE PRESIDENT HENault.

A Ferney, le 4 décembre.

MON cher et respectable confrère, celui qui vous grave n'entend pas mal ses intérêts : il est bien sûr que son burin deviendra célèbre sous la protection de votre plume. Je vous demande en grâce que si on met au bas de votre portrait ce petit vers :

Qu'il vive autant que son ouvrage !

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il est bien triste que madame *du Deffant* ne puisse voir votre estampe.

La lumière est pour elle à jamais éclipfée ;  
Mais vous vous entendez tous deux.

L'imagination, le feu de la pensée  
Valent peut-être mieux  
Que deux yeux.

Je me défais des miens, et j'en fuis plus tranquille ;  
J'en ai moins de distractions.

Lorsque le cœur calmé renonce aux passions,  
Deux yeux font un meuble inutile.

Cela n'est pas tout-à-fait vrai, mais il faut tâcher de se le persuader. Mon espèce d'aveuglement est

— 1763. tout-à-fait drôle : une ophtalmie abominable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige sur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps se met au beau. Je vous prie, Monsieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire historique ; vous y trouverez des choses curieuses.

J'ai envoyé à madame *du Deffant* un conte à dormir debout, qui est d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amuseut comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* est imprimé ; il y en a douze tomes. La *Bérénice* de *Racine* est à côté de celle de *Corneille*, avec des remarques ; l'*Héraclius* espagnol est au-devant de l'*Héraclius* français ; la conspiration de *Brutus* et de *Cassius* contre *César*, de ce fou de *Shakespeare*, est après le *Cinna* de *Corneille*, et traduite vers pour vers, et mot pour mot : cela est à faire mourir de rire.

Adieu, Monsieur ; conservez vos bontés au vieux de la montagne.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

**S**<sub>I</sub> Pigmalion la forma ,  
Si le ciel anima son être ,  
L'Amour fit plus , il l'enflamma :  
Sans lui que fervirait de naître ?

Si mes anges trouvent ces verficulets supportables , à la bonne heure , sinon au rebut. J'aurai du moins eu le mérite de leur avoir obéi sur le champ , et c'est un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très-bonnes raisons d'avoir mis *le Kain* de la conspiration ; ils ont très-bien fait ; je les applaudis , je leur ai toujours dit : Votre volonté soit faite ; mais je joins l'approbation à la résignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé son vrai génie , sa vraie gloire , qui est l'opéra-comique. On me mande pourtant qu'il y a de très-belles choses dans *Idomenée* , car je suis encore assez bon français pour aimer le tripot de *Melpomène*.

Je joins ici la liste des tripotiers que mes anges me demandent ; j'y joins aussi un petit extrait pour la gazette littéraire , dont j'envoie le double à M. *Arnaud* ; je l'ai cru digne de votre curiosité. Tout Ferney (au curé près) remercie mes anges



— et M. le duc de *Praſlin*. Bien eſt-il vrai que M. le  
 1764. duc de *Praſlin* m'a fait tenir hier un petit paquet  
 de je ne fais où , et qui contient les ſermons dont  
 j'envoie l'extrait ; mais pour le gros paquet délivré  
 à M. le comte de *Guerchy* par *Paul Vaillant* , ſhérif  
 de Londres , je n'en ai point de nouvelle ; et tout  
 ce que je peux faire , c'eſt de joindre ici un petit  
 mémoire de ce que contenait ce tardif paquet qui  
 était préparé depuis ſix mois , et qui viendra pro-  
 bablement en qualité d'almanach de l'année paſſée.

Mes yeux ſont encore en très-mauvais état ; mais  
 dès que j'aurai des yeux et des livres nouveaux ,  
 je fournirai à M. l'abbé *Arnaud* tous les mémoires  
 dont je pourrai m'avifer.

*N. B.* Pour peu qu'il y ait encore de bonne  
 foi chez les hommes , mes anges doivent avoir reçu  
 un double des *Trois manières*. M. *Janel* lui-même  
 doit leur avoir envoyé deux *Olympies* ; plus , des  
 remontrances ſur *Olympie* accompagnées d'une  
 lettre. Il y avait auſſi une lettre avec les *Trois*  
*manières* , dans un paquet adreſſé à M. de *Courteille*.  
 Si rien de tout cela n'eſt arrivé , à quel ſaint défor-  
 mais avoir recours ? Je préſente à mes anges la plus  
 reſpectueuſe tendreſſe.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices , 27 janvier.

OUI, je perds les deux yeux ; vous les avez perdus ,  
O sage du Deffant ; est-ce une grande perte ?  
    Du moins nous ne reverrons plus  
    Les fots dont la terre est couverte.  
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour ;  
On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde :  
On a les yeux bouchés à la ville , à la cour :  
    Plutus , la Fortune et l'Amour  
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.  
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis ,  
Nous en possédons quatre ; et c'est un avantage  
Que la nature laisse à peu de ses amis ,  
    Lorsqu'ils parviennent à notre âge.  
Nous avons vu mourir les papes et les rois ;  
Nous vivons , nous pensons ; et notre ame nous reste.  
Epicure et les siens prétendaient autrefois  
Que ce sixième sens était un don céleste  
    Qui les valait tous à la fois.  
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites ,  
    Peut-être il ferait encor mieux  
    Que nous eussions gardé nos yeux ,  
    Dussions-nous porter des lunettes.

— 1764. Vous voyez , Madame , que je suis un confrère assez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'assurez que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois ; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeunesse ; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en est pas ainsi des hommes ; le fond en est toujours le même , mais les talens ne sont pas de tous les temps ; et le talent d'être aimable , qui a toujours été assez rare , dégénère comme un autre. Ce n'est pas vous qui avez changé , c'est la cour et la ville , à ce que j'entends dire aux connaisseurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas assez les *Moyens de plaire de Moncrif*. On n'est occupé que des énormes sottises qu'on fait de tous côtés :

Le raisonner triftement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la société soit agréable avec tout ce fatras pédantesque ?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer , comme vous dites , sous le couvert de la reine ; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine *Berthe*. Mais sachez que dans le temps présent il est impossible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris , quand ce serait le nouveau Testament. Le ministre même dont vous me parlez ,

(1) Sur saint *Denis* , qui portait sa tête dans ses mains , et la baisait tendrement. Voyez les notes de la *Pucelle* , chant I.

ne veut pas que j'envoie rien , ni sous son enveloppe , —  
ni à lui-même. On est effarouché , et je ne fais pour- 1764.  
quoi.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur , dites à M. le président *Hénault* qu'il vous en fasse trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante sous ; il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je suis fâché que votre ami soit si couru ; vous en jouissez moins de sa société ; et c'est une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me suis faite.

Adieu , Madame ; courage ; *faisons de nécessité vertu* : savez-vous que c'est un proverbe tiré de *Cicéron* ?

1764.

## L E T T R E C X L I .

A MADAME ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 29 juin.

**J**E vous dois, Madame, de nouveaux remerciemens et de nouveaux éloges. Votre joli roman m'a fait vîte quitter des fatras d'histoire qui m'occupaient.

L'histoire dit ce qu'on a fait ;  
Un bon roman, ce qu'il faut faire.  
Vous nous avez peint trait pour trait  
Les vertus avec l'art de plaire :  
Et l'on peut dire en cette affaire  
Que le peintre a fait son portrait.

Je ne suis pas moins touché du mémoire pour *Potin* (1), ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de *Beaumont* et vous, Madame, êtes sûrs de l'estime publique. Souffrez que ma lettre soit pour vous deux, que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre, et que je joigne ma sensible reconnaissance, Madame, au respect que j'ai pour vous.

(1) Mémoire en faveur de l'état des protestans français.

## L E T T R E C X L I I .

1764.

A M \* \* .

DANS le fond de mon hermitage ,  
Loin de l'illusion des cours ,  
Réduit , hélas ! à vivre en sage ,  
Ne l'ayant pas été toujours ,  
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge ;  
La retraite est mon seul recours.  
Je ne ferai plus de voyage.

Que la gloire avec les amours ,  
Couronnent devers Cracovie  
Un prince aimé de sa patrie  
Qui lui promet de si beaux jours ;  
Trop éloigné de sa personne ,  
Je me borne à former des vœux ;  
On lui décerne une couronne ,  
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà , mon cher philosophe , les prédictions du *Nostradamus* de Ferney , que vous pouvez montrer à M. le comte de *Mnizek* , à qui je présente mes respects. J'ai déjà lu , avec grand plaisir , quelque chose de votre *Logique* ; je me flatte que bientôt il en paraîtra , dans la gazette littéraire , un extrait dont vous ne ferez pas mécontent.

Conservez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui est obligé de dicter vers et prose.

---

1765.

## L E T T R E C X L I I I.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

*En réponse à une épître en vers qu'il avait adressée  
à M. de Voltaire sur la réhabilitation de l'infor-  
tunée famille des Calas.*

15 mars.

**V**ous savez penser comme écrire ;  
Les grâces avec la raison  
Vous ont confié leur empire ;  
L'infame superstition  
Sous vos traits délicats expire.  
Ainsi l'immortel Apollon  
Charme l'Olympe de sa lyre ,  
Tandis que les flèches qu'il tire  
Ecrasent le serpent Python.  
Il est dieu quand par son courage  
Ce monstre affreux est terrassé ;  
Il l'est quand son brillant visage  
Rallume le jour éclipsé ;  
Mais entre les genoux d'Issé  
Je le crois dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monsieur, mérite vos  
jolis vers, plus il vous en doit de remerciemens. Il

s'intéresse vivement à vous ; il connaît tout ce que  
vous valez. 1765.

Les erreurs et les passions ,  
De vos beaux ans font l'apanage ;  
Sous cet amas d'illusions  
Vous renfermez l'ame d'un sage.

Je vous retiens pour un des soutiens de la philo-  
sophie , je vous en avertis : vous ferez détrompé de tout ;  
vous ferez un des nôtres.

Plein d'esprit , doux et sociable ,  
Ce n'est pas assez , croyez-moi ;  
C'est pour autrui qu'on est aimable ;  
Mais il faut être heureux pour foi.

Nous avons une cellule nouvelle , et nous en bâtif-  
sons une autre ; vous savez combien vous êtes aimé  
dans notre couvent.



1765.

## L E T T R E C X L I V .

A M. M A R M O N T E L .

A Ferney, le 17 mars.

**M**ON cher ami, je reconnais votre cœur à la sensibilité que les *Calas* vous inspirent. Quand j'ai appris le succès, j'ai versé long-temps de ces larmes d'attendrissement et de joie que mademoiselle *Clairon* fait répandre. Je la trouve bienheureuse cette divine *Clairon*. Non-seulement elle est adorée du public, mais encore *Fréron* se déchaîne, à ce qu'on dit, contre elle. Elle obtient toutes les sortes de gloire. L'épigramme qu'on a daigné faire contre ce malheureux, est aussi juste que bonne; elle court le royaume. On disait, ces jours passés, devant une demoiselle de Lyon, que l'ignorance n'est pas un péché; elle répondit par ce petit huitain:

On nous écrit que maître *Aliboron*  
 Etant requis de faire pénitence :  
 Est-ce un péché, dit-il, que l'ignorance?  
 Un sien confrère aussitôt lui dit : Non ;  
 On peut très-bien, malgré l'an littéraire ,  
 Sauver son ame en se faisant huer ;  
 En conscience il est permis de braire ;  
 Mais c'est péché de mordre et de ruer.

Je trouve maître *Aliboron* bien honoré qu'on daigne parler de lui ; il ne devait pas s'y attendre. On m'a

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE. 287

mandé de Paris qu'il allait être secrétaire des commandemens de la reine. J'avoue pourtant que je ne le crois pas, quoique la fortune soit assez faite pour les gens de son espèce. 1765.

Adieu, mon cher ami; je vieillis terriblement, je m'affaiblis; mais l'âge et les maladies n'ont aucun pouvoir sur les sentimens du cœur. Vivez aussi heureux que vous méritez de l'être. Je vous embrasse tendrement.

## L E T T R E C X L V.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 29 mars.

**V**ous en avez usé avec moi, Monsieur, comme une jeune coquette qui se pare de tous ses charmes pour séduire un pauvre vieillard à qui elle donne des desirs inutiles. Vous m'avez cajolé, vous m'avez envoyé de jolis vers; mais je répondrai à votre muse agaçante :

Vos jeunes attraits, vos œillades  
Ne me rendront pas mon printemps.  
Quand on a parcouru dix-huit olympiades,  
L'esprit et son étui sont minés par les ans.  
On ne fait plus de vers galans,  
Ou si l'on en veut faire, ils sont ou durs ou fades.  
Des neuf savantes sœurs j'ai force rebuffades,  
Du cheval ailé des ruades,  
Et des fourires méprifans

Des belles dames à passades.

1765. Condé même, Condé, qui par tant d'estocades  
 Egala, jeune encor, les héros du vieux temps,  
 Et qui dans l'art de vaincre a peu de camarades,  
 Exciterait en vain mes efforts languissans.  
 Irai-je répéter, dans de froides tirades,  
 Ce qu'on a dit cent fois des illustres parens  
 Dont la gloire avec lui fefait des accolades  
 Aux campagnes des Allemands ?  
 Qu'il soit chanté par vous, par tous vos jeunes gens,  
 Et non pas par de vieux malades !

## L E T T R E C X L V I.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet.

**V**RAIMENT, notre grand aumônier, c'est bien  
 à un vieux suisse de faire des épithalames !

Vous êtes prêtre de Cythère :  
 Confacrez, bénissez, chantez  
 Tous les nœuds, toutes les beautés  
 De la maison de la Vallière.  
 Mais, tapi dans vos voluptés,  
 Vous ne songez qu'à votre affaire.  
 Vous passez les nuits et les jours  
 Avec votre grosse bergère ;  
 Et les légitimes amours  
 Ne font pas votre ministère.

Madame

Madame *Denis* l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir , comme elle le doit. J'ai  
 ici une paire de nièces fort aimables, qui égayent  
 ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoique  
 vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé ;  
 mais si vous étiez jamais capable de venir consulter  
 M. *Tronchin* , quand vous serez bien épuisé , ce ne  
 ferait pas à lui , ce ferait à vous que je devrais ma  
 santé ; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est  
 doux d'être retiré du monde , mais encore plus  
 doux de vous voir. 1765.

Vous avez fait , mon cher abbé , une action de bon citoyen , de recommander au prône d'un avocat général les infamies de *la Beaumelle*. Ce parlement a tant grêlé sur le perfil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés qui fassent voir les grossières impostures dont le livre de *la Beaumelle* est plein ; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu , très-aimable et très-indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres suisses qui vous aiment de tout leur cœur. ( 1 )

( 1 ) Cette lettre est de 1755 ; c'est par erreur qu'elle se trouve placée ici à l'année 1765.

1765.

## L E T T R E C X L V I I .

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 août;

*( car je n'aime pas mieux avûl que cu de sac ; cela est trop velche. )*

**L**ES inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne font point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens ;  
C'est un précieux avantage ,

Et bien rare dans les beaux ans :

Votre esprit vous a rendu sage.

Si je le suis , c'est par mon âge ;

Et je me suis trompé long-temps.

1765.

Mademoiselle *Clairon* est chez moi : il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle a créé son art. Elle est unique ; il est juste qu'elle soit persécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris , et tout ce qu'on m'a dit , augmente ma passion pour ma retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

## L E T T R E C X L V I I I .

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

*Qui lui avait envoyé l'opéra d'Isabelle et Gertrude tiré du conte intitulé , L'éducation d'une fille.*

A Ferney , le 28 octobre.

J'AVAIS un arbusse inutile  
Qui languissait dans mon canton ;  
Un bon jardinier de la ville  
Vient de greffer mon sauvageon :  
Je ne recueillais de ma vigne  
Qu'un peu de vin grossier et plat ;  
Mais un gourmet l'a rendu digne  
Du palais le plus délicat.

1765.

Ma bague était fort peu de chose ,  
 On la taille en beau diamant :  
 Honneur à l'enchanteur charmant (1)  
 Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez bien , Monsieur l'évêque de Mont-  
 rouge , à qui sont adressés ces mauvais vers. Je

(1) *Réponse de M. l'abbé de Voisenon.*

Vos jolis vers à mon adresse  
 Immortaliseront Favart ;  
 C'est Apollon qui le careffe  
 Quand vous lui jetez un regard.  
 Ce Dieu l'a placé dans la classe  
 De ceux qui parent ses jardins :  
 Sa délicatesse ramasse  
 Les fleurs qui tombent de vos mains.  
 Il vous a choisi pour son maître ;  
 Vos richesses lui font honneur.  
 Il vous fait respirer l'odeur  
 Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir sa comédie de Gertrude ,  
 mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il  
 a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez  
 pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces  
 de son esprit, on a l'injustice de lui ôter ses ouvrages et de me  
 les attribuer. Je suis bien sûr que vous ne tombez pas dans  
 cette erreur : quand il se sert de vos étoffes pour faire ses habits  
 de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous enverra incessamment *la Fée Urgelle* ; il m'a paru qu'elle  
 avait réussi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'est pas une raison  
 pour qu'elle ait du succès ici : la cour est le châtelet du Parnasse,  
 et le public casse souvent ses arrêts. Mais vous avez fourni le  
 fond de l'ouvrage ; voilà sa caution la plus sûre.

Adieu, mon plus ancien ami ; je ne cesserai de l'être que  
 lorsque le parlement rappellera les jésuites, et je ne vous  
 oublierai que lorsque j'aurai oublié à lire.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE. 293

vous prie de présenter mes complimens à M. Favart, —  
qui est un des deux conservateurs des grâces et de la 1765.  
gaieté françoises. Comme il y a environ dix ans que  
vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire : *O mon  
ami, écrivez-moi*; mais je vous dis : *Ah, mon ami,  
vous m'avez oublié net.*

L E T T R E C X L I X.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

*Sur un portrait de l'auteur qu'il avait fait graver.*

A Ferney, le 11 décembre.

J'OUVRE une caisse, Monsieur, j'y vois, quoi ?  
moi-même en personne, dessiné d'une belle main.  
Je me souviens très-bien que

Ce Danzel beau comme le jour,  
Soutien de l'amoureux empire,  
A dans mon champêtre séjour  
Dessiné le maigre contour  
D'un vieux visage à faire rire :  
En vérité, c'était l'Amour  
S'amusant à peindre un satyre  
Avec les crayons de la Tour.

Il est vrai que dans l'estampe on me fait terriblement montrer les dents. Cela ferait soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de temps sans m'écrire.



—  
1765.

*Bérénice* difait à *Titus* :

Voyez-moi plus fouvent et ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi fouvent et ne me gravez point.

Mais je fuis fi flatté de votre galanterie que je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, et je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires et des procès ; qui terre n'a pas , fouvent a guerre, à plus forte raifon qui terre a.

*Dî tibi formam ,*

*Dî tibi divitias dederunt artemque fruendi.*

Ajoutez-y furtout la fanté, et ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéreffier à votre bien-être et à vos plaifirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez , fi vous en êtes dehors , vous vous fouviendrez , Monfieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers , et je ne vous démentirai jamais.

LETTRE CL.

1767.

AU ROI DE DANEMARCK

CHRISTIAN VII.

Le 4 février.

SIRE,

LA lettre dont votre Majesté m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse et de joie. Votre Majesté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde. Elle se fait de nouveaux sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfaisante. C'est désormais dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser et à sentir ; si ma caducité et mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre Majesté.

Du temps que j'avais de l'imagination, Sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à votre Majesté autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et sublime,  
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats

— Des cœurs infortunés que l'injustice opprime ? (\*)  
 1767. C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes Etats.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste  
 Les bornes des pays gouvernés par tes mains ;  
 Et par-tout où le ciel a placé des humains ,  
 Tu veux qu'on soit heureux , et tu veux qu'on soit juste.

Hélas ! assez de rois que l'histoire a faits grands ,  
 Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes ;  
 Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes :  
 Ceux qui font des heureux , sont les vrais conquérans.

## L E T T R E C L I.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 mars.

**M**ON cher ami , le mémoire de *Sirven* réussira. Les traits du premier mémoire , conservés dans le second , feront un très-grand effet. L'éloquence perce à travers le style du barreau.

Je vous adresserai les *Sirven* aussitôt que vous voudrez. Vous ferez leur protecteur à Paris. Je me réserve à vous écrire plus amplement sur leur compte quand je les ferai partir. Il faudra un passe-port de M. le duc de *Choiseul* : nous sommes bien sûrs de n'être pas refusés.

La querelle que l'on fait à mon cher *Marmontel* n'est qu'une farce en comparaison de la tragédie des

(\*) Les *Sirven*.

*Sirven* et des *Calas*. Cette farce fera sifflée. Voici un petit madrigal d'un jeune homme de Mâcon, 1767. sur la bêtise de la sacrée faculté.

Vénérables forboniqueurs,  
De l'enfer favans chroniqueurs,  
Vous prétendez que Marc-Aurèle  
Doit cuire à jamais dans ce lieu :  
Pour récompenser votre zèle,  
Puisse incessamment le bon Dieu  
Vous donner la vie éternelle.

Vous voyez que les provinces se forment.

Je n'ai pas le temps de vous parler beaucoup des Scythes. Je vous dirai seulement qu'un serment de punir de mort les gens, convient fort dans les premiers actes de Tancrède et de Brutus, mais qu'il serait un peu déplacé dans un mariage, et qu'il serait assez ridicule qu'une femme prévît qu'on tuera son mari, lorsqu'il n'est menacé par personne. Vous sentez qu'une telle finesse serait trop grossière.

Tout dépendra du rôle d'Obeïde. Il faudra que *le Kain* se donne la peine d'adoucir et d'attendrir la voix de mademoiselle *Duranci*, qu'on dit un peu dure et un peu sèche. Si vous avez lu la préface que je voulais aussi faire lire à M. *Diderot*, vous aurez vu que mon intention n'était point de faire jouer cette pièce. Mais puisque mes amis veulent qu'on la représente, j'y consens. Cela pourra donner quatre ou cinq représentations avant Pâques. Les comédiens en ont besoin; après quoi je ne m'en mêlerai plus. Je suis bien aise que la police ait passé ces deux vers :

1767. Le premier de l'Etat , quand il a pu déplaire ,  
S'il est persécuté , doit souffrir et se taire.

Et encore celui-ci :

Pouvais-tu rechercher cette basse grandeur.

La police a jugé sagement que ces choses-là n'arrivaient qu'en Perse.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mes petites affaires. Je ne me suis point encore senti des arrangemens économiques de M. le duc de *Virtemberg*. J'écris à Cadix au sujet de la banqueroute des *Gilli*, mais j'espère très-peu de chose. Les *Gilli* n'ont fait que de mauvaises affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, que mademoiselle de *Lespinasse* désirait des sottises complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil chez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), mais comment faire ?

Je vous embrasse plus fort que jamais. *Ecr. l'inf.*

(1) D'*Alembert*. Le livre intitulé : *La destruction des jésuites*.

A M. D E B E L L O I.

A Ferney , le 21 mai.

J'AI eu la hardiesse, Monsieur, de me faire acteur dans ma soixante-quatorzième année. Des jeunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ma vieillesse. Je n'ai pas soutenu la fatigue aussi-bien qu'eux ; et j'en ai été malade. C'est ce qui a retardé un peu les tendres et sincères remerciemens que vous doit un cœur pénétré de votre mérite et de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me semble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les auteurs jouaient eux-mêmes leurs pièces. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* récitent des vers aussi-bien qu'ils en font, et madame de *la Harpe* a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans mademoiselle *Clairon*.

Enfin, par un concours singulier, la perfection de la déclamation s'est trouvée dans nos déserts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la littérature, c'est l'exemple que vous donnez ; c'est l'amitié que vous me témoignez du sein de vos triomphes ; ce sont vos beaux vers qui viennent au secours de ma muse languissante.

Les neuf Muses sont sœurs, et les beaux arts sont frères.

Quelque peu de malignité

A dérangé parfois cette fraternité ;

La famille en souffrit, et des mains étrangères

De ces débats ont profité.

1767. C'est dans son union qu'est son grand avantage ;  
Alors elle en impose aux pédans , aux bigots ;  
Elle devient l'effroi des fots ,  
La lumière du siècle et le soutien du sage.  
Elle ne flatte point les riches et les grands ,  
Ceux qui dédaignaient son encens  
Se font honneur de son suffrage ,  
Et les rois font ses courtifans.

J'ai grande opinion *du chevalier Bayard*. C'est un beau sujet. Je ne suis que le poète de l'Amérique et de la Chine , et vous êtes celui des Français. Recevez , Monsieur , les témoignages les plus vrais de ma sensible reconnaissance.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE. 301

LETTRE CLIII.

1767.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

*Qui lui avait dédié un éloge de Charles V, roi de  
France.*

A Ferney, 4 octobre.

VOTRE sage héros, si peu terrible en guerre,  
Jamais dans les périls ne voulut s'engager;  
Il ne ravagea point la terre,  
Mais il la fit bien ravager.

Votre amitié, Monsieur, pour M. de *la Harpe*, vous a empêché de composer pour l'académie; mais vous avez travaillé pour le public, pour votre gloire et pour votre plaisir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, et celle de m'avoir fait passer une heure délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être aussi heureux que vous êtes éloquent! Puissiez-vous mépriser et fuir ce même public pour lequel vous avez écrit!

M. de *la Harpe* reviendra bientôt vous voir; il a été un an chez moi: s'il avait autant de fortune que de talens et d'esprit, il ferait plus riche que feu *Montmartel*. Il lui fera plus aisé d'avoir des prix de l'académie que des pensions du roi. Lui et sa femme jouent la comédie parfaitement: M. de *Chabanon* aussi. Notre petit théâtre a mieux valu



— 1767 que celui du faubourg Saint - Germain. Vous nous avez bien manqué. Vous devez être un excellent acteur, car vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

Conservez vos bontés pour un vieillard dont elles feront la consolation, et qui vous fera véritablement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, &c.

## L E T T R E C L I V.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, le 2 décembre.

QUAND vers leur fin mes ans sont emportés,  
 Vous commencez une belle carrière :  
 Par les plaisirs vos momens sont comptés.  
 Goûtez long-temps cette douceur première ;  
 A la raison joignez les voluptés ,  
 Et que je puisse , à mon heure dernière ,  
 Me croire heureux de vos félicités.

Voilà ce qu'un vieux malade, qui n'en peut plus, dit à deux jeunes époux dignes du bonheur qu'il leur souhaite. Monsieur et madame, je me garderai bien de vous séparer.

A moi, du vin de Champagne! A moi, qui suis à l'eau de poulet! A moi, pauvre confisqué! Ah! Monsieur et madame, venez le boire vous-mêmes. Je ne puis être que le témoin des plaisirs des autres, et c'est surtout aux vôtres que je m'intéresse. Votre satisfaction mutuelle me ranime un moment pour vous dire à tous deux avec combien de reconnaissance et de respect j'ai l'honneur d'être, &c.

A M A D A M E

LA MARQUISE D'ANTREMONT. (1)

20 février.

**V**ous n'êtes point la Desforges-Maillard ;  
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite  
Passa pour femme , et ce fut son seul art ;  
Dès qu'il fut homme il perdit son mérite.  
Vous n'êtes point , et je m'y connais bien ,  
Cette Corine et jalouse et bizarre  
Qui par ses vers , où l'on n'entendait rien ,  
En déraison l'emportait sur Pindare.  
Sapho plus sage , en vers doux et charmans  
Chanta l'amour ; elle est votre modèle :  
Vous possédez son esprit , ses talens ;  
Chantez , aimez , Phaon fera fidelle.

Voilà , Madame , ce que je dirais si j'avais l'âge de vingt-un ans ; mais j'en ai soixante-quatorze passés ; vous avez de beaux yeux , sans doute , cela ne peut être autrement , et j'ai presque perdu la vue : vous avez le feu brillant de la jeunesse , et le mien n'est plus que de la cendre froide : vous me ressuscitez ; mais ce n'est que pour un moment , et le fait est que je suis mort.

C'est du fond de mon tombeau que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(1) Elle avait envoyé des vers à M. de *Voltaire* , en lui marquant qu'elle n'était pas une femme supposée comme mademoiselle *Desforges-Maillard*.

1768.

## L E T T R E C L V I.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

**P**LUT au ciel qu'en effet j'eusse été votre père !  
Cet honneur n'appartient qu'aux habitans des cieux ;  
Non pas à tous encore : il est des demi-dieux  
    Assez fots et très-ennuyeux ,  
    Indignes d'aimer et de plaire.  
Le Dieu des beaux esprits , le Dieu qui nous éclaire ,  
    Ce Dieu des beaux vers et du jour ,  
    Est celui qui fit l'amour  
    A madame votre mère.  
Vous tenez de tous deux : ce mélange est fort beau.  
Vous avez ( comme ont dit les saintes écritures )  
    Une personne et deux natures :  
    De l'Apollon et du Beauvau.

Je suis tendrement dévoué à l'un et à l'autre. La Suisse est émerveillée de vous. Ferney pleure votre absence. Le bon homme vous regrette, vous aime, vous respecte infiniment.

L E T T R E

## L E T T R E C L V I I .

1768.

A M. SAURIN.

Premier juillet.

**M**ON ancien ami, mon philosophe, mon feseur de beaux vers, je vous remercie tendrement de votre *Béverlei*. Le solitaire des Alpes vous a l'obligation d'avoir été ému pendant une grande heure. Il n'est pas ordinaire d'être touché si long-temps. De l'intérêt, de la vigueur, une foule de beaux vers; voilà votre ouvrage. Je n'ai point lu le *Béverlei* anglais, mais je ferais *la gageure imprévue* qu'il n'y a que de l'atrocité.

Au reste, j'ai été fort étonné que madame *Béverlei* ait reçu cent mille écus de Cadix; car pour moi, je viens d'y perdre vingt mille écus, grâce à messieurs *Gilli* que probablement vous ne connaissez point.

Oui, sans doute, *multæ sunt mansiones in domo patris nostri*, et vous n'êtes pas mal logé. Je voudrais bien favoir ce qu'a dit ce maraud de *Fréron*, qui demeure dans la cave.

Savez-vous la petite espèce d'épigramme qu'un lyonnais, lequel est bien loin d'être poète, a faite comme par inspiration, en feuilletant le Tacite de *la Bletterie*? Il était en colère de ne pouvoir lire le latin qui est imprimé en pieds de mouche, et de ne lire

*Lettres en vers, &c.*

V

— que trop bien la traduction française. Voici les vers  
1768. qu'il fit sur le champ :

Un pédant dont je tais le nom ,  
En inlifible caractère  
Imprime un auteur qu'on révère ,  
Tandis que fa traduction  
Aux yeux , du moins , a de quoi plaire.  
Le public est d'opinion  
Qu'il eût dû faire  
Tout le contraire.

Cela m'a paru naïf. Cet hypocrite insolent de  
*la Bletterie* est berné en province comme à Paris.

Que le bon Dieu bénisse ainsi tous les apostats qui  
font trop orgueilleux , car cela n'est pas bien d'être  
fier.

## L E T T R E C L V I I I.

1768.

A M. M A R I N.

A Ferney , le 19 Auguste.

J'AI été un peu à la mort , mon cher Monsieur ; un petit tour de broche de plus , on aurait dit , *il est mort , mais cela n'est rien* ; sans cela je vous aurais bien remercié sur le champ de la petite réponse de M. *Linguet* au modeste *la Bletterie*. M. *Linguet* me paraît un français plein d'esprit , et *la Bletterie* un velche assez impertinent. Il prétend que j'ai oublié de me faire enterrer ; c'est ce que je n'oublie point du tout , car je m'e suis fait bâtir un petit tombeau fort propre de bonne pierre de roche , qui d'ailleurs est d'une simplicité convenable ; mais comme il faut toujours être poli , je dis au sieur de *la Bletterie* :

Je ne prétends point oublier  
 Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie ;  
 Mais je suis très-poli ; je dis à la Blétrie :  
 Ah , Monsieur , passez le premier !

On dit que la mortalité est fort grande sur les ouvrages nouveaux ; mais , Dieu merci , nous avons un bon Mercure. Ce monsieur *Lacombe* est un homme qui a beaucoup d'esprit ; son prédécesseur était un bœuf qui , dit-on , labourait fort mal sa terre. Je vous souhaite prospérité , santé , argent et plaisir. Je vous aime une fois plus depuis que je fais que vous avez été visiter les saints lieux.

1768. J'ai vu un petit livret, où il me paraît prouvé que notre saint-père le pape n'a nul droit de suzeraineté sur le royaume de Naples.

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

## L E T T R E C L I X.

A M. B O U R E T,

F E R M I E R G E N E R A L.

A Ferney, le 31 août.

M O N S I E U R ,

**M.** *Marmontel*, votre ami et le mien, vous a dit sans doute, ou vous dira combien notre langue répugne au style lapidaire, à cause de ses verbes auxiliaires et de ses articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers est encore plus difficile, et que de cent il n'y en a pas une de passable, excepté celles qui sont en style burlesque, tant le génie de notre nation est tourné à la plaisanterie.

Il est triste d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour *Louis XV*. Répéter ce que les autres ont dit, c'est ne savoir que dire; de plus, le roi viendra chez vous; il verra votre statue, et n'entendra pas l'inscription. Si quelque savant duc et pair lui dit que cela signifie qu'on souhaite qu'il vive long-temps, on avouera que la pensée n'est ni neuve ni fine.

Il y a bien pis si j'ai la hardiesse de vous faire une inscription en vers pour la statue du roi. Il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis ; et vous savez que la première idée qui vient à tout convive, soit à table, soit en digérant, c'est de trouver détestable tout ce qu'on nous présente, à moins que ce ne soit d'excellent vin de Tokai. Les choses se passaient ainsi de mon temps, et je doute que les Français se soient corrigés. 1768.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers est passé chez la nation, et surtout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que si j'étais encore officier de la chambre du roi, si j'avais posé la statue de marbre sur un beau piédestal, s'il venait voir la statue, il verrait au bas ces quatre petits vers-ci, qui ne valent rien, mais qui exprimeraient que c'est un de ses domestiques qui a érigé cette statue, qu'on aime beaucoup celui qu'elle représente, et qu'on craint de choquer son indifférente modestie.

Qu'il est doux de servir ce maître,  
Et qu'il est juste de l'aimer !  
Mais gardons-nous de le nommer ;  
Lui seul pourrait s'y méconnaître.

Je fais bien que les beaux esprits ne trouveraient pas ces vers assez pompeux ; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique, mais je les trouverais très-convenables dans ma maison. Ils le seraient pour moi, ils le seraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me suffirait ; et les critiques auraient beau dire, mon quatrain subsisterait.



— Mais ce que je ferais dans mon petit falon de vingt-  
1768. quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre falon  
de cent pieds :

Mes vers trop familiers seront vus de travers,  
Et pour les grands falons, il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en soit, *og' uno faccia secondo il suo cervello.*  
Je vous réponds que si jamais le roi passe par ma  
chaumière, et s'il y trouve sa statue, il n'y lira pas  
d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme  
un autre, de l'héroïque, et *du plus grand roi du monde,*  
et *de la terre et de l'onde* par le nez ; mais Dieu m'en  
préserve et lui aussi.

Mais si j'étais à votre place, voici comme je m'y  
prendrais : je collerais du papier sur mon piédestal,  
et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi :

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs,  
Au-dessus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.  
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance ?  
Est-ce Bouret ? Non, c'est la France.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais  
*Louis XV*, je ferais plus content de ce quatrain que  
de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans  
qui ne sont jamais contents de rien.

Le résultat de tout ceci, Monsieur, c'est que vous  
n'aurez point de vers de moi pour votre statue, mais  
je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux  
que des vers. Je vous supplie de dire à M. de la Borde  
combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est

plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait  
une statue dans mon petit falon. —————  
1768.

Avec tous les talens le destin l'a fait naître ;  
Il fait tous les plaisirs de la société ,  
Il est né pour la liberté  
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L X.

A M. D U P U I T S.

23 décembre.

**E**N vous remerciant, mon cher capitaine, de  
m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame  
que madame *du Deffant* appelle sa petite mère (1). Je  
dirais volontiers à madame *du Deffant* :

Il se peut bien qu'elle soit votre mère ;  
Elle eut un fils assez connu de tous :  
Méchant enfant, aveugle comme vous,  
Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)  
Et la malice et les attraits si doux,  
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en soit, je fais que la petite mère  
et la petite fille sont la meilleure compagnie de  
l'Europe.

(1) Madame la duchesse de Choiseul.

— 1768. Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV* ; elle ne fait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiseul* pourrait avoir la bonté d'en faire présenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire ; et il y avait même quatre petits verficulets qui ne valent pas grand'chose. Cela fera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que je lui ai envoyé le *Marseillois de Saint-Didier*, et que je n'ai pas osé risquer *les trois empereurs en sorbonne*, de l'abbé *Caille*, à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*Abc*. C'est un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger ; cela n'est pas juste.

On m'a fu mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois qu'on a eu très-grand tort. *Catherine* avait fourni cinq mille livres pour le Corneille de madame votre femme. *Catherine* m'accablait de bontés, m'écrivait des lettres charmantes ; il faut un peu de reconnaissance ; les muses n'ont rien à démêler avec la politique. Tout cela m'effarouche. Cependant, si on le veut, si on l'ordonne, s'il n'y a nul risque, je chercherai un *Abc*, et j'en

(1) L'impératrice de Russie.

ferai tenir un à la personne du monde qui fait le meilleur usage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit. — 1768.

Pour *la Bletterie*, il est très-certain qu'il a voulu me désigner en deux endroits, et qu'il a désigné cruellement *Marmontel* dans le temps qu'il était persécuté par l'archevêque et par la forbonne. Il a attaqué *Linguet*, il a insulté de même le président *Hénault*, (page 235, tome II). *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'est le sublime de plusieurs prétendus historiens modernes. Cela leur tient lieu de génie et de talens historiques.*

Peut-on appliquer un soufflet plus fort sur la joue du président? Et puis, comment trouvez-vous les *talens historiques*? Ne reconnaissez-vous pas à tous ces traits un janséniste de l'université, gonflé d'orgueil, pétri d'âcreté, et qui frappe à droite et à gauche.

Je ne savais point du tout qu'il eût surpris la protection de madame la duchesse de *Choiseul*. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué personne, mais que je n'avais pardonné à personne. Cependant je pardonne à *la Bletterie*, puisqu'il est protégé par l'esprit et par les grâces; j'ai même proposé un accord. *La Bletterie* veut qu'on m'enterre parce que j'ai soixante-quinze ans; rien ne paraît plus plausible au premier aspect: je demande qu'il me permette seulement de vivre encore deux ans. C'est beaucoup, dira-t-il; mais je voudrais bien savoir quel âge il a, et pourquoi il veut que je passe le premier.

Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant. Je vous embrasse vous et votre petite femme.

1768.

## L E T T R E C L X I.

A M A D A M E

D E P O M M E R E U L ,

*Qui avait adressé à l'auteur la recette de l'éllixir de longue vie, avec une lettre mêlée de prose et de vers.*

A Ferney, le 29 décembre.

M A D A M E ,

**S**I je n'avais pas été très-malade sur la fin de cette courte vie, je vous aurais sans doute remercié sur le champ de la longue vie que vous voulez bien me procurer. Il faut que vous descendiez d'*Apollon* en droite ligne, vous et madame d'*Antremont*.

Vous ne démentez pas votre illustre origine ;  
 Il est le Dieu des vers et de la médecine ,  
 Il prolonge nos jours , il en fait l'agrément.  
 Ce Dieu vous a donné l'un et l'autre talent :  
 Ils sont rares tous deux. J'apprends dans mes retraites  
 Qu'on a dans Paris maintenant  
 Moins de bons médecins que de mauvais poètes.

Grand merci , Madame , de votre recette de longue vie. Je me doute que vous en avez pour rendre la vie très-agréable, mais j'ai peur que vous ne foyez très-avare de cette recette-là. Le cardinal de *Fleuri*

A M<sup>ME</sup> LA MARQUISE DU DEFFANT. 315

prenait tous les matins d'un baume qui ressembloit fort à votre élixir ; il avait beaucoup usé , dans son temps , de cette autre recette que vous ne donnez pas. Je crois que c'est ce qui l'a fait vivre quatre-vingt - dix ans assez joyeusement. Ce bonheur n'appartient qu'à des gens d'église : DIEU ne bénit pas ainsi les pauvres profanes. 1768.

Quoi qu'il en soit , daignez agréer le respect et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L X I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 3 avril.

C H A C U N a son diable , Madame , dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de fièvre , et me voilà ; mais ce n'est pas pour longtemps. En vérité , c'est dommage que la nature , m'ayant fait , ce me semble , pour vivre avec vous , me fasse mourir si loin de vous. Quand je dis que nos espèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre , n'allez pas croire que ma vanité radote. Le fait est clair. Vous me dites , par votre dernière lettre , *que les choses qui ne peuvent nous être connues , ne nous sont pas nécessaires*. Grand mot , Madame , grande vérité , et qui plus est , vérité très-consolante. Où il n'y a rien , le roi y perd ses droits , et la nature aussi. Faites-vous lire , s'il vous plaît , l'article *Nécessaire* 1769.

— dans un certain livre alphabétique, vous y verrez  
1769. votre pensée.

C'est un *dialogue entre Selim & Osmin*, deux braves musulmans; et *Osmin* conclut que la nature n'ayant pas favorisé le genre-humain, en tout temps et en tout lieu, du divin alcoran, l'alcoran n'est pas nécessaire à l'homme.

Au reste, je sens très-bien que le siècle de *Louis XIV* est si prodigieusement supérieur au siècle présent, que les athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps passé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinoza*.

Ce *Spinoza* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence universelle; et il faut bien qu'il y en ait une, puisque nous avons de l'intelligence. Nos athées modernes substituent à cela je ne sais quelle nature incompréhensible, et je ne fais quels calculs impossibles. C'est un galimatias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine* (quoique par parenthèse ses contes soient autant au-dessous de *Aristote* que l'écolier est au-dessous du maître). Cependant ces philosophes ont tous quelque chose d'excellent. Leur horreur pour le fanatisme, et leur amour de la tolérance m'attache à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié de tous les honnêtes gens.

Je passe des athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plaît, que je fasse? Je ne saurais, en vérité, prendre le parti de *Moussapha* contre elle. Son fils l'aime, son peuple l'aime, sa cour l'idolâtre, elle m'envoie le portrait de son beau visage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle pelisse

du Nord , et un code de lois aussi admirable que notre jurisprudence française est impertinente. On parle français à Moscou et en Ukraine. Ce n'est ni le parlement de Paris, ni la Sorbonne , qui a établi des chaires de professeurs en notre langue dans ces pays autrefois si barbares. Peut-être y ai-je un peu contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condescendance pour un empire de deux mille lieues d'étendue , où je suis aimé , tandis que je ne suis pas excessivement bien traité dans la petite partie occidentale de l'Europe , où le hasard m'a fait naître.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir l'honneur de souper avec vous, que de rester au milieu des neiges dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes , ou de courir de roi en impératrice. Soyez très-sûre , Madame , que vos lettres ont fait de mon envie extrême de vous revoir , une passion. Comptez que mon ame court après la vôtre.

Je serais peut-être un peu décontenancé devant madame la duchesse de Choiseul. Quand le vieux chevalier Deslouches-Canon , père putatif de d'Alembert , voyait une jolie femme , bien aimable , il lui disait : *Passer , passer vite , Madame , vous n'êtes pas de ma sorte.* Je suis devenu un peu grossier dans ma retraite champêtre.

Que m'importe que la nature  
 En dessinant ses traits chéris ,  
 Pour modèle ait pris la figure  
 De la Vénus de Médicis ?  
 Je suis berger , mais non Paris.



---

 1769.

Un vieux berger n'est pas un homme.  
 Je pourrais lui donner la pomme  
 Sans que mon cœur en fût épris,  
 Et fans que la maligne engeance  
 Des déesses de son pays  
 Reprochât à mes sens surpris  
 D'être séduits par l'apparence.  
 Je fais que son esprit orné  
 A toute la délicatesse  
 Que l'on vanta dans Sévigné,  
 Avec beaucoup plus de justesse;  
 Qu'elle aime fort la vérité,  
 Mais ne la dit qu'avec finesse.  
 Ma grossière ruflicité  
 Et mon impudence fuiffesse  
 Auraient grand'peine à se prêter  
 A tant de grâce et de souplesse.  
 Il faut que, pour bien s'ajuster,  
 Les gens soient d'une même espèce.

Vous dont l'esprit et les bons mots,  
 L'imagination féconde,  
 La repartie et l'apropos  
 Font toujours le charme du monde:  
 Vous, ma brillante du Deffant,  
 Conversez dans votre retraite,  
 Vivez avec la *grand'maman*;  
 C'est pour vous que les Dieux l'ont faite.  
 Si j'allais très-imprudemment  
 Troubler vos féances secrètes,  
 Que diriez-vous d'un chat-huant  
 Introduit entre deux fauvettes?

Cependant, je veux favoir qui soupe entre madame de *Choiseul* et vous; qui en est digne, qui soutient encore l'honneur du siècle? Que voulez-vous que je vous dise? Hélas! toutes nos petites consolations ne sont encore que des emplâtres sur la blessure de la vie. Mais dans votre malheur, vous avez du moins le meilleur des remèdes; et puisque vous existez, qu'y a-t-il de mieux que de consommer quelques momens de cette existence douloureuse et passagère avec des amis qui sont au-dessus du commun des hommes? Vous m'avez donné une grande satisfaction en m'apprenant que le président a repris son ame.

Hélas! qu'a-t-il pu ressaisir  
 De cette ame qui fut vous plaire?  
 Quelque faible ressouvenir,  
 Et quelque image bien légère  
 Qui ne revient que pour s'enfuir!  
 A-t-il du moins quelque désir,  
 Même encor sans le satisfaire?  
 A-t-il quelque ombre de plaisir?  
 Voilà notre importante affaire.  
 Qu'on a peu de temps pour jouir!  
 Et la jouissance est un songe.  
 Du néant tout semble fortir,  
 Dans le néant tout se replonge.  
 Plus d'un bel esprit nous l'a dit.  
 Un autre Hénault et Déshoulière,  
 Chapelle et Chaulieu l'ont écrit.  
 L'antiquité, leur devancière,  
 Mille fois nous en avertit.

1769.

La forbonne dit le contraire :  
 A ces messieurs rien n'est voilé ;  
 Et quand la forbonne a parlé ,  
 Les beaux esprits doivent se taire.

Dites, je vous en conjure, au délabré président combien je m'intéresse à son ame aimable. La mienne prend la liberté d'embrasser la vôtre. Adieu , Madame , vivons comme nous pourrons.

## L E T T R E C L X I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DE FLORIAN,

*Nièce de l'auteur.*

A Ferney , 8 avril.

VOICI le temps où les Picards vont jouir d'une douce tranquillité dans leurs terres. Je souhaite un bon voyage à la dame et au seigneur d'Hornoy, beaucoup de santé, de plaisirs et de comédies.

Vous savez que celle de l'élection du vicaire de Saint-Pierre est presque finie à Rome. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai presque autant de part que le Saint-Esprit à l'élection de *Stopani* (1). Le colonel du régiment des Deux-Ponts et madame sa femme avaient absolument voulu me voir. Madame *Cramer* les amena chez moi, il y a environ deux mois ; elle força les barrières de ma solitude. Après dîner,

(1) Ce fut *Ganganelli* qui fut élu, et personne n'y songeait.

pour

pour nous amuser , nous jouâmes le pape aux trois dés ; je tirai pour *Stopani* , et j'eus rasfle. 1769.

Comme je jouais avec des hérétiques , il était bien juste que je gagnasse.

Quand , d'un faint zèle possédés ,  
 On nous vit jouer aux trois dés ,  
 De Simon le bel héritage ,  
 On rasla pour Cavalchini ,  
 Pour Corfini , pour Négroni :  
 Stopani m'échut en partage ,  
 Et mon dé se trouva béni .  
 Stopani du monde est le maître ,  
 Mais il n'en jouira pas long-temps ;  
 Il a foixante et quatorze ans ;  
 C'est mourir pape et non pas l'être .  
 J'aime les clefs du paradis ;  
 Mais c'est peu de chose à notre âge .  
 Un vieux pape est à mon avis  
 Fort au-dessous d'un jeune page .

Dans la vieillesse on tolère la vie , et dans la jeunesse on en abuse . Ainsi tout est vanité , à commencer par le pape , et à finir par moi .

J'ai eu douze accès de fièvre , je n'ai vu de médecin qu'une seule fois ; j'ai envoyé chercher le saint viatique , et je suis guéri . Je fais des papes et des miracles .

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amuser mes chers Picards . Madame *Denis* doit avoir recommandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'embrasse tendrement ainsi que son oncle le turc .

1769.

## L E T T R E C L X I V .

A M. D E R U H L I E R E S .

26 avril.

**J**E vous remercie, Monsieur, du plus grand plaisir que j'aie eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer sont tels que ceux que l'on fe fait il y a cent ans, lorsque les *Boileau*, les *Molière*, les *la Fontaine* étaient au monde. J'ai osé, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à *Nicolas Despréaux* ; vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

*Le jeune bachelier qui répond à tout venant sur l'essence de DIEU ; les prêtres irlandais qui viennent vivre à Paris d'argumens et de messes ; le plus grand des torts est d'avoir trop raison ; la justice qui se cache dans le ciel tandis que la vérité s'enfonce dans son puits, &c. &c.* sont des traits qui auraient embelli les meilleures épîtres de *Nicolas*.

Le portrait du sieur *Daube* (1) est parfait. Vous demandez à votre lecteur :

S'il connaît par hasard le contradicteur *Daube*,  
 Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube ;  
 Et que l'on daubera tant que vos vers heureux  
 Sans contradiction plairont à nos neveux.

Oui vraiment, je l'ai fort connu, et reconnu sous votre pinceau de *Téniers*.

( 1 ) Ancien intendant de Soissons, grand contradicteur. Voyez l'article *Dispute*, Dictionnaire philosophique.

Si vous vouliez , Monsieur , vous donner la peine ,  
à vos heures de loisir , de relimer quelques endroits <sup>1769.</sup>  
de ce très-joli discours en vers , ce ferait un des  
chefs-d'œuvre de notre langue.

L E T T R E C L X V .

A M. D E M O U L T O U , à Genève.

Le 22 juillet.

**M**ON cher philosophe , notre zurichois (1) ira loin.  
Il marche à pas de géant dans la carrière de la  
raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit  
de l'arbre de la science , dont les fots ne veulent pas  
qu'on se nourrisse , et il n'en mourra pas. Un temps  
viendra où sa brochure fera le catéchisme des hon-  
nêtes gens. On dira à tout théologien :

Théologal insupportable ,  
Quels dogmes nous annonces-tu ?  
Moins de dogme et plus de vertu ,  
Voilà le culte véritable.

Je vous embrasse toujours en *Zaleucus* , en *Confu-  
cius* , en *Platon* , en *Marc-Aurèle* , et non en *Augustin* ,  
en *Jérôme* , en *Athanase*.

(1) M. de *Meister* , auteur du livre intitulé , *De l'origine des principes  
religieux*.

1769.

## L E T T R E C L X V I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 18 septembre.

M A D A M E ,

**V**OUS n'êtes plus madame *Gargantua* ; et je ne m'appelle plus *Guillemet* ; je n'ai reçu votre joli et vrai foulier qu'après avoir pris la liberté de vous envoyer ma soie, j'ignore si vous avez daigné agréer ce ridicule hommage, mais je fais bien que mes jours ne seront pas filés d'or et de soie si vous persistez à soupçonner que des choses que j'abhorre soient de moi. Vous avez entendu quelquefois parler des tracasseries de cour, des petites calomnies qu'on y débite, des beaux tours qu'on y joue ; foyez bien sûre que la république des lettres est précisément dans ce goût. *Arlequin* disait : *tutto l'mondo e fatto com' la nostra famiglia*, et *Arlequin* avait raison. Je ne vous fatiguerai pas des noirceurs qu'on m'a faites ; mais souvenez-vous de cet écrit dans lequel on insulta, l'année passée, le président *Hénault*, et une personne très-respectable que je ne nomme point, la même dont vous me parlez dans votre dernière lettre, la même à laquelle vous êtes si attachée, la même qui . . . Le style de cet ouvrage était brillant

et hardi ; on me fit l'honneur de me l'imputer , et bien des gens me l'attribuent encore ; un homme de condition l'avait lu dans la séance publique d'une académie comme s'il en était l'auteur , il en reçut les complimens , et s'en vanta à moi dans sa lettre , et pour comble il a été avéré qu'il n'avait d'autre part à l'ouvrage que celle de l'avoir acheté , et qu'il était très-incapable de l'écrire. ————— 1769.

Le tour qu'on me fait aujourd'hui est plus méchant ; mais comment croira-t-on que j'aye dit que le roi donna des pensions à tous les conseillers qui jugèrent *Damiens* , tandis qu'il est de notoriété publique qu'on n'en donna qu'aux deux rapporteurs ? Comment aurais-je pris M. de *Besigny* pour le président de *Nassigny* ? Comment aurais-je dit qu'on fit un procès à *Damiens* et qu'on perpétra son supplice ? tout cela est absurde , et aussi impertinent que mal écrit. Un abbé *Desfontaines* fit autrefois une édition de la *Henriade* dans laquelle il inséra des vers contre l'académie pour m'empêcher d'en être. J'ai une édition de la *Pucelle* dans laquelle il y a des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour* , et ce qu'il y a de pis , c'est que ces vers ne sont pas absolument mauvais. Messieurs les tracassiers de cour ont-ils jamais rien fait de plus noir ? Voilà , Madame , ce qui m'a fait quitter la France ; ai-je tort ? Je suis très-honteux de vous entretenir de ces misères , il ne faut vous aborder que les mains pleines de fleurs.

J'ai vu un petit médecin dont vous avez fait la fortune et la réputation ; je n'avais pas osé vous le recommander , je lui avais seulement conseillé d'implorer vos bontés , parce que sa requête était juste :



— 1769. vous avez fait pour lui plus qu'il n'espérait et plus qu'il ne demandait. Voilà comme vous êtes , Madame ; la bienfaisance est votre passion dominante ; vous aurez des autels jusque dans le pays barbare que j'habite. *Dupuits* vous doit tout : et moi que ne vous dois-je point ? vous m'avez fait connaître tout votre esprit et toute la bonté de votre caractère ; vous m'avez réconcilié avec mon siècle dont j'avais fort mauvaise opinion.

Je reviens , Madame , à votre soulier : on dit que quelque *Praxitèle* s'est mêlé des proportions de votre figure ;

Je n'en crois rien , et je demande  
Aux connaisseurs que vous voyez :  
Comment , avec ces petits pieds ,  
On peut avoir l'ame si grande ?

Daignez recevoir , Madame , avec votre bonté ordinaire , le profond respect de votre ancien typographe et de votre très - affligé et très - obéissant serviteur , &c.

A M. L'ABBÉ AUDRA, à Toulouse.

Le 10 décembre.

**M**ON cher philosophe, j'espère que *Cicéron la Croix* fera rendre une pleine justice au client qu'il protège. Je salue son éloquence; la bonté de son cœur fait tressaillir le mien. J'espère tout de vos bontés et des siennes. Je me flatte que le parlement fera cette occasion de faire voir à l'Europe qu'il fait consoler l'innocence opprimée. M. *Shéret*, banquier de Lyon, doit avoir fait tenir quinze louis à *Sirven* pour l'aider à soutenir son procès. Je lui ai donné l'adresse de M. *Chauliac*, procureur. Je vous prie instamment de vouloir bien vous faire informer si cet argent a été remis à *Sirven*.

Il y a long-temps qu'on a envoyé un paquet pour vous, suivant vos ordres, à l'adresse que vous aviez donnée. L'état déplorable où je suis ne me permet pas de dicter de longues lettres; mais l'amitié n'y perd rien.

J'aurai l'honneur de répondre à mademoiselle *Calliope de Vaudeuil*, dès que la fièvre qui me mine pourra être passée. Malgré ma fièvre, voici mon petit remerciement que je vous prie de lui communiquer.

*A mademoiselle de Vaudeuil.*

La figure un peu décrépite  
D'un vieux serviteur d'Apollon

—  
1769.

Etait dans la barque à Caron ,  
 Prête à traverser le Cocyte ;  
 Le maître du sacré vallon  
 Dit à sa muse favorite :  
 Ecrivez à ce vieux barbon :  
 Elle écrivit ; je ressuscite.

## L E T T R E C L X V I I I .

A M. M A R M O N T E L .

27 avril.

—  
1770.

AU fujet près , mon cher ami , jamais les gens de lettres , dans aucun pays , n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze personnes , à qui cette étrange idée a passé par la tête , sont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur est bien grand , tous l'ont su mériter.

Mais douze monumens et douze statuaires !

Ce ferait un peu trop d'affaires.

Ils ont dit : Choisissons , pour nous représenter ,

Celui qui d'entre nous donna les étrivières

Le plus fort et le plus long temps

Aux Grifels , aux Frérons , aux cuistres , aux pédans ;

C'est notre prête-nom , c'est lui qui dans la troupe

Combattit en enfant perdu ;

C'est notre vieux foldat , au service assidu :

Fefons son effigie avant qu'à notre insçu

La friponne Atropos lui coupe

Le fil mal renoué dont on le tient pourvu ;

On croira , quand on l'aura vu ,  
 Que de nous tous on voit le groupe. 1770.  
 D'ailleurs si nous l'aimons , certe il nous le rend bien.  
 Vite , qu'on nous l'ébauche ; allons , Pigal , dépêche ;  
 Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien ;  
 Mais en secret nous craignons bien  
 Qu'un bon chrétien ne t'en empêche .

Vous m'allez dire que ces petits verficulets familiers ne valent rien ; je le fais tout comme vous : mais j'ai la poitrine attaquée, je n'en puis plus ; et je vous conseille de mettre l'inscription : *A Voltaire mourant* , comme je le mande à M. d'Alembert.

Bonfoir , mon très-cher confrère. Frère *François*.

## L E T T R E C L X I X.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 5 mai.

**J**E suis un ingrat , Madame , indigne de vous et de votre *grand'maman* (1). Je ne mérite pas de voir le jour , aussi je ne le vois guère , car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui , j'ai tort si je vous ai dit  
 Qu'elle n'était qu'une volage ,  
 Fière du brillant avantage  
 De sa beauté , de son esprit ,  
 Et se moquant de l'esclavage  
 De tous ceux qu'elle assujettit :

(1) Madame la duchesse de *Choiseul*.

1770.

Cette image est trop révoltante ;  
 Je crois qu'on peut la définir :  
 Une adorable indifférente ,  
 Fesant du bien pour son plaisir.

Figurez-vous , Madame , que lorsque j'appelais votre *grand'maman* inconstante , volage , cruelle ( 1 ) , elle me comblait tout doucement de bontés ; elle les a poussées non-seulement jusqu'à protéger mes horlogers , mais jusqu'à protéger aussi mon sculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'est que cette nouvelle faveur ; car s'il faut se livrer à la reconnaissance , il ne faut pas se livrer à la vanité. Je ne fais si elle a dans le moment présent beaucoup de temps à elle ; mais en avez-vous , Madame , vous qui , malgré votre état de recueillement , passez votre vie à courir ?

Je vous envoie l'article *Ame* , que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre *grand'maman* vous dira , si elle veut , ce que c'est que sa jolie ame ; pour moi je n'ai jamais su comment cet être-là était fait , et vous verrez que je le fais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer , je suis votre homme. Je n'écris qu'à vous , et point à votre *grand'maman* , car je suis honteux devant elle.

J'aurai pourtant , je crois , dans quelques jours , une grâce à lui demander , mais il me sera impossible d'avoir cette hardiesse après mes injustices : voici le fait.

Avant que les jésuites fussent devenus gens du monde , ils avaient un établissement à ma porte pour

( 1 ) Voyez la lettre à madame du Deffant , 25 avril 1770. *Correspondance générale.*

convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentils-hommes , sept frères et deux sœurs ; sept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au service du roi. Le plus jeune avait treize ans , et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jésuites , le plus grand fripon que j'aye jamais connu , obtint une pancarte du conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver, je me fis leur *don Quichotte* ; ils rentrèrent dans leur bien , et j'eus le plaisir d'attraper les jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de satisfaction.

L'aîné des sept frères a une grâce à demander , et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grâce , car il ne s'agit point d'argent , et M. l'abbé le jette par les fenêtres ; en un mot , je ne fais ce que c'est que cette grâce , et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman*. Vous lui en parlerez si vous voulez , Madame ; mais pour moi , Dieu m'en garde , j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits*. Il faut que je m'aïlle cacher quand je pense à tout cela. C'est à vous , Madame , que je dois tous ces agrémens qui se répandent sur les derniers jours de ma vie ; c'est vous qui m'avez présenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler ; c'est à vous que je dois son foulier et ses lettres : elle m'a fait capucin , je lui dois tout. Puiffiez-vous jouir long-temps des charmes de son amitié et de sa conversation.

— 1770. Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphysique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de la journée sans douleur et sans ennui, et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous, Madame, jusqu'à mon dernier soufle, avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère François.

## L E T T R E C L X X.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 10 novembre.

VOTRE épître, mon cher confrère, est aussi philosophique qu'ingénieuse, elle est surtout d'un bon ami : vous avez raison sur tous les points, hors sur ce qui me regarde.

Je fais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raison, puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre elle ; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des ailes chez tous les honnêtes gens de l'Europe, son empire est assuré.

On peut long-temps chez notre espèce  
 Fermer la porte à la Raison ;  
 Mais dès qu'elle entre avec adresse,  
 Elle reste dans la maison,  
 Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemie perd de son crédit chaque jour, de Moscou jusqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine soit devenu pape. J'ai été très-fâché qu'on ait poussé trop loin la philosophie. Ce maudit livre du *Système de la Nature* est un péché contre nature. Je vous fais bien bon gré de réproucher l'athéisme et d'aimer ce vers : 1770.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Les ennemis des causes finales m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables. S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils disent sans hésiter que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le soleil soit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire (1). Je tâcherai de vous les faire parvenir au plutôt. Je les crois sages; mais ils n'en feront pas moins persécutés.

Je suis tout glorieux du baiser de madame *Saurin*; elle est bien hardie à cent lieues: elle n'oserait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours; j'ai eu M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet*: ce sont là de vrais philosophes. Adieu, vous qui l'êtes; conservez-moi votre amitié.

(1) Les Questions sur l'Encyclopédie, aujourd'hui le *Dictionnaire philosophique*.



1771.

## L E T T R E C L X X I.

A M. T A B A R E A U , à *Lyon*.

Avril.

**D**U Nil au Bosphore  
 L'ottoman frémit :  
 Son peuple l'adore ,  
 La terre applaudit.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé ; et le plus court en cas pareil ( 1 ) est toujours le moins mauvais.

Il est vrai que je persiste dans l'admiration et dans la reconnaissance que tout français doit avoir pour le roi , qui délivre tant de provinces de l'affreuse nécessité d'aller se ruiner en procès à Paris ; mais je suis indigné contre les libraires de Lyon , qui s'avisent de mettre, sous le nom de *Genève*, des choses dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le grand-conseil deviendrait parlement , et que le roi ferait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaissance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. *Vasselier* me donnez continuellement.

Je me souviens bien , Monsieur, qu'un espagnol , qui passa à Ferney, il y a quelques mois , me dit

( 1 ) Vers destinés à mettre au bas d'un portrait de l'impératrice de Russie , exécuté à Lyon sur le métier , par les soins de M. de la Salle , fabricant.

qu'il m'enverrait quelques livres espagnols assez curieux ; il me les envoie par la voie de Marseille, <sup>1771.</sup> mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Espagne que Don Quichotte. Le négociant de Marseille peut en toute sûreté de conscience envoyer ces rogatons. Il doit savoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du saint-office : et je ferais bien fâché de lire un ouvrage qui ne ferait pas muni de ce sceau respectable.

Votre bibliothécaire vous est bien tendrement attaché, et compte incessamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

## L E T T R E C L X X I I.

A M. D E P E Z A I.

AIDE maréchal des logis  
 Et de Cythère et du Parnasse,  
 Je vois que vous avez appris  
 Sous le grand général Horace,  
 Ce métier qu'avec tant de grâce  
 On vous voit faire dans Paris.  
 J'ai lu votre aimable Rosière :  
 Malheur au dur atrabilaire  
 Qui lui reproche un doux baiser !  
 Quel mortel ne doit excuser  
 Une personne si discrète ?  
 Un seul baiser, un seul amant,  
 Chez les bergères d'à présent  
 Est la vertu la plus parfaite.

— Je vous remercie bien sensiblement , Monsieur ,  
 1771. de votre paquet. Je ne fais par quelle voie il m'est  
 venu , mais il me rendra heureux pendant deux jours.  
 Je ne remercie point M. *Dorat* , quoiqu'il m'ait  
 rendu heureux aussi ; mais ce n'est pas lui qui m'a  
 gratifié de sa *réponse de Ninon* et de ses odes.

Le vieux malade de Ferney vous est toujours très-attaché.

## L E T T R E C L X X I I I .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney , le 19 juillet.

OUI , j'aime Pallas l'intrépide ,  
 Qui fait tomber sous son égide  
 Tout l'orgueil de ce vieux sultan.  
 J'admire avec même justice  
 Cette Pallas législatrice ,  
 Qui de la Finlande au Cuban  
 Donne une loi moins tyrannique  
 Que certain code lévitique  
 Et le fatras de l'Alcoran.

Courage , braves Russes , la victoire est toujours  
 venue du Nord. Il faut que la raison en vienne ; il  
 faut que les beaux et malheureux climats , si long-  
 temps soumis à l'inquisition ou à l'équivalent , et  
 peuplés de tant de fripons et d'imbécilles , soient éclairés  
 par l'étoile du Nord , qui fait briller du haut du pôle  
 arctique

arctique la tolérance universelle qu'on n'ose pas même  
désirer encore dans certains pays.

1771.

Savez-vous, monsieur le Comte, que grâce à la stupidité d'un de nos velches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de censeur des livres, l'instruction de sa Majesté impériale n'a pas eu la permission d'entrer en France? N'imputez point cette barbarie à notre nation; elle n'en est point coupable. Tous les gens qui pensent parmi nous, révèrent cette instruction admirable, et n'en voudraient jamais avoir d'autre. Notre chancelier n'a rien fu de cette sottise. Cela s'est fait uniquement par la bêtise des subalternes, et avant le changement du ministère. Mais on est très-coupable d'avoir confié quelque espèce de juridiction sur les belles lettres à des gens qui ne devraient avoir que la surintendance des chardons.

Oui, je reçus en son temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire sur M. de *Tchogoglof*. Je ne fais où il est; et j'ai abandonné cette petite affaire pour laquelle on m'avait vivement sollicité.

J'ai eu l'honneur de vous adresser un ingénieur-dessinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous souhaite, et je l'espère, une paix glorieuse, digne de vos victoires. Si *Moustapha* n'a pu être chassé par les Russes, il les respectera du moins, et votre voisin le poète-empereur chinois les respectera aussi; l'autre poète-roi de Prusse fera toujours leur bon ami, si les rois sont amis. Je ne vous répons point du troisième, et je vous garde le secret.

Mes respects à madame la comtesse.

## 1771. L E T T R E C L X X I V.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney , le 25 novembre.

O N me mande , Monseigneur , qu'un anglais , très-anglais , qui s'appelle M. *Muller* , homme d'esprit , pensant et parlant librement , a répandu dans Rome qu'à son retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquisiteur* dans un papier de musique ; et que le pape , en lui donnant audience , lui a dit : *Faites mes complimens à M. de Voltaire , et annoncez-lui que sa commission n'est pas fesable ; le grand inquisiteur à présent n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi , mais je puis assurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de personne , pas même celles de *Fréron* et de *la Beaumelle*.

Supposé que M. *Muller* ou *Milles* ait tenu ce discours dans Rome , et que le pape lui ait fait cette réponse , voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuser ; car , après tout , cette vie ne doit être qu'un amusement. Je vous amuse très-rarement par mes lettres , car je suis bien vieux , bien malade , et bien faible. Mes sentimens pour vous ne tiennent point de cette faiblesse ; ils ne ressemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre respect , et conservez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

Le grand inquisiteur , selon vous , très-saint-père ,  
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux :

Vous entendez très-bien , vous voyez encor mieux ,  
 Et vous favez furtout bien parler et vous taire. 1771.  
 Je n'ai point ces talens , mais je leur applaudis.  
 Vivez long-temps heureux dans la paix de l'Eglise ,  
 Allez très-tard en paradis :  
 Je ne fuis point pressé que l'on vous canonise.  
 Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.  
 Vous êtes juste et bon , que faut-il davantage ?  
 C'est bien assez , je crois , qu'on dise : Il fut un sage ;  
 Dira qui veut , il fut un faint.

L E T T R E C L X X V.

A M. SAURIN.

A Ferney, 14 décembre.

VOTRE femme doit voir en vous 1772.  
 Le modèle des bons époux ,  
 Le modèle des bons poètes :  
 Si les enfans que vous lui faites ,  
 De vos écrits ont la beauté ,  
 Nul homme en sa postérité  
 Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Je prends la liberté d'abord d'embrasser madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui est à la tête de cette jolie Anglomanie : et puis je vous dirai que cette pièce est écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui est très-rare ; qu'elle est étincelante de traits d'esprit que tant de gens cherchent, et qui sont chez vous si naturels.

— 1772. En suite, je vous dirai que dès que l'hiver est venu, les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je reste au coin de mon feu, sans quoi je viendrais causer au coin du vôtre. Je suis toujours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé *Mabli* et *Fréron*. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établissemens dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artistes qui font entrer de l'argent dans le royaume, sans que le ministère m'en ait la moindre obligation, la nécessité où je me suis mis de veiller continuellement sur ma colonie, ne me permet pas de m'absenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raisons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je suis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, risquer d'aller faire une scène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme *Maupertuis* ni comme *Boindin*.

*Inter utrumque tene medium, tutissimus ibis.*

J'ai toujours sur le cœur la belle tracasserie que m'a faite ce *M. le Roi*, sur le livre de *l'Esprit*. Vous savez que j'aimais l'auteur; vous savez que je fus le seul qui osai m'élever contre ses juges, et les traiter d'injustes et d'extravagans, comme ils le méritaient assurément. Mais vous savez aussi que je n'approuvai point cet ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire; et que, lorsque vous me demandâtes ce que j'en pensais, je ne vous répondis rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y a des choses lumineuses, et souvent de l'imagination dans l'expression; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit

sur l'amitié. J'ai été indigné de voir *Marcel* cité dans un livre sur l'Entendement humain, et d'y lire que la *Couvreur* et *Ninon* ont eu autant d'esprit qu'*Aristote* et *Solon*. Le système que tous les hommes sont nés avec les mêmes talens, est d'un ridicule extrême. Je n'ai pu souffrir un chapitre intitulé, *De la probité par rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fausses, et presque par-tout une affectation qui m'a prodigieusement déplu. Mais je ne considérai alors que ce qu'il y avait de bon dans son livre, et l'infame persécution qu'on lui faisait. Je pris son parti hautement; et quand il a fallu depuis analyser son livre, je l'ai critiqué très-doucement.

Vous avez l'esprit trop juste et trop éclairé pour ne pas sentir que j'ai raison. S'il se pouvait, contre toute apparence, que j'eusse le bonheur de vous voir encore, nous parlerions de tout cela en philosophes, en aimant passionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons vous et moi les petites erreurs.

Adieu, mon cher philosophe, mais philosophe avec de l'esprit et du génie, philosophe avec de la sensibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globe.



1772.

## L E T T R E C L X X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre.

**Q**UOI ! toujours la cruelle envie  
 Pourfuit ma réputation !  
 On dit qu'une nymphe jolie ,  
 Dans ma dernière maladie ,  
 M'a donné l'extrême-onction ,  
 Et que j'emporte en l'autre vie  
 Ce peu de consolation.  
 Voyez l'horrible calomnie !  
 Seigneur , il n'appartient qu'à vous ,  
 A votre jeunesse immortelle ,  
 De faire encor de si beaux coups ,  
 Et d'être entre les deux genoux  
 D'une coquine fraîche et belle.  
 Je sens que je fuis au tombeau ;  
 Cet état me fait de la peine :  
 Mais il ne faut pas qu'un roseau  
 Vive aussi long-temps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être instruit de ce que ses sujets, jeunes et vieux, font dans son empire. Je lui dirai donc, comme devant DIEU, que madame *Denis* faisant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainsi que vous en usâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre présence. Une belle demoiselle de la compagnie, plus grande que

madame M\*\* de deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me consoler. Les Gênois font malins, et les calvinistes font bien aises de jeter le chat aux jambes des papistes; mais le fait est que cette auguste demoiselle me fe fait trembler de tous mes membres, et que si je m'évanouis, c'était de crainte ou de respect. — 1772.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la scène de *Sylla*, de *Pompée*, ou de *César*, dont vous me parlez, que je n'aurais fait un couplet avec cette belle personne. Depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes les impostures aux pieds de mon crucifix, et je ne dis à personne : Ouvrez le loquet.

Au reste, je présume toujours que les princesses de la comédie font par-tout sous vos lois, ainsi que dans leurs lits; et que vous êtes toujours le maître des autres à table, au lit et à la guerre, comme je crois que vous l'êtes aussi au spectacle. J'ai rapetassé la *Sophonisbe*; j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour la comédie. Je ne suis pas bien sûr que vos ports soient francs de Lyon à Paris; je fais seulement qu'ils sont exorbitans. Je vous demande vos ordres pour savoir si je dois faire partir ce paquet sous votre nom, ou sous celui de M. le duc d'*Aiguillon*. Je suis bien sensible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les sifflets préparés pour les Lois de Minos.

A l'égard de *Sylla*, cette entreprise était aisée pour le R. P. de *la Rue*; elle est fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baisse beaucoup, quoi qu'en disent mes panégyristes et ceux de la belle demoiselle qu'on suppose avoir eu tant de bontés pour moi.

— 1772. Il me semble que le goût de ma chère nation est un peu changé; et si vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'est pas plus digne d'entendre *Sylla*, *Pompée* et *César*, que je ne suis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuse, je l'emploîrais bien vite pour vous faire ma cour; mais les idées viennent comme elles veulent. Ma plus chère idée ferait de ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir encore. Je ne suis le maître ni de chasser cette idée ni de l'exécuter. Je suis bien sûr seulement que ma destinée est de vous être attaché jusqu'à la mort avec le plus tendre respect.

*Le vieux malade de Ferney à qui l'on fait trop d'honneur.*

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

*Qui demandait une inscription pour des écoles de  
chirurgie.*

A Ferney, 28 avril.

**I**L y a près de trois mois, Monsieur, que mon triste état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires pressantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre syllabes à deux lettres par syllabe, et douze syllabes forment un vers alexandrin ; en ce cas il faut deux vers, mais il y a nécessairement des syllabes qui ont trois ou quatre lettres, ainsi la chose devient impossible.

Pour exprimer une pensée bonne ou mauvaise, il faut deux vers ou quatre ; c'est ce qui rend notre langue très-peu susceptible du style lapidaire qui demande une extrême précision : nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet souvent ridicule dans les inscriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français ; j'oserais proposer celui-ci, en attendant qu'on en fasse un meilleur.

*Arte manus regitur, genius præluet utrique.*

L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux.  
Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

— Si on voulait absolument une inscription en  
1773. français , on pourrait mettre :

D'où partent ces soins bienfaisans ?  
Ils font d'un monarque et d'un père :  
Il veille sur tous ses enfans ;  
Il les soulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits , et alors l'inscription serait peut-être inlisible. Je trouverais cette inscription française assez passable ; mais vous voyez que c'est une rude tâche de faire des vers à tant le pied , à tant le pouce.

Le pauvre malade vous est très-tendrement et très-inutilement attaché, à vous et à madame *Dix-neuf ans*.

A M<sup>ME</sup> LA COMTESSE DU BARRI. 347

LETTRE CLXXVIII. 1773.

A M A D A M E

LA COMTESSE DU BARRI.

20 juin.

M A D A M E,

**M**ONSIEUR de *la Borde* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

Quoi , deux baisers fur la fin de ma vie !  
Quel passe-port vous daignez m'envoyer !  
Deux ! c'est trop d'un , adorable Egérie ;  
Je ferais mort de plaisir au premier.

Il m'a montré votre portrait ; ne vous fâchez pas, Madame , si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage ,  
Faible tribut de quiconque a des yeux.  
C'est aux mortels d'adorer votre image ;  
L'original était fait pour les Dieux.

J'ai entendu plusieurs morceaux de la Pandore de M. de *la Borde* ; ils m'ont paru bien dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables beaux-arts , est la seule chose qui puisse augmenter l'éclat dont vous brillez.

— 1773. Daignez agréer, Madame, le profond respect d'un vieux solitaire, dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnaissance.

## L E T T R E C L X X I X.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 15 octobre.

L'AMOUR, Epicure, Apollon,  
 Ont dicté vos vers que j'adore.  
 Mes yeux ont vu mourir Ninon;  
 Mais Chapelle respire encòre.

Je ne reviens point, Monsieur, de ma surprise que *Chapelle* ait perfectionné son style à Pétersbourg. Quelques français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs? Je leur réponds que quand les Turcs auront une impératrice comme *Catherine II*, et qu'il y aura à la Porte ottomane des chambellans comme M. le comte de *Schouvalof*, alors je me ferai turc; mais je ne puis être que grec tant que vous ferez des vers comme *Théocrite*. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans *Théocrite* ni dans aucun des anciens poètes grecs.

Profitez de votre printemps;  
 Chantez, baisez votre bergère;  
 Faites des vers et des enfans.  
 Ma triste muse octogénaire,  
 Qui cède aux outrages du temps,  
 Doit vous admirer et se taire.

A M. DE RUHLIERES.

8 août.

**J**E vous remercie, Monsieur, de tout mon cœur. Placé entre votre *Germanicus* et votre *Mécène* vous ne dédaignez pas même un vieux allobroge qui ne se voit depuis plus de vingt ans qu'entre *Zuingle* et *Calvin*, et dont la mémoire n'est guère à Paris qu'entre *Fréron* et l'abbé *Sabotier*. Cependant j'aime toujours les bons vers passionnément, comme si j'étais français, comme si je foupais quelquefois entre vous et M. de *Champfort*. Vous m'avez deux fois traité selon mon goût; la première, quand mon ami *Thiriot* m'envoya

*Avez-vous par hasard connu feu monsieur Daubé  
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?*

La seconde, quand vous m'avez gratifié vous-même de votre épître sur le grand art de favoir se passer de fortune.

Vous avez rendu respectables  
Les bons vers et la pauvreté;  
L'ignorance et la vanité  
Osaient les croire méprisables.

Vous direz à présent comme *Horace*:

*Pauperies immunda domûs procul abfit. Ego utrum  
Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.*



— Votre épître est comme elle doit être, et la satire  
1774 sur la dispute était comme elle devait être. L'une  
était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me semble qu'il se forme enfin un siècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût subsistera en France. Je m'y intéresse comme si j'étais encore de ce monde. Je ressemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne savais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philosophe si plaisant. J'ai son grand et gros livre, et j'ai pris son parti hardiment contre madame la princesse *Sharkof* ou *Sarrefok*, car je ne prononce pas les noms russes si bien que vous. Cette dame est pour le moins aussi plaisante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney est pénétré pour vous de l'estime la plus vraie. Mais puisque vous dites que vous êtes avec respect mon très-humble serviteur, pardieu, je suis le vôtre avec plus de respect encore.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 2 décembre.

**V**ous me donnez, Madame, une rude commission. Tout le monde fait aisément des noëls malins, parce que tout le monde les aime ; mais on n'a jamais fait de noëls galans à la louange de personne, pas même à celle de la Sainte-Famille, dont tous les chrétiens font convenus de se moquer à la fin de décembre. Cependant, pour satisfaire à votre étrange empressement, j'ai invoqué l'ombre de l'abbé *Pellegrin* ; tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie. Elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas ! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux *Pellegrin* a pour vous.

*Noëls pour un souper.*

J E S U dans sa cabane  
 Voyant venir Choiseul,  
 Malgré le bœuf et l'âne,  
 Lui faisant grand accueil,  
 Dit : Je fais avec toi  
 Un pacte de famille ;  
 Tu fais garder ta foi,  
           Et moi  
 Je ne quitterai pas  
           Tes pas,  
 Pour chercher une fille.

1774.

Quand madame la femme  
 Vint baïser le bambin,  
 Marie au fond de l'ame  
 Eut un peu de chagrin;  
 Cette bonne lui dit :  
 J'ai quelque jaloufie.  
 Lorsque le Saint-Esprit  
     Me prit,  
 Vous n'étiez donc pas là,  
     Là, là;  
 Il vous aurait choïfie.

L'enfant dans l'écurie,  
 D'un œil peu satisfait  
 Voyait Marthe et Marie,  
 Et sainte Elifabeth,  
 Et ses parens fans nom,  
 Et Joseph le beau-père;  
 Mais en voyant Grammont,  
     Poupon,  
 Tu criais : Celle-là,  
     Papa,  
 Est ma sœur ou ma mère.

Quand on aura chanté ces trois plats couplets, on  
 pourra chanter en chœur celui-ci qui n'est pas moins  
 plat :

Laissez paître vos bêtes,  
 Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas ;  
 A nos petites fêtes,  
 Ne vous ennuyez pas.

Votre

A M<sup>ME</sup> LA MARQUISE DU DEFFANT. 353

Votre château  
Est grand et beau,  
Mais à Paris  
Toujours chéris,  
Faut-il ailleurs  
Gagner des cœurs ?  
Laissez paître vos bêtes,  
Vous , Messieurs , qui ne l'êtes pas , &c.

---

1774.

L E T T R E C L X X X I I .

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre.

**L'**OMBRE de l'abbé *Pellegrin* m'est encore apparue cette nuit , et m'a donné les deux couplets suivans , sur l'air : *Or dites-nous , Marie*.

TROIS rois dans la cuisine  
Vinrent de l'orient ;  
Une étoile divine  
Marchait toujours devant.  
Cette étoile nouvelle  
Les fit très-mal loger ;  
Joseph et sa pucelle  
N'avaient rien à manger.

Hélas , mès pauvres fires ,  
Pourquoi voyagez-vous ?  
Restez dans vos empires ,  
Ou soupez avec nous.

*Lettres en vers , &c.*

Z

1774.

Si la cour vous ennuie ,  
Voyez-nous quelquefois ;  
La bonne compagnie  
Doit toujours plaire aux rois.

Mon cher abbé , lui ai-je dit , je reconnais bien ,  
à votre style , l'auteur de ces fameux noëls :

Lisez la loi et les prophètes ,  
Profitez de ce qu'ils ont dit.  
Quand on a perdu Jésus-Christ ,  
Adieu paniers , vendanges font faites.

Mais après tout , vos couplets pour le souper de Saint-Joseph peuvent passer , parce que la bonne compagnie dont vous me parlez , et que vous ne connaissez guère , est indulgente. S'il y a quelque allusion dans les couplets de vos noëls , cette allusion ne peut être qu'agréable pour les intéressés , et ne peut choquer personne , pas même la sainte Vierge et son mari , qui ne se sont jamais piqués d'avoir à Bethléem le cuisinier du président *Hénault*. Mais surtout ne montrez pas vos noëls à l'ingénieur *Fréron* , qui a les petites entrées chez madame la marquise *du Deffant* , et qui ne manquerait pas de dire beaucoup de mal de son cuisinier et de son sefeur de noëls , quoiqu'il ne se connaisse ni en bonne chère ni en bons vers.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 décembre.

Noëls sur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

**I**L devait venir boire  
Un jour à Saint-Joseph,  
Mais au bord de la Loire,  
Il prit sa route en bref :

Tous les cœurs le suivirent,  
Car il les avait tous;  
En soupirant ils dirent :  
Nous partons avec vous.

On pleurait en silence,  
Quand femme et sœur partit;  
Plus de chant, plus de danse,  
Et surtout plus d'esprit :

Les voilà qui reviennent,  
Tout change en un moment.  
Que tous nos maux obtiennent  
Un pareil changement.

Air : *Joseph est bien marié.*

RIONS tous en ce séjour,  
On ne rit guère à la cour.

1774.

Goûtons le bon temps si rare  
 Que cette cour nous prépare :  
 On dit qu'il revient ce temps  
 Où tous les cœurs sont contens.

Aurore des jours heureux,  
 Répandez de nouveaux feux.  
 Le bonheur qui nous enchante  
 Se flétrit s'il ne s'augmente.  
 Il faut toujours ajouter  
 Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter ensuite :

Laissez paître vos bêtes,  
 Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas.  
 A nos petites fêtes,  
 Ne vous ennuyez pas.  
 Votre château, &c.

Quand on commande un pet-en-l'air à sa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il soit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des noëls ni crèche, ni *Jésu*, ni *Marie*, quoique tout cela soit essentiel. On doit favoir qu'en chansons, hors de l'Eglise point de salut. Personne ne pouvait deviner ce qu'on demandait. Les femmes sont despotiques, mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela ressemble à une fête de Vaux, mais cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin. Au reste il ne faut pas

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI. 357

s'imaginer que tous les fujets soient propres pour ces  
petits airs , ni qu'on puisse deviner à cent lieues <sup>1774.</sup>  
l'apropos du moment , furtout quand on a sur les  
bras l'affaire la plus cruelle auprès de laquelle toutes  
les tracasseries de cour font des roses.

L E T T R E C L X X X I V .

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

A Ferney , 27 mars.

M O N S I E U R ,

U N vieillard de quatre-vingt-un ans , accablé de  
maladies cruelles , a senti quelques adouciffemens à <sup>1775.</sup>  
ses maux , en recevant la lettre charmante en prose  
et en vers , dont vous l'avez honoré , dans une langue  
qui n'est point la vôtre , et dans laquelle vous écrivez  
mieux que tous les jeunes gens de notre cour. Je  
viendrais vous en remercier à Genève , si mes souff-  
rances me le permettaient , et si elles ne me privaient  
pas de toute société.

J'ai dit tout bas , en lisant vos vers :

Dans des climats glacés Ovide vit un jour  
Une fille du tendre Orphée ;  
D'un beau feu leur ame échauffée ,  
Fit des chansons , des vers , et furtout fit l'amour.



1775. Les Dieux bénirent leur tendresse ,  
 Il en naquit un fils orné de leurs talens ;  
 Vous en êtes issu ; connaissez vos parens  
 Et tous vos titres de noblesse.

Agréez , monsieur le Prince , le respect du vieillard  
 de Ferney.

## L E T T R E C L X X X V .

A M A D A M E

D E S A I N T - J U L I E N .

8 décembre.

**N**OTRE protectrice fait sans doute qu'il n'est plus question de ce mémoire que l'abbé *Morellet* devait lui communiquer. L'affaire est faite; l'édit est entre les mains de nos chétifs états. Nous nous assemblons le 11 du mois pour accepter la bulle *Unigenitus* purement et simplement , et même en remerciant.

Il est vrai , Madame , que je demande une petite explication , et cette explication est une aumône de cinq mille livres ; somme excessivement petite , par laquelle je propose aux soixante publicains , maîtres du royaume , de racheter leurs péchés. Je fais les derniers efforts auprès de M. *Turgot* pour obtenir de lui cette bonne œuvre. Mais soit qu'il se rende , soit qu'il persiste dans l'impénitence finale , je ferai le diable à quatre dans nos états , pour faire accepter sa pancarte , même par le clergé.

Je profite des bontés de M. le marquis de la *Tour-*  
*du-Pin*, que vous m'avez procurées. Je lui demande  
un ordre pour me chauffer, quoique les fermiers  
généraux nous réduisent à n'avoir pas de quoi  
acheter du bois. 1775.

Je me suis avifé de faire l'épithète de l'abbé de  
*Voisenon* :

Ici gît , ou plutôt frétille  
Voisenon , frère de Chaulieu.  
A sa muse vive et gentille  
Je ne prétends point dire adieu ;  
Car je m'en vais au même lieu ,  
Comme un cadet de la famille.

Il ne faut pas prendre cela tout-à-fait au pied de  
la lettre. Il est bien vrai que l'abbé de *Voisenon* fré-  
tille ; mais je ne veux point l'aller voir sitôt. Je veux  
vivre encore pour vous dire combien je suis sensible  
à vos bontés, combien j'adore votre caractère, votre  
esprit lumineux et votre personne. Vous parlez d'affaire  
comme un vieux conseiller d'Etat ; vous êtes active  
à rendre mille bons offices , comme si vous n'aviez  
rien à faire ; vous jugez tous les ouvrages mieux  
que si vous étiez de l'académie. Je me flatte bien  
que monsieur votre frère et vous , vous gagnerez votre  
procès. La chicane qu'on vous fait me paraît absurde,  
et ce n'est pas-là le cas où les choses absurdes réus-  
sissent.

Adieu , Madame ; je ne fors point du coin de mon  
feu, tandis que vous tuez des perdrix en plein air.  
Je ne sortirai que pour la bulle de M. *Turgot* , et je ne  
respirerai que pour vous être attaché avec le plus  
tendre respect.

1776.

## L E T T R E C L X X X V I.

A M. L'ABBÉ DE LA CHAU.

21 mars.

M O N S I E U R ,

A PRÈS avoir lu votre Vénus , j'ai dit entre mes dents :

*Intermissa , Venus , diu ]  
Tandem bella moves ; incipe , dulcium  
Mater grata cupidinum ,  
Circà centum hiemes flectere mollibus ,  
Heu , durum imperiis !*

Je vous rends mille actions de grâces , Monsieur , de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre dissertation. Votre *accessit* , selon moi , signifie *accessit ad Deæ templum*.

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs , c'est-à-dire , contre la décence établie chez une nation. Le *phallus* et le *kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je fais bien que par-tout , les fêtes , les processions nocturnes dégénérèrent en parties de plaisir. On voit dans *Plaute* un amant qui avoue avoir fait un enfant , dans la célébration des mystères , à la fille de son ami , comme chez vous on fait l'amour à la messe et à vêpres. Mais , dans l'origine , les fêtes n'étaient

que sacrées : les prêtresses de *Bacchus* faisaient vœu de chasteté. Si les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de *Vénus*, dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leur corps aux maris qu'elles allaient prendre. 1776.

Il est ridicule que de prétendus favans aient regardé des b..... tolérés, comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'opéra de Babylone, d'avec les femmes et les filles des fatrapes.

Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable. Je vous fais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre *Vénus* émergente est admirable ; et pour votre *callipige* :

En voyant cette belle estampe,  
 Tout lecteur est bien convaincu,  
 Lorsque *Vénus* montre son cu  
 Que ce n'est pas un cu de lampe.

Vos recherches à l'occasion du temple d'*Ericine* sont aussi intéressantes que savantes. Enfin, je vous crois interprète de la déesse autant que de M. le duc d'*Orléans*.

Agréez, Monsieur, les sincères remerciemens, la respectueuse estime, et la reconnaissance d'un vieillard très-indigne de votre beau présent, mais qui en sent tout le prix.

## 1776. L E T T R E C L X X X V I I .

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

J'ÉTAIS dans un bien triste état, Monseigneur, lorsque j'ai reçu vos deux jeunes gentilshommes suédois ; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils disent que votre éminence ,  
 Au pays des processions ,  
 Fait à toutes les nations  
 Aimer et respecter la France.  
 Ils disent que votre entretien ,  
 Cher aux beaux esprits comme aux belles ,  
 Enchanté le norvégien  
 Et le voisin des Dardanelles ,  
 Tout autant que l'italien :  
 Comme , en sa première harangue ,  
 Le chef du collège chrétien  
 Plaifait à chacun dans sa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris, et en Languedoc, et par-tout. Vous n'avez point changé au milieu de tous les changemens qui sont arrivés en France. Je suis extasié en mon particulier des bontés que vous conservez pour moi ; elles me consolent et m'encouragent *per lestreme giornate di mia vita*, comme dit *Pétrarque*, l'un de vos prédécesseurs en talens et en grâces. Hélas ! vous êtes aujourd'hui le seul *Pétrarque*

qui foit à Rome. Nous avons du moins des opéra-  
comiques , et même encore de la gaieté ; mais on  
prétend qu'il n'y a plus , dans la patrie de *Cicéron* et  
d'*Horace* , que des cérémonies. Je me trouve , depuis  
plus de vingt ans , à moitié chemin de Rome et de  
Paris , fans avoir succombé à la tentation de voir  
l'une ou l'autre. Si , à mon âge , je pouvais avoir une  
passion , ce serait de pouvoir vous faire ma cour dans  
votre gloire ; mais

*Vejanius armis*

*Herculis ad postem fixis latet abditus agro.*

Il vient un temps où il ne faut plus se montrer.  
Il me reste encore le goût et le sentiment ; mais  
qu'est-ce que cela ? Et comment s'aller mêler dans  
un beau concert quand on ne peut plus chanter sa  
partie ?

Les bontés que votre éminence me témoigne ,  
font ma consolation et mes regrets. Daignez con-  
server ces bontés pour un cœur aussi sensible que celui  
du vieux malade de Ferney , qui vous fera attaché  
avec le respect le plus tendre jusqu'à ce qu'il cesse  
d'exister.

## 1776. LETTRE CLXXXVIII.

A M A D A M E

L A P R I N C E S S E D ' H E N I N .

M A D A M E ,

**M**ADAME de *Saint-Julien* m'a fait l'honneur de me mander que si je disputais *le Kain* à la reine , je devais demander votre protection. J'ai couru sur le champ au temple des Grâces , pour me jeter à vos pieds. Une de vos compagnes m'a dit :

Imite-nous , tu feras bien.  
 A cette reine si chérie  
 Nous ne disputons jamais rien ,  
 Et nous l'avons toujours servie.

Madame , me voilà justement comme les Grâces , je ne dispute rien à sa Majesté ; mais malheureusement je ne puis rien faire dans mon métier qui soit digne de ses regards ni des vôtres. Je vous prie seulement de pardonner à un vieillard de quatre-vingt-trois ans , qui vous importune pour vous dire que s'il avait la force de venir crier , vive la reine , de vous faire sa cour , de vous voir , et de vous entendre avant de mourir , il mourrait heureux.

Je suis en attendant , avec un profond respect ,  
 Madame, votre , &c.

## L E T T R E C L X X X I X. 1777.

A M. A U D I B E R T, à *Marseille*.

Mars.

**E**NVOYER de beaux vers et de l'argent comptant,  
Ce n'est pas au Parnasse une chose ordinaire.

Vous pensez bien solidement,  
Et vous possédez l'art de plaire.

C'est l'*utile dulci* que dans Rome autrefois  
Enseignait le galant Horace,  
Et dont vous donnez, avec grâce,  
Des leçons chez les Marseillois.

Je vous remercie tendrement, mon cher confrère :  
j'aurais bien voulu passer mon hiver entre vous et  
M. *Guy*.

J'ai abusé plus d'une fois de vos bontés, Monsieur ;  
je les implore aujourd'hui en faveur de ma nièce,  
qui est toujours, ou qui se croit toujours malade de  
la poitrine. Elle s'imagine que des branches de pal-  
mier d'Afrique, chargées de quelques dattes nou-  
velles, pourraient lui faire du bien. Je ne crois pas  
qu'un fruit d'Afrique rende la santé en Suisse ;  
mais je vous demande cette grâce pour ma pauvre  
nièce qui pense que Maroc lui fera plus de bien que  
la nouvelle ville de Verfoy.

On vous aura sans doute mandé, Monsieur, que  
cette ville de Verfoy, si long-temps abandonnée, se  
construit à la fin. Ferney lui a donné tant d'émula-  
tion qu'elle s'élève à nos dépens, et même un peu,



— dit-on, à ceux de Berne, qui commence à en être  
 1777. effarouchée. On bâtit les portes de la ville avec les  
 pierres qui étaient déjà taillées pour achever le port.

*Eruit , ædificat , mutat , quadrata rotundis ,  
 Infanire putes.*

## L E T T R E C X C.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

*Ecuyer du roi , &c , en réponse à une lettre en vers.*

A Ferney , le 5 octobre.

UN beau siècle commence , et vous me l'annoncez.

Un jeune Titus le fait naître ,  
 Et c'est vous qui l'embellissez :  
 L'écuyer est digne du maître.

Pégase ayant su qu'aujourd'hui

Vous commandez dans l'écurie ,

Vient s'offrir à vous , et vous prie

De vous servir souvent de lui ;

Il aime votre grâce et votre humeur légère ;

Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas ;

Sous vous il vole , il fait nous plaire ,

Il ne vous égarera pas.

Je vois , Monsieur , que vous avez ressaisi votre  
 droit d'aînesse , et que vous faites d'aussi jolis vers  
 que monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous  
 remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée ,  
 et c'est à moi qu'il faudra dire : *Solve senescentem , &c.*

J'ai l'honneur d'être avec respect , &c.

*Le vieux malade de Ferney.*

A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

*Qui avait envoyé à l'auteur des couplets de la mesure  
des suivans.*

A Paris, le 16 mai.

L'ATTAIGNANT chanta les belles ;  
Il trouva peu de cruelles ,  
Car il fut plaire comme elles :  
Aujourd'hui plus généreux ,  
Il fait des chanfons nouvelles  
Pour un vieillard malheureux.

Je supporte avec constance  
Ma longue et triste souffrance ,  
Sans l'erreur de l'espérance :  
Mais vos vers m'ont consolé ;  
C'est la seule jouissance  
De mon esprit accablé.

Je ne peux aller plus loin, Monsieur : M. *Tronchin*,  
témoin du triste état où je suis, trouverait trop  
étrange que je répondisse en mauvais vers à vos  
charmans couplets. L'esprit d'ailleurs se ressent trop  
des tourmens du corps, mais le cœur du vieux *Voltaire*  
est plein de vos bontés.

*Fin des Lettres en vers et en prose.*

# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

#### ANONYMES.

LETTRE I.	page 20
LETTRE II.	283
ADHEMAR, (M. le marquis d') <i>grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith.</i>	232
ALBERGATI CAPACELLI, (M. le marquis) <i>sénateur de Bologne.</i>	254
ALGAROTTI. (M. le comte)	
LETTRE I.	189
LETTRE II.	244
AMMAN, (M.) <i>secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris.</i>	185
ANTREMONT. (Madame la marquise d')	303
ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')	270
ARGENSON. (M. le marquis d')	
LETTRE I.	175
LETTRE II.	179
ARGENTAL.	

TABLE ALPHABETIQUE. 369

ARGENTAL. (M. le comte d')	
LETTRE I.	page 105
LETTRE II.	158
LETTRE III.	208
LETTRE IV.	273
LETTRE V.	277
ARGENTAL. (Madame la comtesse d')	153
ARGET, (M. d') <i>secrétaire de S. M. le roi de Prusse.</i>	200
ARNAUD. (M. d')	205
ATTAIGNANT. (M. l'abbé de l')	367
AUDIBERT. (M.)	365
AUDRA. (M. l'abbé)	327

B.

BARRI. (Madame la comtesse du)	347
BEAUMONT. (Madame Elie de)	282
BELLOI. (M. de)	299
BELOSELSKI. (M. le prince de)	357
BERGER. (M.)	
LETTRE I.	93
LETTRE II.	95
BERNARD. (M.)	147

*Lettres en vers, &c.*

A a

BERNIS. (M. le cardinal de)	
LETTRE I.	page 338
LETTRE II.	362
BOCAGE. (Madame du)	
LETTRE I.	236
LETTRE II.	240
LETTRE III.	245
BOUFFLERS. (M. le chevalier de)	304
BOUILLON. (M. le duc de)	263
BOURET, (M.) <i>fermier général.</i>	308
BRANCAS. (M. le duc de)	14
BRETEUIL. (M. l'abbé de)	68
BUSSI, (M. l'abbé de) <i>depuis évêque de Luçon.</i>	3

## C.

CHAMPBONIN. (Madame de)	
LETTRE I.	98
LETTRE II.	99
CHARLES-THÉODORE. (S. A. Electorale le prince Palatin)	
LETTRE I.	258
LETTRE II.	260
CHAU. (M. l'abbé de la)	360

A L P H A B E T I Q U E. 371

CHAULIEU. (M. l'abbé de) page 11

CHAUVELIN, (M. le marquis de) *ambassadeur à Turin.*

LETTRE I. 247

LETTRE II. 249

LETTRE III. 268

CHENEVIERES. (M. de)

LETTRE I. 234

LETTRE II. 253

CHOISEUL. (Madame la duchesse de) 324

CHRISTIAN VII, (roi de Danemarck.) 295

CIDEVILLE, (M. de) *conseiller au parlement de Rouen.*

LETTRE I. 33

LETTRE II. 37

LETTRE III. 39

LETTRE IV. 43

LETTRE V. 46

LETTRE VI. 52

LETTRE VII. 59

LETTRE VIII. 65

LETTRE IX. 66

LETTRE X. 72

LETTRE XI. 77

LETTRE XII. 107

LETTRE XIII. 123

LETTRE XIV. 141

LETTRE XV. 155

LETTRE XVI.	page 161
LETTRE XVII.	164
LETTRE XVIII.	166
LETTRE XIX.	181
LETTRE XX.	194
LETTRE XXI.	198
LETTRE XXII.	219
LETTRE XXIII.	224
LETTRE XXIV.	226
LETTRE XXV.	238
CLAIRON. (Mademoiselle)	257
CONDAMINE. (M. de la)	
LETTRE I.	215
LETTRE II.	217
CUBIERES. (M. le marquis de)	366

## D.

DAMILAVILLE. (M.)	
LETTRE I.	266
LETTRE II.	296
DEFFANT. (Madame la marquise du)	
LETTRE I.	74
LETTRE II.	242
LETTRE III.	279
LETTRE IV.	315
LETTRE V.	329
LETTRE VI.	351

## A L P H A B E T I Q U E. 373

page 353  
355

DENIS. (Madame)	214
DESMAHIS et de MARGENCI. (MM.)	235
DESTOUCHES. (M.)	202
DUBOIS. (M. le cardinal)	31
DUPUIITS. (M.)	311

### F.

FAUGERES, (Dom) <i>abbé de Senones.</i>	237
FAYE. (M. de la)	22
FEL. (Mademoiselle)	255
FLORIAN. (M. le marquis de)	251
FLORIAN, (Madame la marquise de) <i>nièce de l'auteur.</i>	320
FONTENELLE. (M. de)	28
FORMONT. (M. de)	
LETTRE I.	83
LETTRE II.	84
LETTRE III.	86
LETTRE IV.	88
LETTRE V.	90
LETTRE VI.	100



LETTRE VII.	page 111
LETTRE VIII.	133
LETTRE IX.	144
LETTRE X.	150
G.	
GENONVILLE. (M. de)	26
H.	
HELVETIUS. (M.)	142
HENAUT. (M. le président)	
LETTRE I.	177
LETTRE II.	182
LETTRE III.	196
LETTRE IV.	275
HENIN. (Madame la princesse d')	364
I.	
ISSARTS, (M. le marquis des) <i>ambassadeur de France à Dresde.</i>	
LETTRE I.	191
LETTRE II.	203

# A L P H A B E T I Q U E. 375

## K.

KEISERLING. ( M. le baron de )	
L E T T R E I.	page 127
L E T T R E II.	132
L E T T R E III.	169

## L.

LUBERT. ( Mademoiselle de )	41
-----------------------------	----

## M.

MAINE. ( Madame la duchesse du )	34
MAIRAN. ( M. de )	152
MARIN. ( M. )	307
MARMONTEL. ( M. )	
L E T T R E I.	286
L E T T R E II.	328
MAUPERTUIS. ( M. de )	
L E T T R E I.	114
L E T T R E II.	136
MIMEURE. ( Madame la marquise de )	18
MONCRIF. ( M. de )	
L E T T R E I.	38
L E T T R E II.	49
L E T T R E III.	50

376 T A B L E

MOULTOU. (M.)	page 323
MOUSSINOT. (M. l'abbé)	148

N.

NEUVILLE. (Madame la comtesse de la)	
LETTRE I.	58
LETTRE II.	71

P.

PEZAI. (M. de)	335
PODEVILS, (M. le comte de) <i>envoyé de Prusse.</i>	
	171
POMMEREUL. (Madame de)	314
POMPADOUR. (Madame de)	
LETTRE I.	188
LETTRE II.	190
LETTRE III.	210
PONT DE VEYLE. (M. de)	122

R.

RICHELIEU, (M. le duc depuis maréchal de)	
<i>ambassadeur à Dresde.</i>	
LETTRE I.	186
LETTRE II.	230
LETTRE III.	342

ROCHEFORT.

A L P H A B E T I Q U E. 377

ROCHEFORT. (M. le comte de)	
LETTRE I.	page 302
LETTRE II.	345
ROQUE, (M. de la) <i>auteur du Mercure de France.</i>	
	97
RUHLIERES. (M. de)	
LETTRE I.	322
LETTRE II.	349
S.	
SADE. (M. l'abbé de)	
LETTRE I.	55
LETTRE II.	61
SAINT-JULIEN. (Madame de)	
	358
SAINT-PIERRE. (Madame la duchesse de)	
LETTRE I.	47
LETTRE II.	51
SAURIN, (M.) <i>de l'académie française.</i>	
LETTRE I.	266
LETTRE II.	305
LETTRE III.	332
LETTRE IV.	339
SCHOUVALOF. (M. le comte de)	
LETTRE I.	336
LETTRE II.	348
SENAC DE MEILHAN. (M. de)	
	265

*Lettres en vers, &c.*

Bb

## T.

TABAREAU. (M.)	page 334
THIRIOT. (M.)	
LETTRE I.	36
LETTRE II.	80
LETTRE III.	119
LETTRE IV.	130
LETTRE V.	139
TOURAILLE. (M. le comte de la)	
LETTRE I.	271
LETTRE II.	287
TRESSAN. (M. le comte de)	103
TRONCHIN. (M.)	227

## U.

ULRIQUE, (La princesse de Prusse) <i>depuis reine de Suède.</i>	
LETTRE I.	173
LETTRE II.	211
USSÉ. (M. le marquis d')	
LETTRE I.	16
LETTRE II.	62

## V.

VALLIERE. (M. le duc de la)	
LETTRE I.	221
LETTRE II.	288

A L P H A B E T I Q U E. 379

VENDOME. (M. le prince de) page 7

VILLETTE. (M. le marquis de)

LETTRE I. 284

LETTRE II. 290

LETTRE III. 293

LETTRE IV. 301

VOISENON. (M. l'abbé de)

LETTRE I. 184

LETTRE II. 288

LETTRE III. 291

*Fin de la Table des Lettres en vers.*

1250





